34

# IMAGES

No. 651 — LE CAIRE (EGYPTE) 2 MARS 1942

**AERA!**

Tel est le cri de guerre des pilotes des forces aériennes helléniques. La Grèce fut encore une fois à l'honneur la semaine dernière par la mobilisation de nouvelles classes en Egypte qui eut lieu dans une atmosphère enthousiaste.

**DANS CE NUMERO :**

## L'AMERIQUE en G

PLAYER'S
CLIPPER
CIGARETTES

PLAYER'S
CLIPPER
CIGARETTES
10 CIGARETTES 10

LES CIGARETTES "CLIPPER" SONT LE RÉSULTAT D'UN SIÈCLE D'EXPÉRIENCE DANS LE MÉLANGE DES PLUS FINS TABACS DE VIRGINIE.

P.T. 2 LES 10 - P.T. 4 LES 20
P.T. 5 LES 25 CIGARETTES
SIMPLES OU BOUT LIÈGE

# Nos lecteurs écrivent...

**Châtaine**

Nous sommes voisins et nous nous sommes connus par nos fenêtres respectives il y a quelques mois. L'on peut dire que ce fut un véritable coup de foudre. Je l'appelai aussitôt dans mon cœur « châtaine » à cause de la couleur de ses cheveux et, depuis, ayant eu l'occasion de lui parler, je sens que je ne peux plus vivre sans elle. Mais je n'ai que dix-neuf ans et je poursuis encore des études supérieures. Mon plus grand vœu serait de l'épouser, mais pour cela il faudra attendre quatre ou cinq ans. Est-cè trop ? Saura-t-elle patienter ? Puis-je espérer qu'elle sera un jour ma femme ?

*Votre longue lettre m'a bien ému, mon bon ami, et je ne puis que compatir à votre histoire sentimentale qui n'est pas la première du genre. De là à attendre quatre ou cinq ans pour vous marier, on ne peut faire aucun pronostic. Vous n'avez que dix-neuf ans. Bien des surprises vous attendent encore à travers le chemin de la vie. D'ailleurs, que savez-vous au juste de votre dulcinée ? Rien, sinon qu'elle a des cheveux châtains, une jolie bouche et un sourire agréable. Croyez-vous que cela suffise pour assurer le bonheur d'une existence conjugale ? Vous êtes bien jeune encore. A votre âge on ne peut prendre d'initiative et le manque d'expérience peut faire faire bien des faux pas. Mais, je ne veux quand même pas vous décourager. Laissez venir les choses, laissez passer les jours et, pour le moment, songez plutôt à poursuivre sérieusement vos études pour acquérir plus tard une situation sûre. Tel est mon avis, je vous le donne pour ce qu'il vaut. Faites-en votre profit si vous le voulez.*

**Fedora**

J'ai dix-sept ans et j'aime un jeune homme qui en a vingt-deux. Plusieurs fois nous sommes sortis ensemble et nos caractères se conviennent parfaitement. Mais voilà qu'au cours de cette semaine j'ai été demandée en mariage par un jeune homme de trente-huit ans. Mes parents voudraient que je l'épouse. Que dois-je faire, Horatius ? J'ai une grande sympathie pour l'autre et, cependant, je ne voudrais pas déplaire à ma famille. Conseillez-moi.

*Voilà bien une grosse responsabilité que vous me faites prendre, puisque de moi doit dépendre votre décision. De plus, votre lettre trop concise ne m'offre pas de données suffisantes. Quelle est la situation du jeune homme de trente-huit ans, quel est l'avenir de l'autre ? Faute de précision, je ne puis en aucune façon influencer votre choix. Consultez plutôt autour de vous des amis sûrs et expérimentés. Le conseil qu'ils vous donneront sera certainement plus judicieux que le mien.*

**Amie des bêtes**

J'adore les bêtes et mon mari ne veut à aucun prix en avoir à la maison. Une amie vient, cependant, de m'offrir un chien, un magnifique chien qui me regarde déjà avec des yeux pleins de tendresse. Je n'ose l'amener chez moi de peur d'irriter mon époux. Croyez-vous que je puisse quand même courir le risque ?

*Courez le risque, mon amie, courez-le. Mais si la présence de l'animal vous vaut des scènes tragiques, retournez-le alors à la personne qui vous l'a offert. Je trouve qu'il est quand même souhaitable d'avoir la paix chez soi qu'un quadrupède, fût-il le plus racé. Mais peut-être votre mari se laissera-t-il toucher par votre affection pour l'animal et tolérera-t-il finalement sa présence. Vous n'avez pas d'enfants, me dites-vous. A propos, n'avez-vous pas déjà un canari, des perruches ou un perroquet ?*

**HORATIUS**

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) ........ P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays ........ P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



*Elle cachait ses dents !*



*Elle est fière de les montrer maintenant,*

**grâce à MACLEANS**

La pâte dentifrice Macleans au peroxyde — germicide et antiseptique — renferme tous les éléments nécessaires à l'hygiène dentaire. Elle nettoie, blanchit les dents, les aide à résister aux attaques de la carie, rafraîchit et désinfecte la bouche.

*DOUBLEMENT ÉCONOMIQUE*
*Le tube est volumineux et une minime quantité de pâte suffit pour chaque brossage.*

*En vente partout*




Agents Distributeurs :
J. GREEN & Co.
Le Caire & Alexandrie

**MAX FACTOR**

Le Studio MAX FACTOR ★ HOLLYWOOD a le plaisir d'informer le public que les produits de maquillage MAX FACTOR sont en vente dans tous les grands magasins aux prix d'avant guerre.

**La Crème Normalizing Cleansing Cream MAX FACTOR est vendue à P.T. 28 — P.T. 14 — et P.T. 12.**

**La Poudre MAX FACTOR à P.T. 35 — P.T. 22 — et P.T. 12.**

**Les Tru-Color Lipsticks MAX FACTOR à P.T. 35 — P.T. 20 — et P.T. 12. Les rechanges à P.T. 20 — et P.T. 10.**

**Les Rouges à Joues MAX FACTOR à P.T. 20 — et P.T. 12. Les rechanges à P.T. 10.**

De même les prix de tous les autres produits de maquillage MAX FACTOR n'ont subi aucun changement.

En cas de difficultés on est prié de téléphoner au Studio du Caire Tél : 44273 ou au bureau d'Alexandrie Tél : 29319 qui indiquera le magasin le plus proche où les produits MAX FACTOR peuvent être obtenus sans aucune difficulté.

**HOLLYWOOD**

Les produits MAX FACTOR sont distribués par la Société d'Exploitation des Grandes Marques, VITTA & Co., LE CAIRE.

Le stylo

**SHEAFFER'S**

LIFETIME

**est garanti pour la vie**

On s'attache facilement aux choses qu'on aime. Pour répondre à ce sentiment légitime, la W.A. Sheaffer Pen Company délivre au moment de l'achat un coupon de garantie qui l'engage à remettre gratuitement en parfait état, le plus parfait stylo du monde, Sheaffer's Lifetime.

Il suffit d'envoyer aux agents « The Standard Stationery Co. » — Le Caire et Alexandrie — le stylo complet, y compris toute pièce cassée, accompagné du coupon de garantie. Seuls les frais de poste sont à la charge du propriétaire.




**CHOCOLAT ROYAL**

Frais et nourrissant

EN VENTE PARTOUT

# L'ÉCRAN de la Semaine

## Le discours de Roosevelt

*L'événement de la semaine, à l'exclusion des faits militaires, est sans conteste le grand discours du président Roosevelt. Si l'isolationnisme est mort aux Etats-Unis avec la brutale agression nippone, le chef des Etats-Unis a fait définitivement justice lundi dernier d'une autre conception qui dérive en ligne directe de l'isolationnisme, à savoir celle de l'autodéfense.*

*Quelques Américains pouvaient s'imaginer encore que le programme de guerre le plus efficace et le moins hasardeux consistait à se retrancher dans leur pays transformé en forteresse inexpugnable. Il n'est pas de pire erreur. Le président Roosevelt l'a réfuté de façon catégorique. Les Etats-Unis doivent participer activement à la guerre, partout où se trouve l'ennemi, et ravitailler les armées alliées jusqu'à ce que la victoire s'ensuive.*

*Les derniers tenants de l'isolationnisme militaire doivent en effet comprendre quel est le véritable enjeu de la guerre et pourquoi le programme exposé par M. Roosevelt doit être exécuté jusqu'au bout. C'est qu'il ne s'agit pas seulement des conceptions de vie chères à tous les hommes libres, mais aussi et surtout des libertés économiques qui conditionnent la sécurité politique et déterminent le standard de vie. Que les Etats-Unis perdent ou renoncent à leurs possessions ou aux immenses débouchés du Pacifique, les laissant à l'agresseur japonais, cela entraînerait une baisse dans le standard de vie américain; telle que la « menace jaune », qui est exclusivement japonaise, mettrait en danger la civilisation blanche tout entière. Contre cette menace, les Etats-Unis travaillent désormais nuit et jour, avec toutes les ressources de leur puissance illimitée. Aux côtés de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la Chine, ils représentent un bloc de puissances qui sont encore loin d'avoir atteint leur rendement maximum. C'est en associant ses efforts avec ceux de ces nations que l'Amérique pourra emporter la décision.*

*En soulignant tous ces points et en traçant le programme de guerre américain, le président Roosevelt a inscrit à l'actif des Alliés une victoire bien plus importante que celle qui peut résulter des fluctuations temporaires de la fortune des armes. Désormais, sur tous les terrains, l'unité américaine est à jamais cimentée.*



**LA VISITE DE TCHANG-KAI-CHEK AUX INDES**

**Une grande réception eut lieu à New-Delhi, à la résidence du vice-roi, en l'honneur du leader chinois et de Mme Tchang-Kaï-Chek. A travers le parc de la résidence, à gauche, le vice-roi et Mme Tchang-Kaï-Chek. A l'arrière, le généralissime déambule en compagnie de quelques invités de marque.**

## UN GOUVERNEMENT NATIONAL

Démocratie: gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, disent les doctrines officielles. Voici que le gouvernement Nahas, après un mois de pouvoir, nous contraint à modifier nos conceptions du système. Le Premier Ministre et ses collaborateurs, une fois investis de la double confiance du souverain et de la nation, beaucoup plus qu'ils ne gouvernent PAR le peuple, gouvernent POUR le peuple. Quel critique, quel théoricien de droit constitutionnel oserait, au nom d'une orthodoxie verbale, se plaindre du nouvel état de choses ou formuler une objection quelconque aux mesures que le cabinet vient de prendre? Ce n'est pas en tout cas le peuple d'Egypte, ni le roi qui veille sur ses destinées, qui désapprouveraient l'esprit qui prévaut aujourd'hui dans les administrations de l'Etat, ni les premières applications pratiques d'un programme qui — contrairement aux usages les plus sacrés — est vite sorti de ses prometteuses enveloppes pour entrer dans le domaine de la réalité.

Quelle a été la première déclaration de Nahas pacha? A la foule qui envahissait l'hôtel de la Présidence, aux délégués des provinces qui s'installaient dans ses jardins dans l'attente des discours traditionnels, Nahas pacha n'a pas déployé la grande rhétorique à quoi ses partisans pouvaient s'attendre. Il les a même peut-être déçus. « Rentrez chez vous, a-t-il dit. Nous nous occupons de vous. Laissez-nous travailler. » C'est que le Wafd qui s'est toujours défendu d'être un parti, dès qu'il accède à la direction des affaires, ne se reconnaît plus de partisans. Il ne se place plus désormais que sur le plan national. Il n'y a pas d'autre explication aux transformations que nous voyons et qu'à notre sens, l'amélioration de la qualité du pain quotidien symbolise admirablement. En temps de guerre, le peuple aura sans doute moins de plaisirs, mais son pain lui est assuré, qui devient de plus en plus blanc. La viande aussi, dont la consommation est facilitée. « La poule au pot tous les dimanches », disait Sully, ministre d'Henri IV. Le salaire minimum qui est dorénavant imposé aidera à ce dominical menu.

On ne pense pas qu'il soit meilleure démocratie que celle-là.

Comme s'il désirait, au surplus, affirmer que rien n'a changé dans ses idéaux démocratiques, le gouvernement du Wafd s'est empressé d'avertir ceux qui auraient intérêt à souhaiter le contraire que l'Egypte et ses chefs se trouvaient du côté des puissances qui luttent pour la liberté du monde et le respect des faibles. L'Egypte a horreur de la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se manifeste. Elle a en vue le bien-être de son peuple et sa sécurité. L'homme qui, un jour, a apposé sa signature sur un parchemin de Londres est un homme d'esprit autant que d'honneur. Il a discerné où se trouvait l'intérêt de son pays. Il le discerne encore. Le traité anglo-égyptien qui n'a pas d'autre raison d'être sera loyalement observé pour le plus grand bien de l'Egypte démocratique.

## LES REMANIEMENTS DU CABINET

En donnant un coup de barre du côté du parti travailliste, pour insuffler une nouvelle vie à son cabinet, M. Winston Churchill a entrepris un nouveau remaniement ministériel, dans le sens surtout d'une plus grande concentration du cabinet de guerre. Il a maintenant un cabinet de guerre composé de trois socialistes et trois conservateurs.

La première et très importante étape de ces changements a été l'entrée dans le cabinet de Sir Stafford Cripps, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, et la nomination de M. O. Lyttelton qui supervisera la Production.

L'on a partout saisi la signification de l'entrée de Sir Stafford Cripps dans le cabinet Churchill. La présence de cette importante personnalité travailliste est garante que la Grande-Bretagne fournira un effort de guerre total, parce qu'elle reconnaît notamment la nécessité d'accroître l'aide à la Russie jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités. De plus, le Premier Ministre britannique, en procédant à ces modifications, semble avoir voulu mettre à profit la forte organisation que constitue le parti travailliste, second grand parti national anglais.

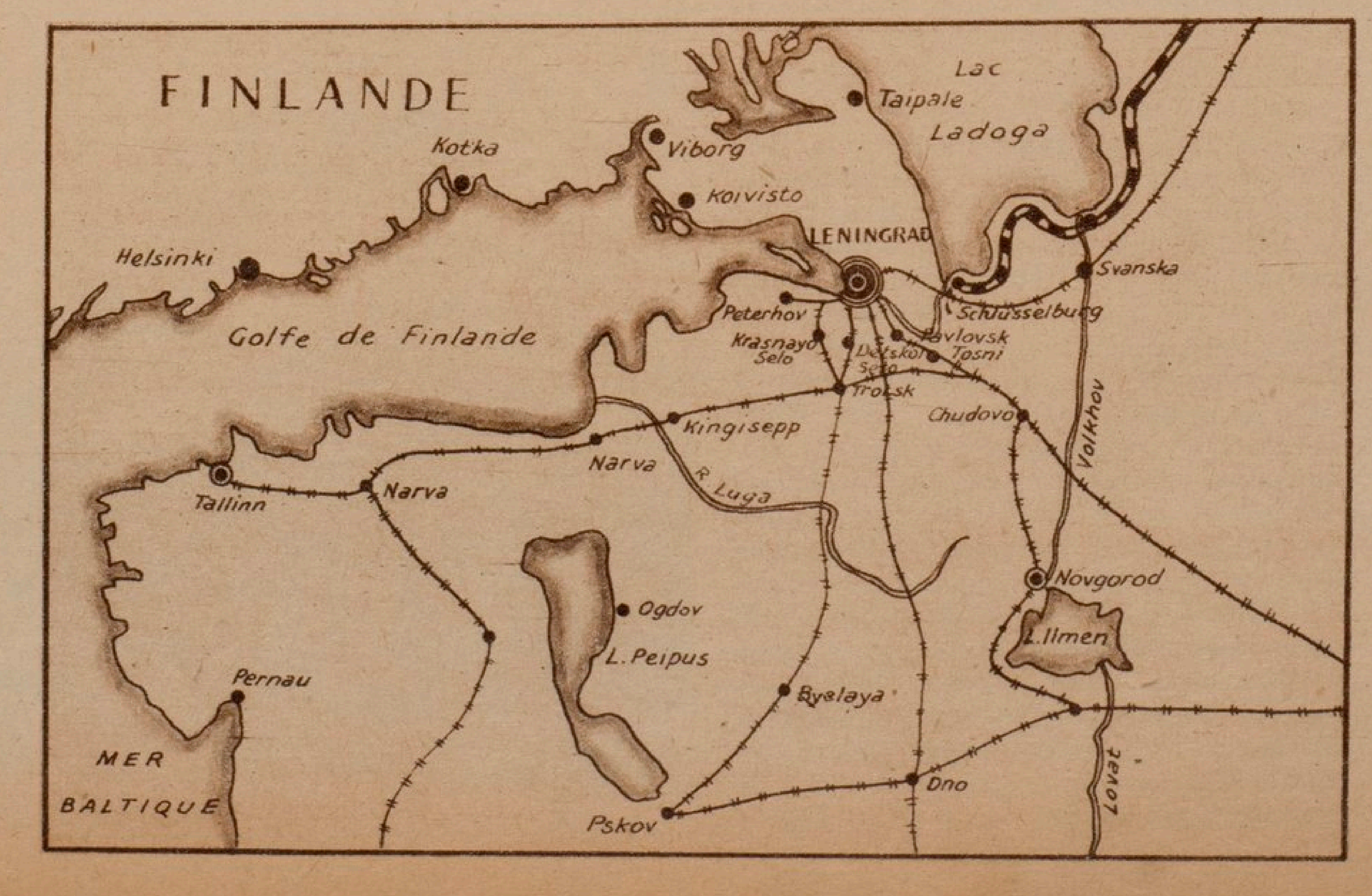
Quant à lord Beaverbrook, ancien ministre de la Production de guerre, il se rendra aux Etats-Unis en vue de la coordination des ressources des deux nations.

A trois jours de distance, un deuxième remaniement affectait des postes ministériels extrêmement importants, notamment celui de la Guerre. Des critiques s'étaient fait jour depuis quelque temps à l'adresse du ministre de la Guerre, le capitaine Margesson. On demandait une plus grande énergie dans ce département. La nomination de Sir James Grigg mettra fin à ces critiques.

Le remplacement du capitaine Margesson par Sir James Grigg a fait sensation en Grande-Bretagne. C'est la première fois, en effet, qu'un haut fonctionnaire en fonction — il était chef permanent du War Office — devient ministre. Le nouveau secrétaire à la Guerre passe pour avoir une très grande capacité. Il a 51 ans. Titulaire du K.C.B. et du K.C.I., il fut le principal secrétaire privé de plusieurs chanceliers de l'Echiquier successifs, y compris lord Snowden et M. Churchill. Après un voyage aux Indes comme « finance member », il retourna dans son pays en 1939 pour occuper le poste de chef permanent du War Office.

Par ailleurs, M. Dalton, qui passe au ministère du Commerce, s'est acquis une réputation d'excellent ministre. Lord Cranborne, qui brilla au département des Dominions, et qui devient secrétaire pour les Colonies et à la Chambre des Lords, a prononcé de bons discours devant la Chambre Haute. Le ministre de la Guerre Economique, lord Wolmers, contribuera à maintenir un équilibre satisfaisant entre les éléments gouvernementaux aux Communes et aux Lords. Enfin, le colonel Llwellin, qui devient ministre de la Production Aéronautique, avait déjà dirigé ce département, et son expérience lui sera très utile.

Cela nous amène à un autre aspect des derniers remaniements ministériels: l'utilisation des compétences.




**VERS LE DEGAGEMENT DE LENINGRAD**

**Les troupes russes combattent vaillamment pour dégager la ville de Léningrad que les Allemands avaient essayé d'encercler de trois côtés : nord, ouest et sud. Dans leur contre-offensive, les armées soviétiques ont fait subir à l'ennemi des pertes énormes, l'obligeant à fuir et perçant ses lignes sur plusieurs points. Les flèches sur notre carte montrent de quelle façon les armées nazies avaient dirigé leurs offensives conjuguées contre la grande ville soviétique.**

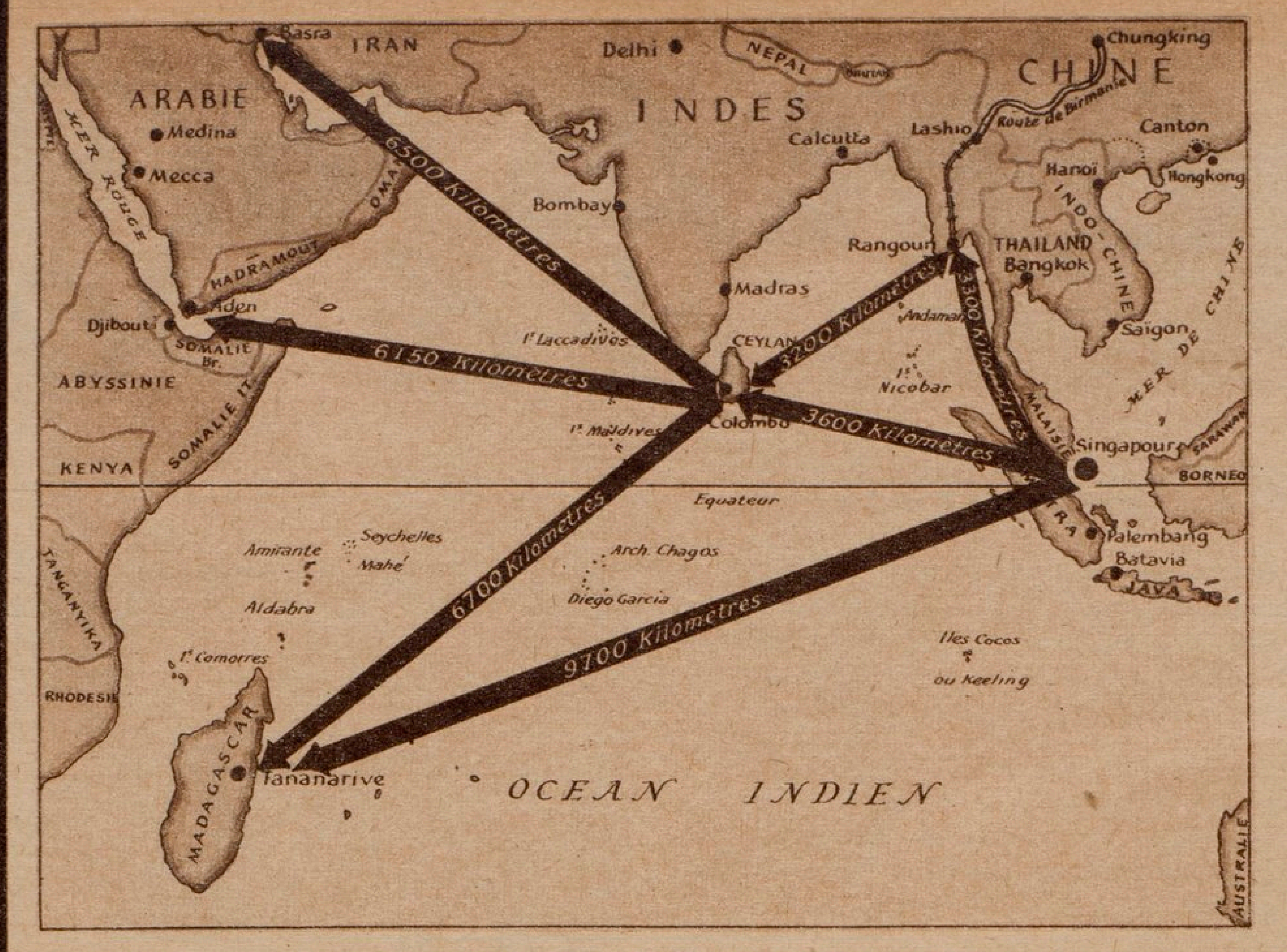
## PERE ET FILLE

**Avant de quitter l'Angleterre pour les Etats-Unis, M. Churchill eut l'agréable surprise de voir la plus jeune de ses filles, Mary, dans son gracieux uniforme de A.T.S., venir lui souhaiter bon voyage à bord du « Duke of York ». Charmant tableau que celui du grand homme d'Etat dont la tendresse pour sa famille n'a d'égal que son admirable dévouement à la cause qu'il défend, celle de la liberté des peuples. Les voici ensemble dans trois phases de leurs touchants adieux.**










### MADAGASCAR A L'ORDRE DU JOUR

**Les pourparlers qui eurent lieu récemment entre l'amiral Leahy et le maréchal Pétain au sujet de l'île de Madagascar ont placé celle-ci au premier plan de l'actualité. En effet, la situation créée dans le Pacifique par la menace japonaise place cette grande île dans une situation des plus délicates vis-à-vis des appétits nippons. On verra dans notre carte les distances qui séparent Singapour des grandes positions stratégiques d'Asie et d'Afrique.**

# LES CERVEAUX DE L'ARMEE ROUGE

A l'occasion du 24ème anniversaire de l'armée rouge, Staline a lancé un ordre du jour historique à l'armée qui combat l'envahisseur.

En automne 1918, la situation de la nouvelle armée rouge, créée quelques mois plus tôt, était loin d'être brillante. Les forces de la révolution avaient essuyé une série de défaites dans la Volga inférieure, et les Cosaques commandés par le fameux ataman Kussnov semblaient, avec l'aide des Allemands, devoir emporter la décision et réussir à réinstaurer l'ancien régime en Russie.

Mais un obstacle imprévu se dresse sur leur chemin victorieux: la ville de Tsaritsin, appelée par la suite le Verdun rouge.

Le 15 novembre 1918, la ville, encerclée, avait reçu l'intimation de se rendre. Les chefs de la nouvelle Russie se concertèrent pour envisager une action.

— Nous devons tenter quelque chose, déclara Boudienny.

— Qui commandera notre armée? demanda Staline.

— Timochenko, répondit Boudienny sans hésitation.

— N'est-il pas trop jeune? hasarda Vorochilov.

Personne ne prit cette objection en considération. Le commandement fut confié à Timochenko, qui avait alors 23 ans, et l'armée rouge se mit en campagne. Le jeune chef justifia pleinement la confiance que les dirigeants soviétiques lui avaient témoignée. Le cercle de fer autour de Tsaritsin fut brisé, Kussnov dut se retirer, poursuivi jusqu'en Pologne par les hommes de Boudienny.

Tous les historiens sont d'accord pour convenir que la libération de Tsaritsin a marqué le tournant décisif de la guerre.

A l'heure actuelle, les hommes de Tsaritsin sont de nouveau réunis comme faisant partie du Conseil Général de Défense de la République soviétique. Ils doivent une fois de plus défendre la Russie contre un même ennemi.

Depuis la guerre contre la Finlande, Timochenko occupe le poste de commandant en chef de l'armée soviétique. Son premier soin, en prenant le commandement, fut de rajeunir les cadres de l'état-major. Il réussit dans son intention, mais au prix de longues luttes intérieures. Les vétérans, qui invoquaient de hauts faits d'armes pendant la révolution, n'étaient pas du tout disposés à céder la place aux jeunes. Mais Timochenko fut inexorable. La guerre moderne ne demande pas seulement du courage et de la bravoure. Une éducation militaire très soignée, une connaissance parfaite de la technique s'imposent. Des lois furent promulguées, indiquant les conditions que tout citoyen devait remplir pour pouvoir devenir officier de l'armée rouge. Les jeunes Russes durent suivre les cours des différentes Académies militaires avant de recevoir leurs grades. Ainsi, sous l'égide de Timochenko, l'état-major soviétique subit une profonde évolution: des hommes plus jeunes, mais mieux instruits, remplacèrent les fougueux révolutionnaires.

En outre, il est curieux de constater que Timochenko, malgré sa haute charge, ne nourrit pas d'illusions sur son compte. Il sait parfaitement que sa propre éducation militaire n'est pas parfaite. C'est pour cette raison qu'il s'est attaché un vieux soldat de carrière, le général Boris Chapochnikov, âgé de 60 ans. Chapochnikov fit ses études à l'Ecole militaire de Moscou et à l'Ecole d'état-major, dont il sortit en 1910. Dans les rangs de l'armée tsariste, il avança rapidement: il fut nommé successivement commandant de plusieurs divisions de cavalerie, ensuite officier de la garde et, finalement, il occupa un poste de membre de l'état-major général. En 1918, il rallia l'armée rouge. Il fit partie de l'infime 6% d'anciens officiers tsaristes qui acceptèrent de collaborer avec les bolcheviks. Ceux-ci lui réservèrent un excellent accueil, car ils avaient rudement besoin de techniciens. Après la guerre civile, Chapochnikov devint directeur de l'Académie militaire, et, plus tard, il fut appointé à la tête des districts militaires de Moscou et de Léningrad.

Aujourd'hui, Chapochnikov est devenu l'ombre du jeune chef. C'est cette équipe étrange, formée d'un ancien paysan et forgeron, et d'un ex-officier de la garde impériale, qui dirige la guerre sur le front oriental.

# Ce qui reste de la FLOTTE FRANÇAISE

*Parce que la légende de son invincibilité militaire est en train de s'écrouler dans la steppe russe, il semble que M. Hitler fait une nouvelle pression sur le gouvernement de Vichy en vue de s'assurer, sinon la possession, du moins l'utilisation de la flotte que l'armistice fronco-allemand avait pourtant promis de laisser à la France. On ne sait encore rien des décisions du maréchal. Mais les ordres que Darlan vient de donner cette semaine — le* Dunkerque, *qui se trouvait à Oran, a rejoint Toulon, le* Jean Bart *est d'urgence rappelé à Brest — laissent la porte ouverte aux plus légitimes inquiétudes. Il n'y a pas du reste à se tromper sur la raison de ces ordres ni sur les intentions de l'amiral. La marine italienne censée tenir la Méditerranée ne se livre qu'à de rares patrouilles, ou convoie les transports de l'Axe vers la Libye. Et dans le même temps, M. Alexander déclare à Londres que la marine de guerre britannique est de quatre fois supérieure à ce qu'elle était au début des hostilités. Hitler ne se fait pas dupe des illusions dont il endort son peuple. Il sait bien, en particulier, que, pour occupées qu'elles soient en Extrême-Orient, les marines britannique, américaine et alliées retrouveront leur supériorité sur toutes les mers, avec l'accroissement continuel de la production alliée.*

*Plus que jamais, par conséquent, l'Allemagne a besoin de la flotte française. Que représente-t-elle au juste ?*

*Au début des hostilités, elle comprenait :*

*NEUF CUIRASSES déjà en service ou sur le point de l'être :* Strasbourg, Dunkerque, Richelieu, Jean Bart, Paris, Courbet, Lorraine, Provence *et* Bretagne.

*DIX-SEPT CROISEURS — dont certains étaient les plus rapides du monde — :* Tourville, Duquesne, Dupleix, Foch, Colbert, Algérie, Primauguet, Lamotte-Picquet, Duguay-Trouin, Jeanne d'Arc, Emile Bertin, Georges Leygues, Montcalm, Marseillaise, Gloire, Jean de Vienne, Galissonnière.

*C'était l'escadre de croiseurs la plus puissante du monde.*

*A ces unités lourdes s'ajoutaient 41 contre-torpilleurs, environ 60 sous-marins, un porte-avions, le* Béarn, *qui se trouve à la Martinique.*

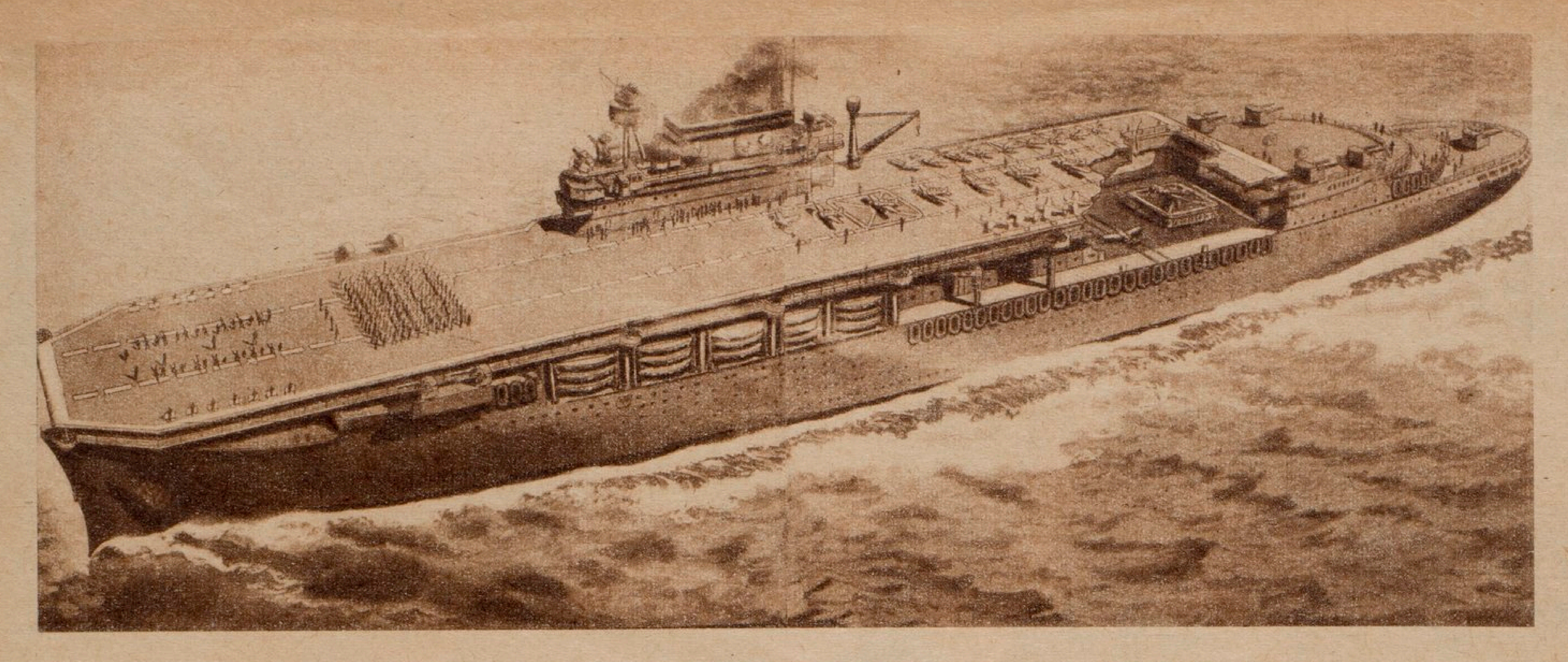
*De ce splendide appareil naval, constitué par Georges Leygues en collaboration — hélas ! le mot a fait fortune depuis — avec l'amiral Darlan, que reste-t-il ? Observons d'abord que les cuirassés français, de type différent, ne sauraient tous servir dans des batailles de haute mer comme pourrait le faire un* Warspite, *pour n'en citer qu'un. Leur vitesse, relativement faible, limitait les navires du type* Courbet *à des opérations secondaires. Quant à ceux du type* Bretagne, *autrement modernes que le* Courbet, *deux, sur trois, furent coulés à Oran. Le* Strasbourg *se trouve à Toulon. Restent les quatre 35.00 tonnes du type* Richelieu. *Le* Richelieu, *mouillé à Dakar, livra bataille au* Rodney *et fut, comme on le sait, gravement avarié. Le* Jean Bart *est à Brest. Et le* Clemenceau *en Angleterre. En ce qui concerne les croiseurs, deux* Duguay-Trouin *sont en Indochine, trois autres du type* Washington *sont désarmés à Alexandrie, les quatre derniers sont en France.*

*En conclusion, la flotte française est théoriquement une arme encore très puissante. Sa dispersion occasionne en partie sa faiblesse. Mais si Hitler ordonnait à Darlan de la grouper dans les ports français, elle se trouverait à la portée des Allemands et les Alliés ne sauraient rester indifférents à une concentration qui pourrait constituer pour eux un danger. Jusqu'à quel point Vichy résistera-t-il à Berlin ?*



**POLITIQUE DE « SCORCHED EARTH »**

**Dans leur retraite en Extrême-Orient, les troupes alliées ne laissent derrière eux qu'amas de ruines. En Malaisie, quantité de fabriques de caoutchouc, d'usines, de dépôts, complètement détruits par les flammes, ne peuvent plus être d'aucun profit pour l'adversaire.**



## LA PERTE DU "NORMANDIE" : S'AGIT-IL D'UN SABOTAGE ?

Le voyage inaugural qu'il avait effectué jusqu'en Amérique avait consacré « Normandie » dont la gloire pendant quatre ans a rayonné sur l'Atlantique. Seules les flammes ont eu raison de ce beau navire. L'incendie qui s'est déclaré à son bord il y a quelques semaines a tout détruit sur cette ville flottante qui comptait des bars, des restaurants, des magasins, des salons de coiffure, un théâtre, un cinéma, en bref synthèse atlantique de Paris que les milliardaires du monde entier voulaient retrouver jusque sur l'eau. « Normandie » ne sera jamais remplacé. Il avait coûté 60.000.000 de dollars. A vrai dire, l'oisiveté, à laquelle la crainte des sous-marins allemands l'avait condamné dans le port de New-York, ne lui réussissait pas. Il perdait peu à peu de sa beauté. Ses cheminées toujours luisantes s'étaient enduites de rouille, et les lambris dorés de son grand salon s'effritaient. Il vieillissait avant l'âge. Il aurait pu retrouver une certaine jeunesse lorsque les Etats-Unis mirent la main sur tous les navires français réfugiés dans leurs eaux. Les Américains auraient certainement utilisé « Normandie ». A quoi au juste ?

Arguant de sa vitesse — il filait 32 nœuds à l'heure — certains experts voulaient en faire un porte-avions. D'autres désiraient le convertir en transport de troupes. En réalité, « Normandie » se prête à ces deux affectations. S'il avait subi les modifications adéquates, il aurait pu embarquer 40 avions et 10.000 soldats. Long de 1.029 pieds, il aurait suffi à un champ d'envol et d'atterrissage et à un espace pour les troupes au repos. Sans compter que le pont affecté aux avions aurait pu simultanément servir à l'exercice des fantassins et des artilleurs.

Beaux projets que le feu a réduits en cendre. Qui sait ? Si « Normandie » est redressé et remis en état, peut-être les exécutera-t-on un jour?

## Pour comprendre les noms russes

Les noms de villes, de fleuves, de régions et même de personnes ont toujours une signification qui apparaît à celui qui comprend le sens de certains préfixes ou suffixes souvent reproduits. Tous les noms géographiques russes ne possèdent pas une signification déterminée, bien entendu, mais l'explication de certaines terminaisons ou particules que nous donnons ici-bas aidera nos lecteurs à suivre les événements du front oriental.

| Préfixe | Sens | Exemple |
|---|---|---|
| Bielo | Blanc | Bielorussia, *Russie blanche* |
| Kamen | Pierre | Kamenets, *Région pierreuse* |
| Krasni | Beau | Krasnoyarsk, *Le beau Yarsk* |
| Malo | Petit | Malorussia, *La petite Russie* |
| Nijni | Bas | Nijninovgorod, *Novgorod inférieure* |
| Nov, Novi, Novo | Nouveau | Novgorod, *Nouvelle ville* |
| Stari | Vieux | Staritza, *Vieille ville* |
| Veliki | Grand | Veliki Luki, *Grand Luki* |
| Vishni | Haut | Vishni Voloshek, *Voloshek supérieur* |
| Vladi | Maître | Vladivostok, *Maître de l'Est* |

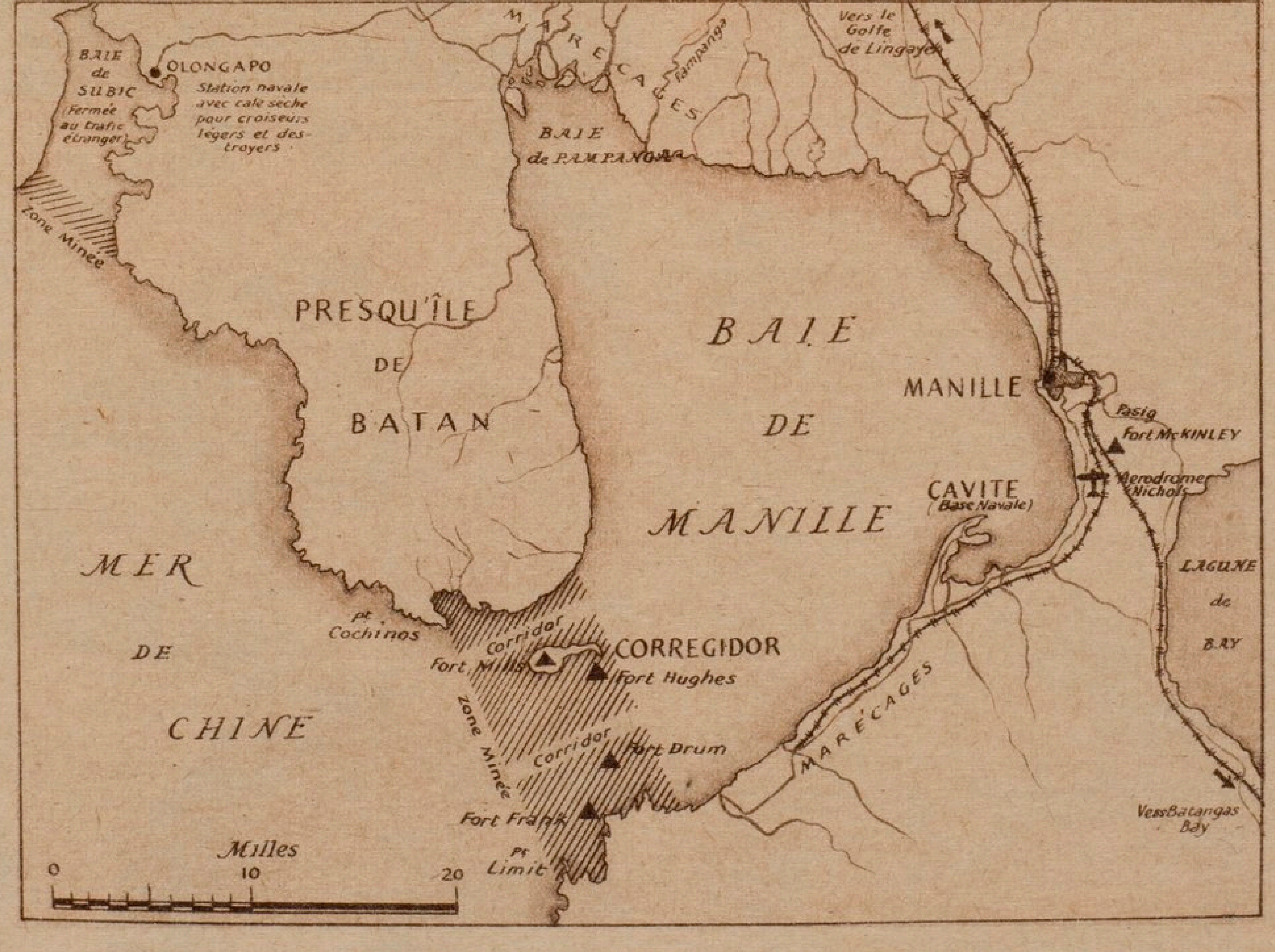
| Suffixe | Sens | Exemple |
|---|---|---|
| Bereg | Rivage | Murmanski Bereg, *Rive de Mourmansk* |
| Gorod, Grad | Ville | Novgorod, *Nouvelle ville*<br>Léningrad, *Ville de Lénine* |
| Krain | Frontière | Ukraine, *Région frontière* |
| Ostrov | Ile | Ostrov (*près du lac Preipus*) |
| Selo | Village | Datskote Selo, *Village d'été* |
| Sevierna, Severski | Nord | Novgorod Sevierski, *Nouvelle ville du nord* |
| Stroi | Construction | Dnieprostroi, *Construction sur le Dnieper* |
| Vodsk | Eau | Shieliesnovodsk, *Eau de fer* |
| Vostok | Est | Vladivostok, *Maître de l'Est* |
| Yiougo | Sud | Yiougo Osetia, *Osetia du Sud* |

## 500.000 ALLEMANDS VIVENT EN RUSSIE

*« La République allemande de la Volga » faisant partie de l'U.R.S.S. est une république socialiste autonome à cheval sur la grande rivière, limitée par Saratov à l'ouest et la province de Kirghiz à l'est. Les habitants de cette région atteignent un demi-million d'âmes. Bien que descendants directs d'Allemands, les habitants de la République de la Volga se sentent entièrement Russes. Cela ne veut cependant pas dire qu'ils ont abandonné leurs mœurs, leur culture et leur langue primitives.*

*Ces descendants des vieux Germains — leur immigration en Russie remonte à la fin du XVIIIe siècle — dont Hitler et les nazis sont si fiers, ne semblent pas du tout disposés à se faire « libérer » par le Führer de la plus grande Allemagne. Dès le début de l'agression allemande contre l'U.R.S.S., ils ont envoyé à Moscou leur résolution de prendre une part active à l'effort national pour la défense du territoire russe.*

*Dans l'immensité de l'Union Soviétique habitent plus de cent peuples de races différentes, parlant plusieurs langues et présentant des degrés divers de culture, de coutumes et de religions. Mais ils jouissent tous d'une liberté considérable et peuvent tranquillement développer leurs caractéristiques et leur culture nationales, pourvu qu'ils ne violent pas les lois fondamentales promulguées par le gouvernement suprême de l'Union. Ces lois prévoient, en tout premier lieu, que les citoyens des républiques et des régions autonomes, sans distinction de sexe, de race ou de religion, ont droit au travail, à l'éducation, à des loisirs, à être soignés pendant leur vieillesse ou bien à la suite de la perte de leur capacité de travail.*




## BATAN ET CORREGIDOR : TOBROUK D'EXTRÊME-ORIENT

Une violente contre-offensive a été déclenchée dans les Philippines par le général Mac Arthur, dont les troupes occupent fermement la presqu'île de Batan et l'île de Corregidor. Celle-ci, par sa position stratégique des plus importantes, gêne considérablement les mouvements de la flotte nippone dans la baie de Manille.

# VON PAPEN

### L'ORGANISATEUR DES ATTENTATS A LA BOMBE ÉCHAPPE DE PRÈS A UN ATTENTAT

Qui creuse un fossé y tombe, dit l'Ecclésiaste. Nous ne connaissons l'Ecriture que par morceaux choisis, mais admirablement choisis pour illustrer le destin de M. Franz von Papen, ambassadeur du Reich à Ankara, qui vient de l'échapper belle. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que ce dignitaire du nazisme, ancien dynamiteur lui-même, échappe miraculeusement à la mort. L'ironie réside en cela qu'il a failli mourir, mardi dernier, d'une machination analogue à celles dont sa carrière lui a naguère livré tous les secrets.

Avant d'accéder aux sommets, M. von Papen était simple attaché militaire à l'ambassade du Reich aux Etats-Unis. La guerre de 1914 l'y a vite rendu célèbre. Notre officier diplomate avait en effet organisé les fameux attentats à la bombe qui, dans les premières années du conflit, visaient à la désorganisation des usines américaines. Comme aujourd'hui, la production des U.S.A. s'orientait vers l'aide aux Alliés. Von Papen, en étroite liaison avec Rintelen, spécialiste, lui, de dynamitage des paquebots, sabotait un effort industriel que son habileté politique ne parvenait pas à ralentir. Ce gentilhomme — il appartient à une des familles les plus racées d'Allemagne — est responsable de la mort de centaines de gens. Il fut prié de quitter l'Amérique en 1916. Sa conscience n'en était pas moins légère.

La preuve en est qu'aussitôt rentré en Allemagne, il s'y affilie au Zentrum, parti catholique conservateur, sur lequel, avec ses vingt millions d'adhérents effectifs et virtuels, la France et l'Angleterre se sont fait beaucoup d'illusions à l'époque de la « bonne » Allemagne. Papen berna facilement ces braves gens. Il en devint rapidement un chef de file, dans le même temps d'ailleurs qu'il fondait un Herrenklub, comité de hobereaux dont l'aristocratie passe pour avoir impressionné le vieux Hindenburg. Le nazisme, à l'époque beaucoup plus socialiste que national, connaissait ces patronages du maréchal-président. Lorsque Hitler essuya ses premiers échecs, un homme s'était désigné à la vengeance du parti : c'était le baron Franz von Papen. Il ne cachait pas de son côté ses sentiments. En janvier 1933, lorsque la Droite allemande tenta un rapprochement avec le mouvement qui montait, Papen s'y opposa publiquement. Son destin était scellé. On n'a jamais su exactement dans quelles circonstances il échappa à l'épuration que les nazis entreprirent en juillet 1934 et dans laquelle disparurent ou se « suicidèrent » bien des hommes de l'antinazisme. Pas plus que n'ont été éclaircies les véritables raisons pour lesquelles Hitler, dont les rancunes pourtant sont tenaces, renonça à sa vengeance et décida de se servir de von Papen.

Se trouvant à l'étranger à l'heure où il avait pu être exécuté, celui-ci était à peine rentré en Allemagne qu'il fut chargé de la haute mission d'anschlusser la catholique Autriche. Von Papen affichait une grande piété. Schuschnigg, de son côté, était un pratiquant, mais convaincu. C'est sur le terrain catholique que la monstrueuse hypocrisie de l'ambassadeur du Reich à Vienne devait entreprendre l'aventure où sombra l'Autriche. Mais, pour parfait serviteur du nazisme qu'il fût, Papen était poursuivi de la haine d'une fraction du parti qui ne pardonnait pas à Hitler de l'avoir épargné. Par un coup du plus beau machiavélisme, la fin de l'Autriche était prévue simultanément avec celle de l'ambassadeur-rescapé. Voici comment : les nazis entretenaient à Vienne, Teifentalstrasse, une organisation de terrorisme et de sabotage qui devait assassiner von Papen et provoquer par voie de conséquence l'invasion allemande. Mais la police de Schuschnigg veillait. Si elle n'avait perquisitionné à temps, le faux ami d'Hitler y passait. Il a eu la vie sauve. S'il n'est pas mort à Vienne, Vienne est morte à Berchtesgaden. « Es gibt nur ein Kaiserstadt... »

Nous écoutions mercredi soir le speaker de Berlin commenter « l'attentat manqué » contre son ambassadeur. Intelligence Service et Guépéou, disait le Deutschessender. Pourquoi pas Gestapo?

# LES GRECS MOBILISENT

En route. Fier comme Arataban dans son nouvel uniforme, un soldat arbore un magnifique sourire

Un à un ils défilent devant le bureau d'enregistrement. Nom ? Prénom ? Age ? Désormais, finie la vie civile.



Leurs ballots sur l'épaule, les « bleus » se préparent à troquer leurs costumes civils contre l'uniforme militaire.



Les nouvelles recrues se préparent à partir. Un sergent indique à un « bleu » la façon dont il faut lacer ses godillots de soldat.

Pendant trois jours, la nouvelle école hellenique de Bab-el-Louk a connu une animation inusitée. Six classes, mobilisées par le gouvernement de S.M. le Roi Georges II, sont venues se mettre à la disposition des autorités militaires.

Aux abords de l'école, où les jeunes recrues se sont présentées pour recevoir leur équipement et être ensuite dirigées vers leur centre d'entrainement, se presse une foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Pères, mères, frères et sœurs des mobilisés ont tenu à venir accompagner l'être cher qui, dans quelques mois, s'en ira prendre part à la lutte.

Un peu à l'écart, une vieille femme converse à voix basse avec un jeune homme : dernières recommandations. « Fais bien attention, mon petit, de ne pas prendre froid. Et surtout sois respectueux envers tes chefs. » Le futur soldat répond par des signes de tête. On le voit de loin qui fait « oui, oui, oui ». La maman continue à égrener ses recommandations. Elle est interrompue par un appel. Elle réalise alors que le moment de la séparation est venu. Elle s'accroche à son fils, comme si elle voulait le retenir. Lui, doucement, la repousse, il retient à grand'peine ses larmes. Pleurer devant ses camarades, quelle honte ! Il disparaît à l'intérieur. La maman ne se décide pas à s'en aller. Elle attend et regarde avec émotion les autres jeunes gens qui seront les compagnons d'armes de son fils.

— Ecoute ton père, mon enfant. Il a fait la guerre, il sait ce que c'est.

— Oui, maman.

Le père parle. Il ne recommande pas à son fils de se tenir bien au chaud. Il lui donne une dernière leçon de stratégie.

— N'aie pas peur, nous valons mieux que les Allemands. J'étais à Scra, lorsque l'armée grecque leur a infligé une défaite terrible. Quand tu monteras à l'attaque, prends bien soin... Les bandes molletières, il faut les enrouler de façon... Tu verras, la vie militaire c'est bon... Et surtout si l'ennemi arrive par la gauche...

Le jeune homme écoute son père avec respect, mais un sourire imperceptible apparaît à la commissure de ses lèvres. Il se dit que la guerre actuelle est différente de toutes les guerres du passé. Aujourd'hui il y a des tanks, des avions, des armes nouvelles et terribles.

— Ecoute l'expérience de ton père, suis ses conseils et tu te trouveras bien.

Nous pénétrons à l'intérieur de l'école. Dans les réfectoires du sous-sol sont placées des tables devant lesquelles défilent les jeunes gens les uns après les autres. Des officiers remplissent des fiches. A l'extérieur, la foule, le bruit, les conversations. Ici, le silence et l'ordre. Premier contact avec la vie militaire. Des questions se suivent :

— Nom ? Age ? Nom ? Age ? Nom ? Age ?

Un à un, les mobilisés se dirigent vers une porte qui s'ouvre au fond du local.

C'est la salle d'habillement. En un tour de main les vêtements civils sont entassés sur des bancs ; les « bleus » s'escriment avec leurs nouveaux uniformes.

Un tout jeune homme transpire. Il n'arrive pas à lacer ses godillots. Imprudemment, nous sourions :

— Essayez donc ! nous défie-t-il, ironique.

Nous opérons une retraite stratégique.

Des jeunes gens sont entrés par une porte. Des soldats sortent par une autre. Les tailles se redressent, les têtes regardent le ciel avec assurance. Un uniforme, c'est comme une nouvelle peau. Il suffit de s'en revêtir pour se sentir tout autre. C'est le passage immédiat de l'état de pékin à celui de trouffion.

Calot sur l'oreille, les « bleus » se regardent. De nouvelles amitiés se forment et se soudent. Déjà ? Pas étonnant pour des frères d'armes.

— Comment ferai-je ? Je suis sujet hellénique, mais je suis né et j'ai vécu toute ma vie en Egypte. Je ne connais pas un traître mot de grec. Je me vois déjà épluchant des patates indéfiniment, voletant de punition en punition vu que je ne pourrai pas comprendre les ordres.

Un gradé le rassure :

— Ne t'en fais pas, petit. Pendant toute la durée de l'entraînement, deux heures par jour de leçons de grec.

— Chic, alors, fait l'autre, radieux. Maintenant je ne crains plus rien. Aera ! Aera !

Un coup de sifflet. Un ronflement de moteur de camion. Première fournée, en route !

Les jeunes gens s'apprêtent à partir. Une voix entonne un chant. Une voix, deux voix, cent voix. C'est une chanson du pays, une chanson de la Grèce, qui évoque la grandeur antique du pays qui donna la civilisation au monde.

Zito Y Hellas !

E. P.




On songe avec stupéfaction au temps — et il n'est pas très éloigné — où les hommes et les femmes elles-mêmes voyaient dans la guerre et ses excès une manifestation sainte de la virilité nationale. Quelle plus complète aberration! Quelle ombre atroce sur l'âme humaine! Il n'existé pas d'arguments, si forts soient-ils, qui puissent empêcher que les guerres éclatent quand elles doivent éclater. L'esprit de conquête n'avoue jamais ses desseins. Que dire de l'Allemagne? Sur la bouche des guerriers ou de ceux qui les mènent fleurissent d'étranges propos et de singuliers raisonnements. On fait la guerre contre les hommes — pour l'établissement d'un ordre nouveau qu'on prétend meilleur. On décide qu'on tranche des vies humaines — pour faire triompher de nouvelles théories. On crée de la souffrance, on fait des veuves et des orphelins et, avec cynisme, on organise la misère des vaincus faibles et civilisés pour la satisfaction des vainqueurs forts et barbares.

Non, la guerre n'est pas sainte. Repoussons le sophisme de ceux qui disent que la guerre est un facteur d'évolution et que la suite des guerres est la suite des étapes fatales qui conduisent l'humanité à ses fins imminentes. N'écoutons pas ceux qui prétendent qu'il y a guerre et guerre ou qu'on peut placer sur le même plan la guerre d'agression et la guerre de défense. Fermons les oreilles aux moralistes qui soutiennent que d'un mal passager peut naître un bien. Hélas! et bien qu'il faille faire une discrimination entre ceux qui attaquent et ceux qui se défendent, la guerre c'est toujours la guerre: le crime en action. Si je tue un homme, c'est un homme qui est tué. Est-ce que le prix de la vie n'est pas le même s'il s'agit d'un homme blanc ou d'un homme de couleur, s'il s'agit d'un grand peuple fort ou d'un petit peuple faible? La guerre c'est l'expression la plus haïssable de la méchanceté humaine, car elle s'attaque à la vie, ce seul bien que tous les hommes aient reçu en partage.

De quel droit décide-t-on qu'une jeunesse en fleurs sera fauchée, moisson d'un printemps ensanglanté? Où prenons-nous le droit de priver de son fils la mère qui pendant vingt ans l'a chauffé de sa tendresse, ce fils qui est la vie de sa vie? Et cet enfant où prenons-nous le droit de le condamner à la mort avant qu'il ait eu sa juste part de la vie, et donné sa mesure?

●

Avant l'autre guerre, on ironisait avec facilité et on compliquait les problèmes les plus simples. Des motifs étranges servaient de prétexte aux guerres continentales ou coloniales. Des nations dites civilisées en arrivaient, à force de raffinement, à convoiter pour les civiliser, des territoires non civilisés, ou encore à vouloir étendre les bienfaits de leur civilisation à des territoires à leurs yeux moins civilisés. Maintenant nous pensons que c'étaient là jeux presque inoffensifs et, qu'en tout cas, il en résultait toujours quelque bien et que les profits étaient partagés. N'établissons aucune comparaison entre hier et aujourd'hui où la brute primitive ayant brisé sa gangue ne connaît plus de limite et se révèle dans la sauvagerie de ses pires instincts.

A cause de cela même, c'est-à-dire des troublants réveils de la bête humaine, nous ne sommes pas prêts de voir les guerres à jamais finies, mais nous pouvons, si les peuples, unis dans une fédération idéale, s'accordent sur un certain nombre des réalités essentielles et sur les droits individuels qui ne contrarient pas les droits collectifs, prévoir un temps où les guerres deviendront de moins en moins nombreuses parce que de plus en plus inutiles. Aussi bien, ce sera à nous qu'il appartiendra, c'est-à-dire au commun des mortels, à la volonté de tous les hommes et des toutes les femmes de l'univers, que la guerre soit considérée non seulement comme un fléau, mais comme une honte et la plus vile des lâchetés.

Mais on fera encore la guerre: des Etats la déclareront et d'autres la subiront. Parce qu'il faut obéir et parce qu'il faut se défendre, que du moins les combattants, nos fils ou nos frères, opposent à la dure nécessité de donner ou recevoir la mort, un sérieux courage sans doute, mais qu'ils ne partent plus jamais, joyeux et chantant, encouragés par les exaltations verbales de l'arrière, la misérable idéologie de guerre, l'inconscience d'une certaine littérature. Aux heures pénibles où les instincts débridés nous ramènent sur le chemin de la barbarie, que nos frères et nos fils fassent leur devoir avec gravité, même avec tristesse.

●

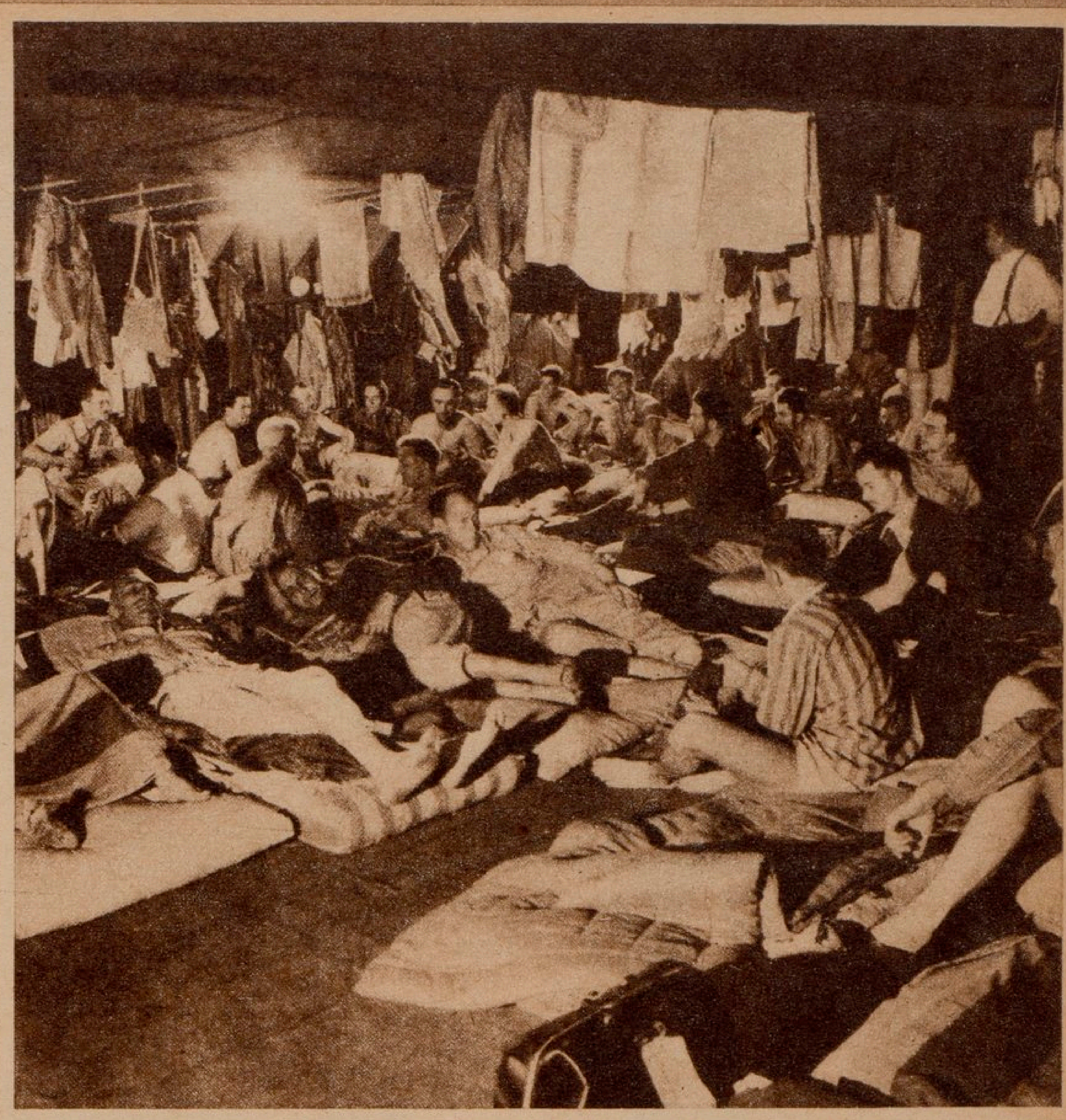
C'est par la faute des hommes et de leur égoïsme, par la faute des doctrines diamétralement opposées dont ils se faisaient les champions que le monde étouffait dans une atmosphère irrespirable. Il a suffi de quelques consciences dévoyées, de quelques caractères avilis et de quelques esprits pervers pour que les cadres sociaux les plus solides éclatent et découvrent les vices secrets. Les peuples ont eux aussi des susceptibilités qu'il faut prévoir à temps. Soit par les tyrannies qu'ils ont subies, ou seulement les souffrances qu'ils ont endurées, ils se sont aperçus que des lois qui furent justes étaient devenues injustes. De là est née une confusion inquiétante. Or, le désordre de l'esprit engendre toujours le désordre des institutions, et le désordre de celles-ci détruit l'équilibre entre les forces d'un même peuple. Cet équilibre perdu commande à son tour au déséquilibre des nations entraînées dans le vertige universel.

●

Une des caractéristiques de la guerre actuelle, c'est son caractère social — malgré Hitler et contre lui. Le dictateur allemand invoque, pour se justifier, une règle de vie sociale meilleure, mais elle se présente, à ses yeux, sous la forme exclusivement germanique et inhumaine. L'homme, a dit naguère un philosophe, est un animal qui ne lutte pas pour la vie. Mais entendons-nous: il ne lutte pas pour la vie seule, mais pour ce qui fait à ses yeux le prix de la vie; en d'autres termes, il lutte pour la civilisation. L'Allemagne a porté sa guerre sur un terrain où les idées ne sont que des apparences ou des mensonges. Et puisque guerre il y a, et puisqu'une défense légitime nous fait l'obligation de lutter et de vaincre, la guerre prend aujourd'hui son sens profond, et chacun pressent que demain, après la victoire, il s'agira moins d'établir la fixité des frontières que les modalités d'une vie sociale commune à tous les peuples qui entendent, selon la forte expression d'un excellent observateur de notre temps, leur salut soit de l'esprit collectif, soit d'un renouveau des puissances spirituelles.

En vérité, l'humanité se déplace alternativement entre deux pôles de sentiments également nécessaires. Le pessimisme est la règle des esprits réalistes et l'optimisme celle des idéalistes. Deux courants indispensables. Quand les hommes ont connu de longs jours de facilité, il est grand temps de les sortir de leur routine pour les retremper en vue des difficultés prochaines et inévitables. Lorsqu'ils ont vécu des terribles jours de malheur, il faut qu'ils entrevoient le sourire d'un ciel plus clair. Peut-être sommes-nous à la croisée des chemins et notre angoisse réclame aujourd'hui le chant d'une espérance.

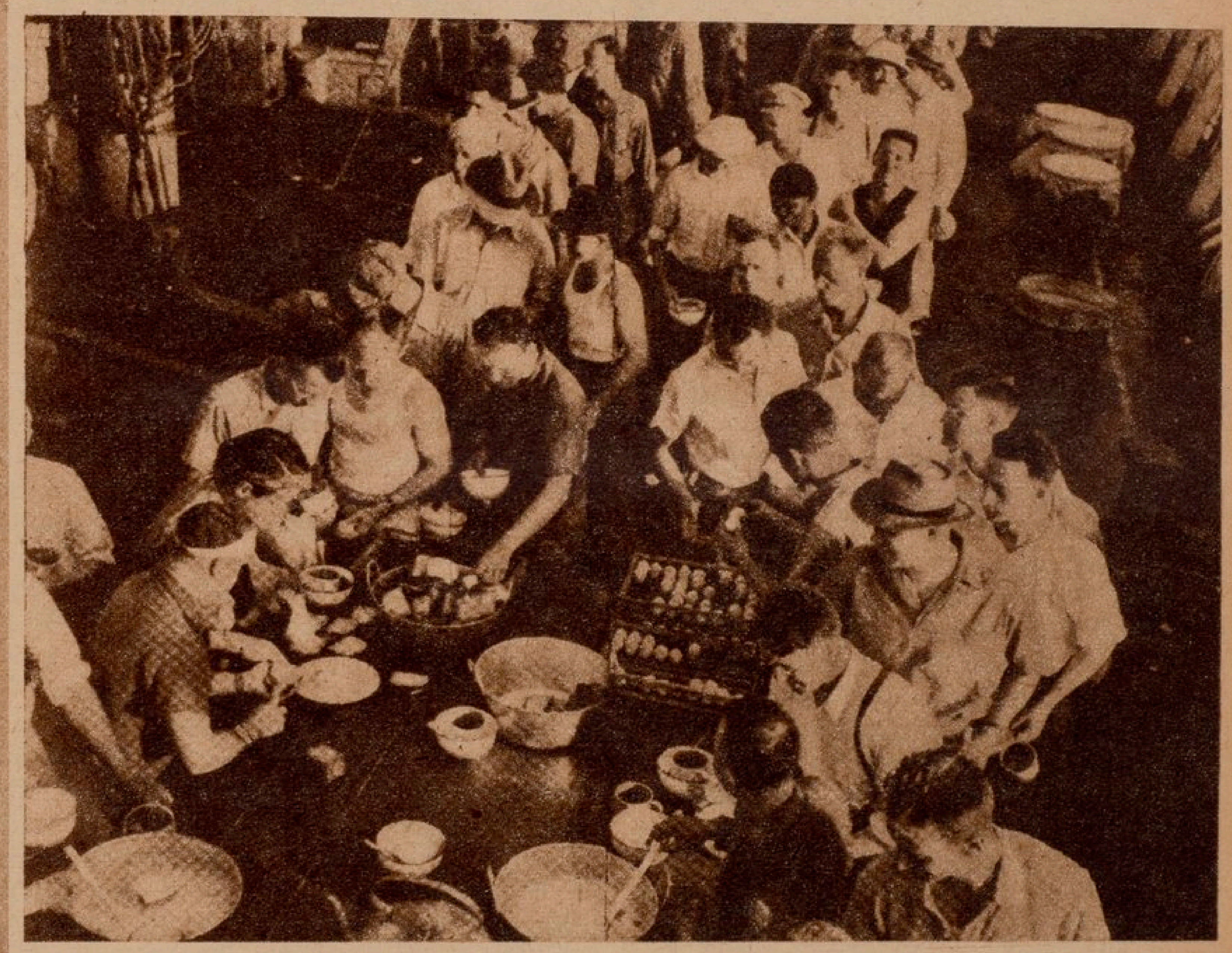
GEORGES DUMANI



127 hommes vécurent 33 jours, du crépuscule à l'aurore, entassés les uns sur les autres dans une des cales du « Dresden ».

## LES RESCAPÉS DU « ZAMZAM »

**Torpillé le 17 avril dernier dans l'Atlantique sud par un navire allemand, le « Tamesis », le « Zamzam » ne tarda pas à couler à pic tandis que ses passagers furent d'abord recueillis par le « Tamesis » et transportés ensuite sur le « Dresden ». Le voyage de retour jusqu'en France occupée ne prit pas moins de 33 jours, au cours desquels les rescapés ne connurent ni confort ni bien-être. Traités avec encore moins d'attentions que des passagers de pont, ils poussèrent un profond soupir de soulagement lorsqu'on les débarqua sur le continent européen. Voici quelques photos édifiantes prises au cours de la traversée par un des passagers qui n'était autre que le photographe de notre grand confrère « Life ».**



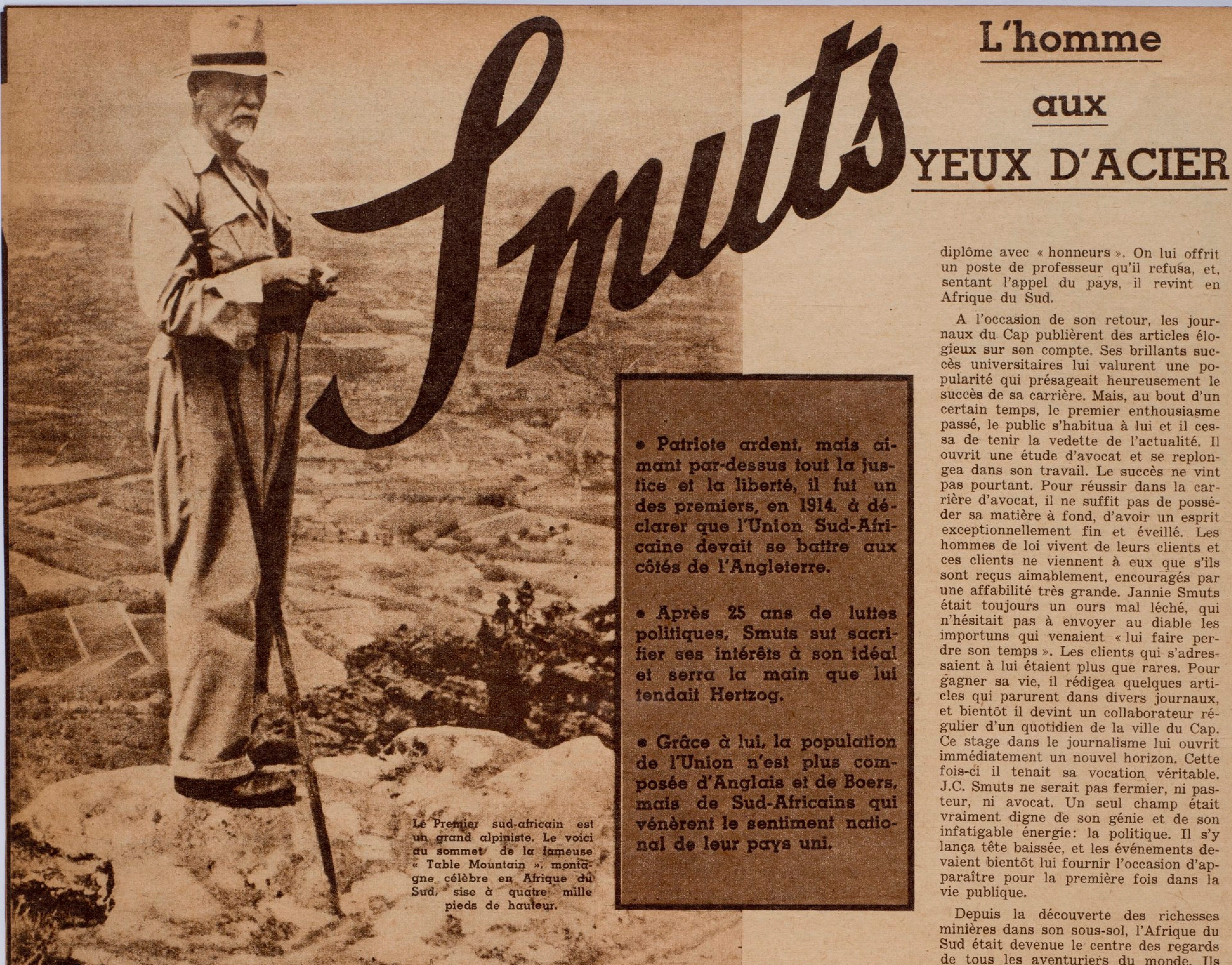
Le repas des rescapés.



Durant la journée, la chaleur caniculaire, dans la région de l'équateur nord, oblige les rescapés à se dévêtir presque complètement.

# Smuts

## L'homme aux YEUX D'ACIER



Le Premier sud-africain est un grand alpiniste. Le voici au sommet de la fameuse « Table Mountain », montagne célèbre en Afrique du Sud, sise à quatre mille pieds de hauteur.

**• Patriote ardent, mais aimant par-dessus tout la justice et la liberté, il fut un des premiers, en 1914, à déclarer que l'Union Sud-Africaine devait se battre aux côtés de l'Angleterre.**

**• Après 25 ans de luttes politiques, Smuts sut sacrifier ses intérêts à son idéal et serra la main que lui tendait Hertzog.**

**• Grâce à lui, la population de l'Union n'est plus composée d'Anglais et de Boers, mais de Sud-Africains qui vénèrent le sentiment national de leur pays uni.**

Par une claire matinée de mai 1870, les cris d'un nouveau-né furent entendus dans la ferme de Bovenplatz. Abraham Smuts, maître des domaines immenses qui s'étendaient à perte de vue dans le veld sud-africain, était l'heureux père d'un second enfant. Tout le voisinage tint à venir manifester sa joie à la famille Smuts. Le fermier était un homme universellement estimé; il avait une réputation de parfaite honnêteté et ses conseils étaient toujours appréciés. L'enfant fut baptisé à l'Eglise hollandaise réformée et reçut les noms de Jean-Christian.

Jean-Christian — bientôt on l'appela Jannie tout court — se fraya dans le chemin de son enfance première une croissance pénible. Il était faible et chétif, et sa mère pensait qu'il ne vivrait pas longtemps. Il apprit à marcher à grand'peine, alors qu'il était déjà dans sa cinquième année. A l'âge de huit ans, il était toujours malingre, toujours chétif, mais vivant. Il commença à s'occuper des travaux de la ferme. Il aidait à ensemencer les champs, prenait soin des animaux de basse-cour, ou bien il accompagnait dans de longues randonnées le vieil Adams, le berger Hottentot, qui lui racontait d'étranges histoires de sa tribu. Le bébé maladif était devenu un enfant débile, silencieux, réservé, renfrogné même, promenant à travers les champs infinis une maigre silhouette déguenillée, vêtue de hardes misérables. Pendant des heures, il errait par-ci par-là, contemplant le monde de ses grands yeux clairs et foulant les hautes herbes de ses pieds nus.

### La soif de la connaissance

Lorsque l'enfant atteignit sa dixième année, Abraham Smuts jugea que le moment était venu de lui donner une instruction. Il l'envoya à l'école de Riebek-West, où il l'inscrivit comme pensionnaire. La ferme était trop loin de l'école pour que l'enfant pût rentrer chez lui le soir. Le premier contact de Jannie avec les études ne fut pas très heureux. Il ouvrit ses livres avec une certaine crainte, et aborda timidement les premiers éléments de la lecture. Pendant le premier trimestre, Jan Smuts fut un mauvais élève. Le trimestre suivant, il devint un élève moyen. Les résultats qu'il obtint à la fin de l'année scolaire étonnèrent tout le monde, à commencer par son professeur. Jannie était devenu le meilleur élève de sa classe. Quel était donc le miracle qui avait transformé l'adolescent? Plutôt qu'un miracle, ce fut un coup de foudre. Le jeune Smuts fut saisi d'une fièvre brûlante, implacable, d'apprendre, de connaître, de posséder à fond tout ce qui était accessible à l'intelligence humaine. Des livres, des livres, qu'il avalait goulûment l'un après l'autre, voici quelle était la nourriture dont il se délectait inlassablement. Jamais on ne vit le jeune Smuts jouer avec des camarades, entretenir des relations avec ses condisciples. Toujours solitaire, brusque, repoussant toutes les avances des enfants de son âge, il se renfermait jour et nuit dans le monde merveilleux des bouquins dont il savait tirer l'essence de la vie. Son professeur était charmé. Son père était désolé. La ferme avait besoin de bras et non pas d'esprits cultivés. Mais le vieil Abraham Smuts était un homme sage. Il consulta sa femme, et après avoir considéré le pour et le contre, il prit sa décision. Jannie n'aurait jamais fait un bon fermier. Puisque son penchant le poussait vers l'étude, il valait mieux se soumettre à la volonté du Seigneur: Jannie serait pasteur.

Mais la constitution de l'enfant ne supporta pas l'effort qu'il imposait continuellement à son esprit. Il tomba malade, et les médecins lui interdirent le moindre travail. Pendant un mois, Jannie, privé de ses livres, supporta une existence vide et misérable. Lorsqu'il fut rétabli, il se replongea, plus affamé que jamais, dans ses études.

Il termina celles-ci à l'école de Riebek-West, et son père l'envoya à Stellenbosch, à l'institut secondaire, où il ne tarda pas à se distinguer. Il fut comblé d'honneurs scolaires, mais ne se départit pas de ses habitudes de solitude et d'isolement. Ses camarades le croyaient orgueilleux et il en souffrait, car sa brusquerie était de la timidité, ses airs hautains un complexe d'infériorité que sa volonté n'arrivait pas à surmonter. Pour cacher sa faiblesse, il se croyait obligé d'adopter une attitude de fausse fierté qu'il n'abandonnait que lorsqu'il était seul. Une seule personne le mettait à l'aise : Isie Krige, une camarade de classe qu'il avait pris l'habitude de raccompagner tous les soirs à la maison. Chemin faisant, il lui lisait des vers des grands poètes, ou bien dissertait sur la matière apprise le jour même en classe. Peu à peu, la camaraderie qui unissait les deux jeunes gens se transforma en un sentiment plus tendre.

### De Cecil Rhodes à Paul Krüger

En attendant, le père Smuts suivait d'un œil mécontent les progrès de son fils. Il avait accepté qu'il devînt pasteur, mais, au fond de lui-même, il gardait le regret de ne pas pouvoir employer l'aide de ce fils unique, l'autre enfant étant mort d'une typhoïde. Mais Jannie, devenu jeune homme, avait trouvé sa vocation: il ne serait ni pasteur, ni fermier. Il voulait aller en Angleterre pour étudier le droit. Son projet n'était pas facile à réaliser, car, pour partir, il fallait de l'argent et Abraham Smuts n'était certainement pas disposé à fournir les fonds nécessaires au voyage et aux études de son fils. Jannie ne se découragea pas. Il prit part à plusieurs concours d'études, qu'il remporta facilement, et obtint une série de bourses qui lui permirent de réaliser son rêve. Il dit au revoir à Isie et s'embarqua. A l'Université de Cambridge, il fut diplômé avec « honneurs ». On lui offrit un poste de professeur qu'il refusa, et, sentant l'appel du pays, il revint en Afrique du Sud.

A l'occasion de son retour, les journaux du Cap publièrent des articles élogieux sur son compte. Ses brillants succès universitaires lui valurent une popularité qui présageait heureusement le succès de sa carrière. Mais, au bout d'un certain temps, le premier enthousiasme passé, le public s'habitua à lui et il cessa de tenir la vedette de l'actualité. Il ouvrit une étude d'avocat et se replongea dans son travail. Le succès ne vint pas pourtant. Pour réussir dans la carrière d'avocat, il ne suffit pas de posséder sa matière à fond, d'avoir un esprit exceptionnellement fin et éveillé. Les hommes de loi vivent de leurs clients et ces clients ne viennent à eux que s'ils sont reçus aimablement, encouragés par une affabilité très grande. Jannie Smuts était toujours un ours mal léché, qui n'hésitait pas à envoyer au diable les importuns qui venaient « lui faire perdre son temps ». Les clients qui s'adressaient à lui étaient plus que rares. Pour gagner sa vie, il rédigea quelques articles qui parurent dans divers journaux, et bientôt il devint un collaborateur régulier d'un quotidien de la ville du Cap. Ce stage dans le journalisme lui ouvrit immédiatement un nouvel horizon. Cette fois-ci il tenait sa vocation véritable. J.C. Smuts ne serait pas fermier, ni pasteur, ni avocat. Un seul champ était vraiment digne de son génie et de son infatigable énergie: la politique. Il s'y lança tête baissée, et les événements devaient bientôt lui fournir l'occasion d'apparaître pour la première fois dans la vie publique.

Depuis la découverte des richesses minières dans son sous-sol, l'Afrique du Sud était devenue le centre des regards de tous les aventuriers du monde. Ils affluèrent par milliers, envahirent villes et campagnes en quête de gisements d'or et de diamants, assoiffés de s'enrichir. Parmi eux, un jeune Anglais de bonne famille, Cecil Rhodes, eut vite fait de s'enrichir. Intelligent et ambitieux, il ne se contenta pas de contrôler des entreprises prospères. Il voulut créer une Union Sud-Africaine qu'il aurait dirigée. Le projet était grandiose, mais les obstacles nombreux. Le principal s'appelait Paul Krüger, le vieux, le terrible, l'incorruptible Krüger. Celui-ci haïssait les Anglais qu'il accusait de vouloir annexer toute l'Afrique du Sud au détriment des colons hollandais. Quand on parle des Hollandais de l'Afrique du Sud, il s'agit de colons indépendants, d'origine hollandaise, huguenote, française et allemande, parlant un patois qui est devenu une nouvelle langue — en un mot, des Afrikaaners. Lui aussi voulait un Sud-Afrique Uni, mais sous la direction exclusive des Afrikaaners. Il nourrissait une haine particulière pour Rhodes, qu'il accusait d'avoir facilité l'entrée dans le pays d'aventuriers étrangers, les Uitlanders comme on les appelait. En vain Rhodes essaya d'amadouer et de gagner à sa cause le terrible vieillard.

A cette époque, Jan Smuts suivait pour compte de son journal les débats parlementaires à Capetown. Les Hollandais de la province du Cap s'étaient unis en une organisation destinée à protéger leurs intérêts, le « Bond », dont un des buts principaux était la réalisation de l'Union Sud-Africaine. Ce projet n'avait pas de partisan plus enthousiaste que Smuts. Il fit partie du Bond et devint un des principaux partisans de Rhodes. Lorsque les journaux attaquaient Rhodes, l'accusant d'avoir des visées personnelles sur le pays, Smuts prenait la parole dans des réunions publiques et, avec sa logique écrasante, sa verve mordante, défendait l'homme qu'il appelait le bienfaiteur de l'Afrique du Sud, l'unificateur du pays pour le plus grand bien de la prospérité commune.

## Première charge officielle

Mais il s'avéra que les journalistes avaient raison et que Jannie avait tort. Rhodes complotait en sous-main avec les Uitlanders. La querelle avec Krüger s'envenima jusqu'à atteindre un point culminant, forçant Rhodes à entreprendre une action qu'il voulait pour plus tard. Il tenta un coup de force. Des hommes à lui devaient envahir le Transvaal. Mais l'affaire fut mal organisée, le secret en fut dévoilé avant terme et le complot se termina par un désastre pour Rhodes. Dans tout le pays ce fut un concert terrible de malédictions. Krüger et ses partisans lévèrent des accusations terribles: Rhodes était un traître qui voulait donner l'Afrique du Sud à l'Angleterre. Il agissait pour compte du gouvernement de Londres. Un cri général d'anathèmes contre l'Angleterre se leva partout. Et pourtant Londres n'y était pour rien: toute l'affaire avait été manigancée par Rhodes personnellement.

Jannie Smuts se trouva dans une situation très délicate. Il avait défendu publiquement Rhodes et avait déclaré qu'il était dévoué corps et âme à sa cause. On le traita de traître et de vendu. Ulcéré d'avoir été ainsi trompé, ayant troqué son admiration pour une haine féroce contre son ancien maître, il dut avaler le calice de l'amertume jusqu'à la lie et disparaître de la plate-forme politique. Tous ses rêves s'écroulaient. La vie à la Cité du Cap n'était plus possible. Il décida d'aller s'installer à Johannesburg, où il essaya de se cacher à l'attention publique. Il reprit son métier d'avocat. Dans son désarroi, il décida de se marier. Il alla chercher Isie qui lui était toujours fidèle, et l'épousa très simplement. Le couple s'installa dans une petite maison de Johannesburg et attendit patiemment l'occasion d'une revanche sur le sort.

Entre temps, Krüger était devenu le dictateur absolu du Transvaal. Il ne tenait aucun compte des obligations constitutionnelles que la loi lui imposait, et voulait diriger le pays absolument seul. A un certain moment, il entra en conflit avec le ministre de la Justice Kotze et, de sa propre initiative, il congédia de son poste de ministre et de juge l'homme qui avait osé s'opposer à sa volonté. Tout le monde protesta contre cet acte d'abus d'autorité. Tout le monde, sauf Jan Smuts qui, voyant l'occasion de revenir à la vie politique, n'hésita pas à prendre publiquement la défense de Krüger. Cette manœuvre habile, mais en même temps sincère, réussit pleinement. Krüger appela auprès de lui le jeune avocat et lui offrit le poste de conseiller d'Etat. Smuts était aux anges.

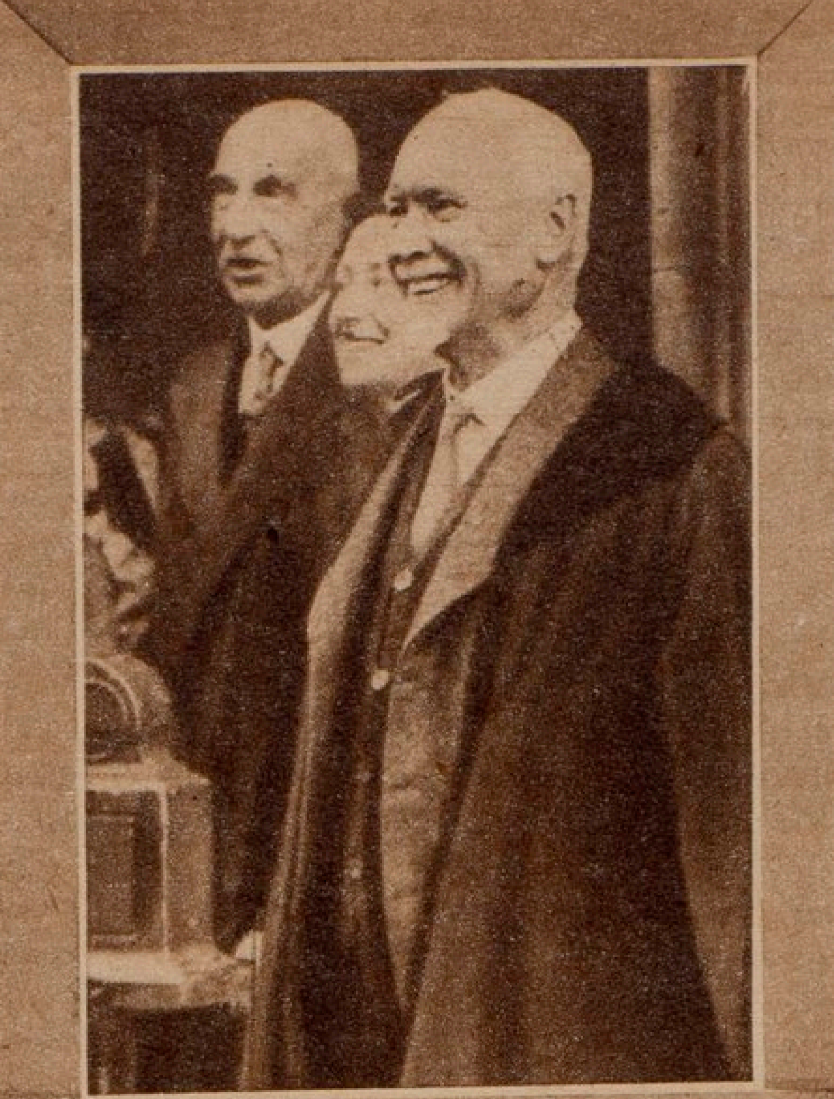
Il arriva à Pretoria plein d'une sainte ardeur, prêt à travailler comme un damné, implorant le travail comme un bienfait. Il n'avait pourtant pas abandonné ses manières brusques et inciviles. Il rudoyait tout le monde, et plus d'une fois Krüger dut le rappeler à plus de modération et le défendre contre les ennemis qu'il était arrivé à se créer en très peu de temps. L'opposition essaya de le renverser, mais Smuts ne craignait personne. Il savait qu'il était devenu trop précieux à Krüger pour que celui-ci consentît à se passer de ses services.

## Chef des commandos

Les relations avec les Anglais devenaient de plus en plus tendues. Krüger et Smuts étaient toujours convaincus que l'Angleterre visait à une annexion du Transvaal. Et tous deux étaient déterminés plus que jamais à défendre leur indépendance. Le Haut Commissaire du gouvernement britannique en Afrique du Sud était Sir Alfred Milner, homme d'une grande clairvoyance et possédant un esprit politique des plus exceptionnels. Du premier coup, Milner s'était rendu compte que l'Afrique du Sud formait un tout indivisible. Il s'était rendu compte également que Krüger visait à en faire un tout afrikaaner, et il s'opposait à cette intention. La guerre ne pouvait être évitée, d'autant plus que Krüger et Smuts étaient convaincus de remporter une victoire facile, vu la faiblesse des effectifs britanniques installés au Cap. Jouant le tout pour le tout, ils lancèrent les commandos Boers à l'assaut de la colonie du Cap. Au début, les Boers connurent plusieurs succès. Ils marchèrent même de victoire en victoire. Mais vint le moment où le gouvernement de Londres, conscient du danger, décida de réagir: il dépêcha à toute vitesse d'importants effectifs de troupes, commandées par lord Roberts, avec lord Kitchener en qualité de chef d'état-major. Les troupes anglaises reconquirent tous les territoires perdus, entrèrent en pays boer et acculèrent les commandos de Krüger et de Botha, commandant des forces boeres en campagne. L'armée des colons fut détruite, et les commandos repoussés dans les montagnes de Lydenbourg. Lord Roberts ébaucha alors une première tentative de paix, mais sans succès. Les chefs boers étaient décidés à combattre jusqu'au bout. Puisque la guerre n'était plus possible, ils auraient recours à la guérilla. Ils se mirent en campagne et firent des prodiges de valeur, mais ils n'arrivèrent pas à briser le cercle des armées britanniques qui les talonnaient de plus en plus près. Ne voulant pas, malgré tout, s'avouer vaincus, ils tentèrent un coup désespéré. S'ils parvenaient à faire passer dans la province du Cap une troupe de commandos, si les colons de la Cité se soulevaient pour venir au secours de leurs frères de race, la victoire pouvait encore sourire à la cause boere. Un effectif de choix fut réuni. Un commandant fut nommé: Jannie Smuts, qui depuis le début de la guerre avait fait ses preuves de guerillero intrépide et capable. Passant à travers les mailles des patrouilles britanniques, les hommes de Smuts, au nombre de 340, réussirent à traverser la frontière de la province du Cap. Mais ils furent bientôt pris en chasse. Les colons de la Cité ne se soulevèrent pas et Smuts fut pourchassé par monts et par vaux.

Pour Jannie, la guérilla c'était la grande aventure. Il en fut transformé. Moralement il était le même, mais, physiquement, c'était un autre homme. Le corps jadis maigrelet et osseux était devenu une puissante charpente recouverte de muscles à toute épreuve. L'être maladif était devenu un homme d'une santé florissante qui surmonta avec succès les épreuves les plus terribles. Et il était un chef. Ses hommes, bon gré mal gré, devaient lui obéir aveuglément, compter sur lui. Pendant des semaines, des mois, il parcourut dans tous les sens l'immense territoire, plus d'une fois échappant de justesse à ses poursuivants. Supportant les affres de la faim, les tortures de la soif, les intempéries, passant des semaines sans prendre le moindre sommeil, habillés de hardes, Smuts et ses hommes continuèrent à combattre. Jannie s'exposait aux balles ennemies comme n'importe lequel de ses soldats. Il ne craignait pas la mitraille.

Au printemps de 1902, les Anglais firent de nouveau des propositions de paix. Les Boers voulaient continuer à combattre, mais ils ne pouvaient le faire qu'au prix de la ruine totale du pays. Smuts leur dit: « Aucune nation n'a combattu comme nous l'avons fait. Mais avons-nous le droit de tuer la nation? Aujourd'hui son existence repose en notre sagesse. »



Le général Smuts, en train de prononcer un speech devant les élèves de l'Université St. Andrews d'Ecosse, au moment où, il y a quelques années, il fut nommé recteur de cette université.

## Vers l'Union Sud-Africaine

La capitulation fut acceptée. Botha et Smuts rentrèrent à Pretoria où ils reprirent leurs occupations privées. Ils avaient le cœur meurtri, mais ils étaient absolument impuissants à réagir devant la force des événements. Sir Alfred Milner était devenu le représentant officiel du gouvernement britannique, et avait entrepris la réorganisation du pays qui se trouvait dans des conditions difficiles. Smuts n'était pas homme à se laisser longtemps terrasser par le désespoir. Tout n'était pas encore perdu. Il ne fallait pas perdre de vue le but grandiose de l'Union Sud-Africaine. Il ne fallait reculer devant rien pour y parvenir. Le premier pas à faire, c'était d'obtenir de la Grande-Bretagne un gouvernement autonome pour le Transvaal. Ceci ne pouvait se réaliser qu'avec un changement de cabinet à Londres. L'occasion se présenta en décembre 1905. Le ministère conservateur fut renversé et remplacé par un cabinet libéral. Sans hésiter, Smuts s'embarqua pour l'Angleterre. Il eut plusieurs entretiens avec les ministres britanniques. Il plaida la cause de l'Union Sud-Africaine avec tant de foi, sut trouver des accents si convaincants, que le Premier, Campbell Bannermann, donna finalement son consentement. Après une réunion du Conseil des Ministres, il annonça à Smuts que le gouvernement de Sa Majesté Britannique consentait à donner au Transvaal un gouvernement autonome. Smuts rentra dans son pays la joie au cœur. Il n'écouta pas ses compatriotes toujours méfiants, qui pensaient que Londres manquerait à sa promesse. Les événements devaient lui donner raison. L'année suivante, une commission royale vint en Afrique du Sud, élabora une constitution qui prit force de loi.

Les premières élections furent un triomphe pour Botha et pour Smuts. Ils se trouvèrent les maîtres presque absolus du Transvaal. Botha devint Premier Ministre et Smuts fut nommé secrétaire colonial et ministre de l'Education. Enfin il allait pouvoir continuer sa tâche. Affamé comme toujours de travail et d'action, il s'absorba complètement dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. Il lui restait encore beaucoup à faire et le temps était précieux. Avec sa brusquerie habituelle, il rudoya tout le monde. Les missions scolaires qui venaient lui soumettre leurs doléances furent congédiées après des entretiens très brefs et d'une façon tout à fait cavalière. « Encore ces gâcheurs de temps! » disait Smuts écumant de rage. Il avait bien autre chose à faire que de s'occuper de problèmes scolaires ou moraux. Il devait bâtir de toutes pièces la grande Union Sud-Africaine. Il travailla longtemps et ardemment, trouvant en Botha un ami, un chef et un conseiller. La situation des quatre colonies du Cap était inextricable. Chacune avait des problèmes particuliers et aigus à résoudre, et ce n'était pas une chose aisée que de réaliser l'Union tout en apportant une solution propre à une foule de questions économiques, commerciales et politiques. Néanmoins, les efforts de Smuts et de Botha devaient porter leurs fruits. Une conférence fut convoquée à Durban. Après des mois de discussions et d'hésitations, l'Union fut votée. Smuts s'était démené comme un diable. « Pensez bien à l'avenir... avait-il dit aux délégués. Faites une constitution qui régira le Sud-Afrique pendant des générations... Une constitution qui résistera à toutes les tempêtes, une constitution qui sera le pacte de paix définitif entre les hommes de race blanche. Ayons confiance les uns dans les autres, et dans cette confiance travaillons pour la grandeur de l'Union Sud-Africaine. »

Le roi Edouard VII apposa sa signature au bas de la Constitution qui en décembre 1909 prenait force de loi. L'Union Sud-Africaine était née.

Botha et Smuts revinrent au Transvaal et mirent sur pied un nouveau ministère, faisant appel à des hommes de toutes les anciennes colonies. Hertzog devint ministre de la Justice, mais, nourrissant des visées plus hautes, il accepta sans enthousiasme. Hull, un Anglais de Johannesburg, reçut le portefeuille des Finances. Smuts se réserva l'Intérieur, la Défense et les Mines.

## Dans le cabinet de guerre

Les élections de septembre marquèrent le triomphe de Botha et de Smuts. Ils étaient désormais les maîtres de l'Union Sud-Africaine.

Mais des difficultés ne devaient pas tarder à se présenter. Les Hollandais commencèrent bientôt à accuser les deux chefs d'Etat d'être à la solde de l'Angleterre. Ils trouvèrent un chef en la personne de l'ambitieux Hertzog, dont la présence au sein du Cabinet devint impossible. Botha se trouva obligé de l'expulser et Hertzog alla vers les Afrikaaners, posant à la victime du despotisme de Smuts et du Premier. Des grèves générales éclatèrent parmi les mineurs. Smuts mata les grévistes d'une main de fer, et acquit ainsi de nouveaux ennemis dans tout le pays.

Survint la guerre de 1914. Botha annonça au Parlement son intention d'attaquer le Sud-Ouest Africain allemand. Il rencontra une vive opposition. Smuts parla:

— L'Angleterre nous a bien traités. Elle nous a rendu notre liberté, et maintenant elle a besoin de notre aide... Des bateaux de guerre allemands menacent notre commerce. Le gouvernement britannique nous a dit: « Voici votre travail », et je demande au Parlement de nous permettre d'accomplir la tâche qui nous incombe. C'est en même temps un devoir que nous devons à nous-mêmes. Les Allemands sont de mauvais voisins.

La discussion dépassa le cadre du Parlement et devint générale dans tout le pays. Quelques anciens chefs de commandos, patronnés en sous-main par Hertzog, organisèrent une révolte générale. Le conflit menaça à un certain moment de dégénérer en guerre civile. Les effectifs levés en vue des opérations contre les Allemands matèrent la révolte dans l'œuf. Les meneurs furent arrêtés et sévèrement punis, mais Hertzog réussit à s'en tirer indemne.

(*Lire la suite en page* 19)



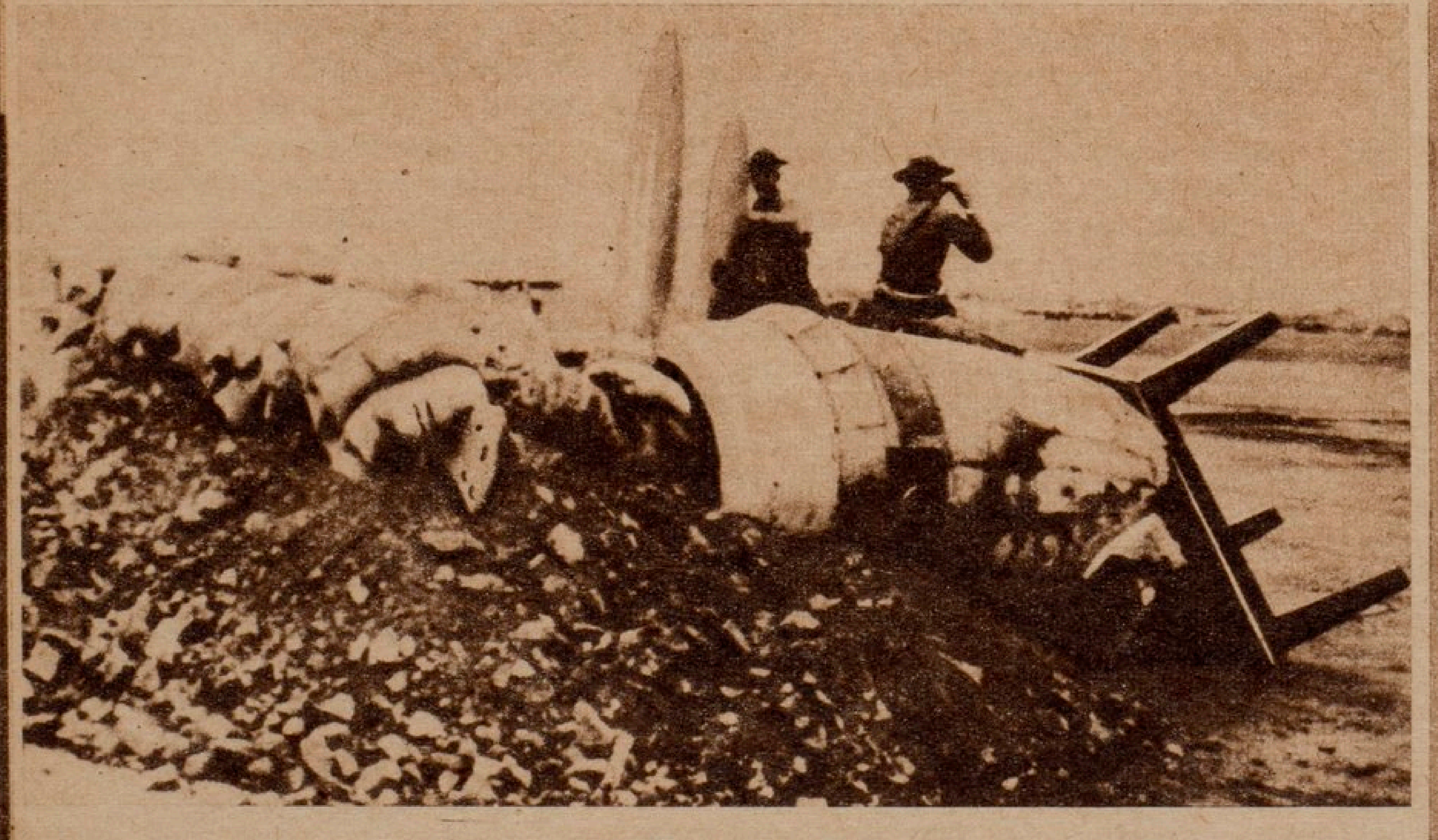
De passage en Egypte avec son mari il y a quelques mois, Mme Smuts, que les soldats sud-africains appellent familièrement « Ouma » (grand'mère), à bord d'un bateau de la Y.M.C.A. sur le Nil, en compagnie de deux charmantes infirmières.

# L'AMERIQUE EN GUERRE

Le président Roosevelt signe l'acte de déclaration de guerre au Japon.

Les membres du Sénat, de la Chambre et de la Cour Suprême, écoutant le discours que prononce le président Roosevelt, à l'entrée en guerre des Etats-Unis.

A la suite de la déclaration de guerre entre les Etats-Unis et le Japon, une foule compacte et anxieuse passa la nuit au « Time Square » de New-York à lire les dépêches transmises en lettres lumineuses sur les événements du Pacifique.



Soldats américains examinant attentivement les alentours, à l'aérodrome de Hickam, Hawaï, dans l'expectative d'un raid aérien japonais.

*Un as de l'aviation de chasse américaine raconte :*

## J'AI ABATTU 2 AVIONS JAPONAIS

*Le lieutenant Boyd D. Wagner fut acclamé comme le meilleur aviateur de chasse de l'aviation des Etats-Unis. Après quinze jours seulement de guerre, il avait abattu cinq avions japonais en combat et avait commandé son escadrille au cours d'une attaque qui eut pour résultat la destruction de 25 appareils ennemis au sol. Wagner, qui est âgé de 25 ans, obtint son brevet de pilote militaire en 1938. Il fut transféré aux Philippines il y a un an.*

*Le lieutenant Wagner fut le premier qui eut les honneurs du communiqué du général Mac Arthur. Il avait escorté des bombardiers américains qui coulèrent trois transports de troupes nippons. Deux jours plus tard, il accomplit l'exploit qu'il nous raconte ci-bas. Dans l'ordre du jour relatant cette action, son commandant dit :*

*« Pris en chasse par la totalité de l'aviation ennemie de cette section, malgré l'épuisement de ses réserves d'essence, il tint à demeurer sur place jusqu'à ce qu'il eût complété les observations qui constituaient le principal objectif de sa mission, et ne regagna sa base que nanti d'informations de première importance. »*

*Voici le récit du lieutenant Wagner :*

*« Le 12 décembre à l'aube, je décollai avec mon appareil, en mission de reconnaissance. A 5.000 pieds, l'atmosphère était lourde : je mis mon masque à oxygène et grimpai jusqu'à 16.000 pieds d'altitude. J'effectuai ma reconnaissance sur un rayon de 200 milles, et à un certain moment je pensai que je me trouvais dans les parages du nord d'Aparri. Je jetai un coup d'œil sur mes cadrans de bord et piquai à travers les nuages : je débouchai à 8.000 pieds, sur l'arrière de deux destroyers japonais. Immédiatement ils ouvrirent un feu de barrage terrible. Je plongeai encore plus bas, redressai à quelques mètres des flots et, échappant à leur tir antiaérien, je m'engageai au-dessus de la terre ferme. Je savais que je m'approchais de l'aérodrome d'Aparri, mais comme je volais, le soleil dans les yeux, je ne pouvais pas voir clairement.*

*« Soudain, des balles déchirèrent l'air au-dessus de moi et instinctivement j'effectuai une montée verticale en direction du soleil. En me retournant, j'aperçus deux chasseurs japonais derrière moi et trois autres au-dessus. Je continuai ma chandelle verticale, ouvrant l'accélérateur à fond et pressant de toutes mes forces sur le gouvernail de profondeur. Je n'étais plus dans la ligne de tir des deux Nippons qui m'avaient lâché une bordée. J'exécutai un demi-tonneau qui me porta sur leur arrière et, arrivant d'en haut, je les attaquai. Ils volaient très près l'un de l'autre et ma mitraille les atteignit en plein. Ils prirent feu presque simultanément, et tombèrent vers le sol avec leurs pilotes.*

*« Je me rendis compte alors que je me trouvais juste au-dessus de leur aérodrome. J'apercevais une plate-forme sur laquelle étaient alignés douze appareils de chasse. Je plongeai deux fois sur le camp, et de toutes mes mitrailleuses, j'ouvris le feu contre les appareils au sol. Cinq d'entre eux prirent feu.*

*« Au moment où je sortais du deuxième plongeon, j'aperçus au-dessus de moi les trois autres chasseurs. Je me précipitai vers le sol et, volant à rase-mottes pour être moins visible, je réussis facilement à les distancer. J'avais rempli ma mission, et comme ma réserve d'essence commençait à s'épuiser, je mis le cap sur ma base. Derrière moi, deux colonnes de fumée montaient de l'aérodrome ennemi. »*



Les membres du conseil de guerre des Etats-Unis, quittant la Maison-Blanche après l'entrevue historique de M. Roosevelt et de M. Churchill pour discuter les plans de défense mutuels. De gauche à droite : major général Arnold, chef de l'armée de l'air, Henry Stimson, ministre de la Guerre, amiral Harold Stark, chef des opérations navales, Frank Knox, ministre de la Marine, général George Marshall et l'amiral Ernest King, nouveau commandant en chef de la flotte américaine.



Vingt cadets de l'aviation américaine font le signe symbolique qui leur ouvre l'accès du nouveau corps aérien nommé « Collin Kelly Air Corps ». Ce nom fut donné à ce corps en souvenir du capitaine Collin Kelly Jr. tué dans un combat aérien aux Philippines après avoir torpillé et coulé le bateau japonais « Haruna ».

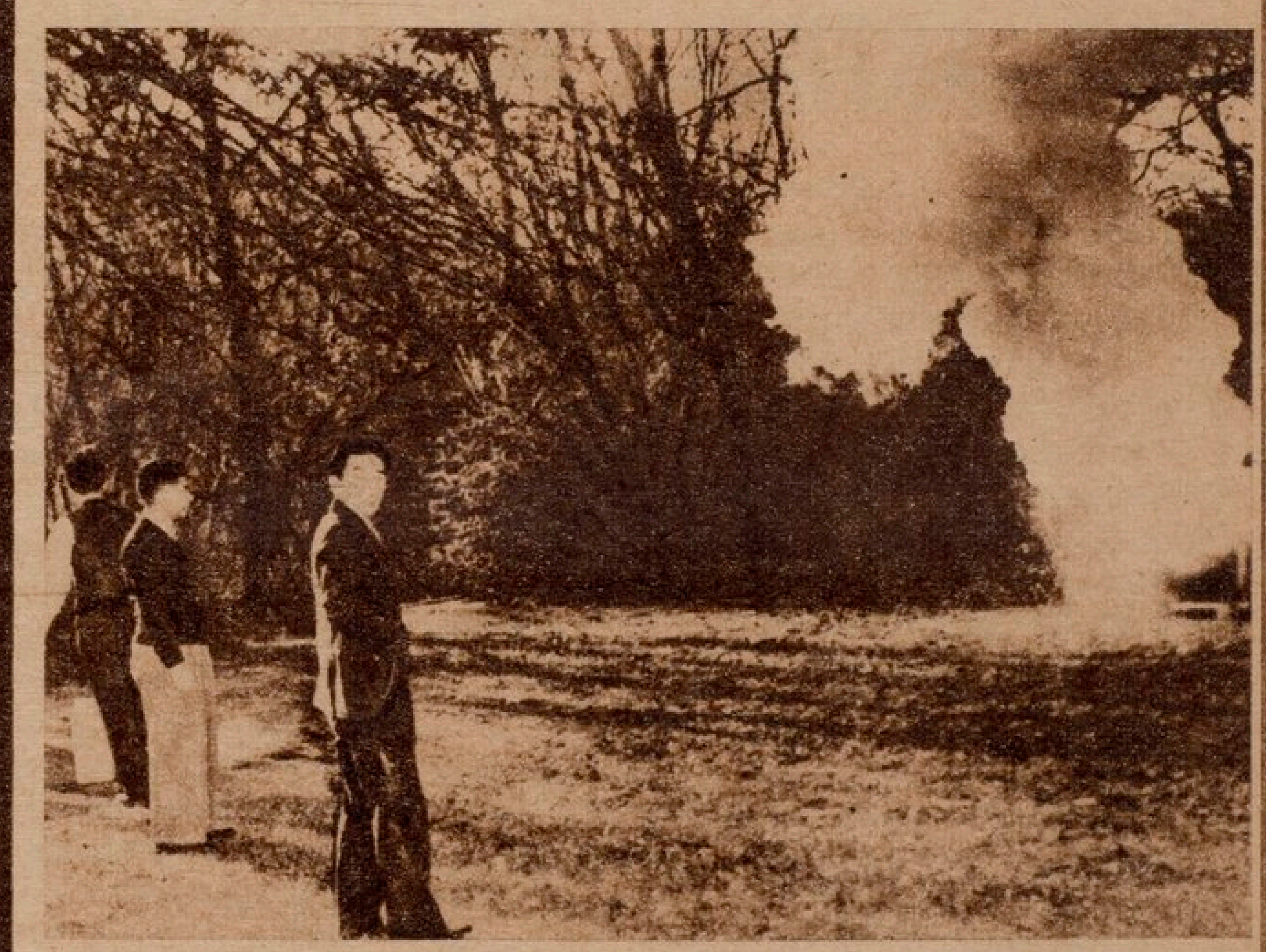


Mille cent candidats aviateurs américains se sont présentés en une seule journée devant les autorités compétentes pour être incorporés dans les rangs de l'aviation. Les voici défilant sur la corniche de Manhattan, en route pour l'examen médical pour lequel il ne fallut pas moins de soixante médecins. Derrière, les gratte-ciel de Manhattan profilent leurs pointes vers le ciel.

# LA TRAITRISE JAPONAISE



M. Nomura, ambassadeur du Japon, et M. Kurusu, envoyé spécial du gouvernement nippon, attendent au Département d'Etat à Washington l'arrivée de M. Cordell Hull. Alors que les pourparlers se déroulaient encore entre les représentants nippons et les autorités américaines, le Japon préparait des plans d'attaque contre les possessions américaines du Pacifique.



Les fonctionnaires de l'ambassade japonaise à Washington détruisent papiers et documents importants dans les jardins de l'ambassade.



Des bagages, appartenant à des sujets japonais habitant l'Angleterre, arrivent à l'ambassade japonaise de Prince Street, prêts à être embarqués avec leurs possesseurs.

L'AMERIQUE EN GUERRE





## LE CORPS EXPEDITIONNAIRE AMERICAIN EN IRLANDE

Le premier contingent du corps expéditionnaire américain, arrivé dans l'Irlande du Nord, s'est vite fait à sa nouvelle existence dans le sol ami. Reçus avec enthousiasme par les habitants de l'Ulster, les braves Yankees y jouissent d'une popularité énorme. En voici quelques-uns se livrant à une récréation musicale.

A leur débarquement, les soldats améric[...] ouvriers des d[...]

# MAC ARTHUR, défenseur des Philippines

En 1935, le différend qui séparait les Etats-Unis du Japon n'était qu'un nuage léger au-dessus du Mandchoukouo. Les hommes qui, à cette époque, prédirent que les relations nippo-américaines devaient s'altérer au point de dégénérer en conflit furent traités d'alarmistes. En cette même année de 1935, le général Douglas Mac Arthur quittait son poste de chef d'état-major de l'armée des Etats-Unis et, prenant sa retraite, partait pour les Philippines au milieu de l'indifférence générale.

Qualifiant le nouvel arrivé comme « le meilleur talent militaire de toute l'Amérique », le président Quezon s'empressa de le nommer « Feld-maréchal des Philippines », et lui confia la tâche de rendre les îles imprenables. En 1946, l'œuvre de Mac Arthur devait être achevée.

Cette nomination souleva des commentaires divers, tant aux Philippines qu'aux Etats-Unis.

Mais soudain, le 26 juillet 1941, le président des Etats-Unis lança une bombe dans le Pacifique, en nommant Douglas Mac Arthur au poste de commandant en chef de toutes les forces des Etats-Unis en Extrême-Orient. Mac Arthur ne fut plus un feld-maréchal et redevint un lieutenant général dans l'armée américaine. Son seul supérieur en titre est le chef d'état-major George Marshall, à Washington.

Mac Arthur obtint son brevet de sous-lieutenant du génie à l'Académie militaire de West Point, dont il fut le premier de la promotion de 1903. Il réussit à obtenir les notes les plus hautes qu'aucun brillant élève n'avait jamais eues depuis 25 ans. Mais, malgré les longues heures d'études auxquelles il s'adonnait, il trouva le moyen de battre un autre genre de record. Il fut fiancé à huit jeunes filles à la fois. La meilleure performance précédente dans ce domaine avait été celle d'un autre cadet qui avait promis le mariage simultanément à sept demoiselles. Mac Arthur nie cette histoire, et déclare qu'à aucun moment de sa carrière il ne s'est soucié d'être si « lourdement engagé par l'ennemi ».

Après avoir accompli des exploits remarquables, à la tête de la fameuse division « Arc-en-Ciel » qui servit en France pendant la guerre, il fut en 1919 nommé directeur de l'Ecole de West Point. Il fut le plus jeune officier à avoir occupé ce poste. En 1925, il devint le major-général le plus jeune de l'armée, et lorsqu'en 1930 Hoover le nomma chef d'état-major, il accomplit encore une fois un miracle militaire: jamais chef d'état-major n'avait été aussi jeune aux Etats-Unis. A l'âge de 50 ans, il se trouva être le plus jeune général à quatre étoiles de l'armée américaine.

A l'instar de George Washington, il écrivit à sa mère: « J'ai entendu les balles siffler, et, crois-moi, il y a quelque chose de charmant dans ce son. » Ceci était probablement dû à son enfance passée au milieu de toutes les manifestations de la vie militaire. Dans ses souvenirs les plus lointains, il se rappelle des sonneries de clairons. Il naquit le 26 janvier 1880 dans un poste militaire que son père commandait à Little Rocks, et prétend se souvenir de sa mère et d'un sergent qui le protégea, alors qu'il avait quatre ans, au cours d'une attaque contre le poste par une bande de Peaux-Rouges armés d'arcs et de flèches. Encore enfant, Mac Arthur se complaisait aux récits de la guerre civile et aux cours de stratégie. Son père, le général Arthur Mac Arthur, s'était engagé, pendant la guerre de Sécession, dans le 24e régiment d'infanterie du Wisconsin, et à la fin de la campagne il était colonel, ayant été quatre fois blessé. Séduit par les beautés de la vie militaire, il décida de faire carrière dans l'armée. Mac Arthur senior prit part à des opérations aux Philippines, de 1898 à 1901: en 1900, il fut nommé commandant des divisions servant aux Philippines.

En 1930, dans le monde entier, y compris l'Allemagne, l'ardeur belliciste avait atteint le niveau le plus bas. Pendant cinq années, Mac Arthur ne cessa de répéter à tous les pouvoirs gouvernementaux et à l'opinion publique que les défenses des Etats-Unis glissaient inéluctablement vers un état déplorable de faiblesse et que les nouvelles mesures d'économie envisagées par les gouvernants auraient donné aux forces armées de la nation un coup fatal. Bien avant que les noms de Gœring et de Gœbbels ne fussent connus, Mac Arthur, au cours d'exercices d'examen à West Point, avait amèrement protesté contre « un retranchement qui paralyse la défense nationale et cesse d'être une économie pour les finances publiques ». Il déclara « qu'à moins d'un réveil général et de mesures énergiques pour enrayer la propagande creuse pour une fausse paix, d'autres nations seraient bientôt en mesure de pouvoir venir piller les Etats-Unis ».

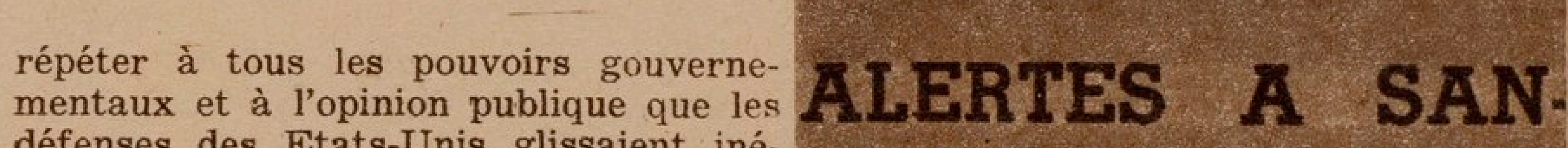
Non seulement Mac Arthur prévit la guerre qui venait, mais il anticipa avec justesse sur l'évolution des méthodes de guerre. Il soumit une foule de projets où il avait prévu d'une façon exacte quel serait l'armement et l'équipement dont une armée devrait être pourvue pour remporter la décision au cours d'une guerre moderne. Avec une insistance de Cassandre, il clama au Congrès que la prochaine guerre aurait été une guerre de mouvement. Il plaida inlassablement pour une force aérienne géante, pour une armée de tanks, de véhicules motorisés et d'autos blindées.

Ses détracteurs — et ils étaient nombreux à cette époque — ne voulurent pas le prendre au sérieux et dirent ironiquement que Mac Arthur préconisait une armée motorisée parce qu'il en avait assez d'aller à cheval.

Le général Mac Arthur, le voyant extra-lucide pour avoir prévu cette guerre, l'homme qui n'a pas cessé de mettre en garde les dirigeants de son pays contre les dangers d'un sommeil pacifique trop profond est aujourd'hui l'âme de la résistance américaine dans le Pacifique.

Retranché dans la presqu'île de Batan, il lutte contre un ennemi supérieur en nombre et en armement.

Les Etats-Unis possèdent en lui un chef dans les sens plein du mot.

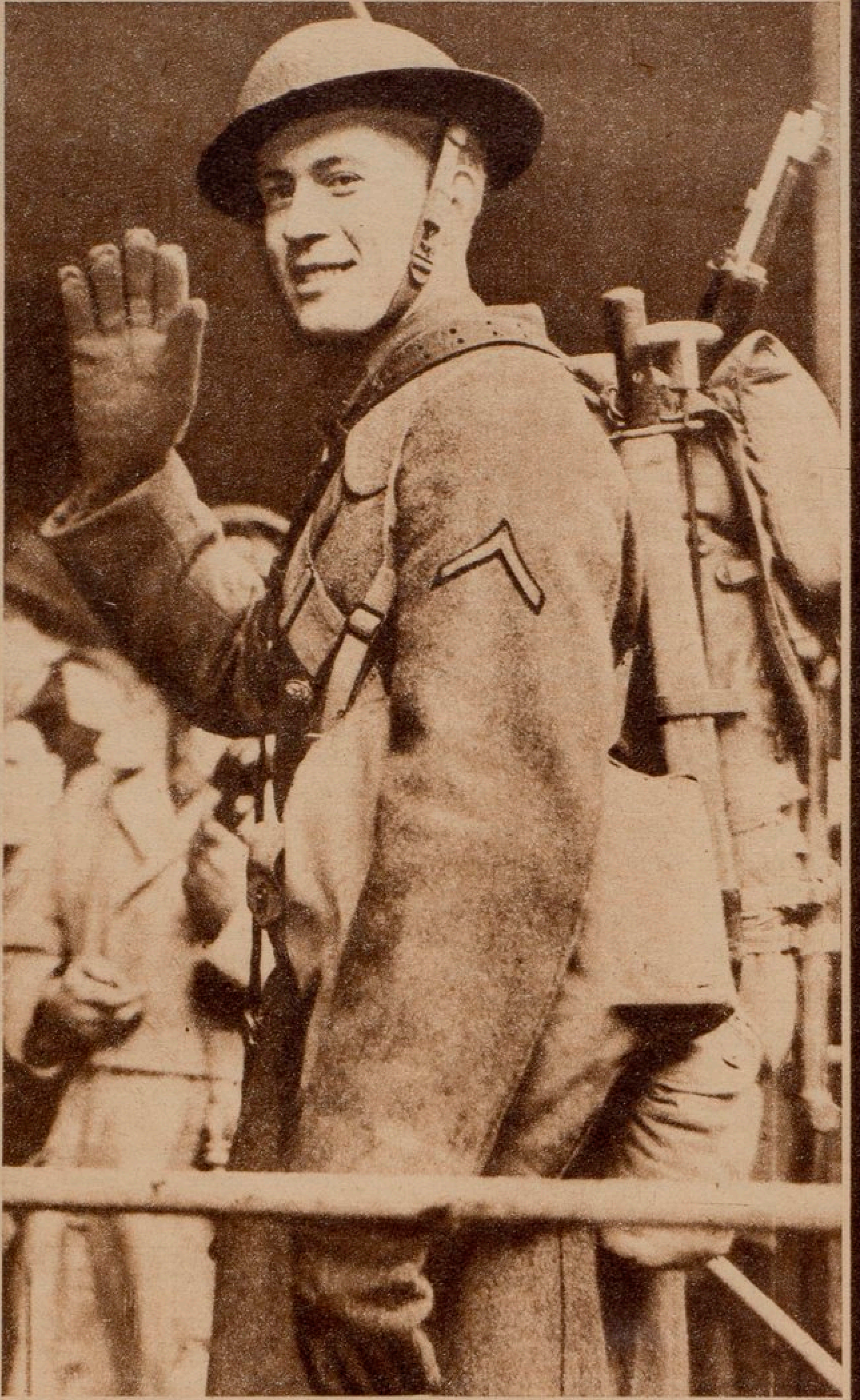


## ALERTES A SAN-



Des précautions sont prises dans toute la Californie contre d'éventuels bombardements japonais, et le black-out y sévit déjà avec vigueur. Les vitrines de boutiques sont peintes en noir.

...ricains reçoivent les souhaits de bienvenue des ... docks britanniques.



Femmes et fillettes irlandaises se pressent pour voir de près le défilé des soldats américains qu'elles accueillent avec un charmant sourire.

Le premier soldat du corps expéditionnaire à fouler le sol britannique. Un salut cordial à la foule massée alentour.

## ...N-FRANCISCO





La sirène a mugi pour la première fois en Californie, dans la région de San-Francisco, obligeant les habitants à se réfugier dans les abris. Une vue d'un abri privé, dans lequel les trois occupantes n'ont pas l'air de trouver le temps long.



Sous un tunnel, ces deux jeunes femmes sont tout à fait à l'abri des bombardements aériens. Aussi ne tardent-elles pas à être gagnées par le sommeil.

# *Nous avons abattu* les premiers avions japonais

**La première attaque japonaise sur les Philippines eut lieu le 8 décembre 1941. Deux escadrilles de chasseurs-bombardiers effectuèrent un raid sur le camp de Clark Field. Voici l'histoire de ce raid, racontée par deux sergents qui faisaient partie des batteries de D.C.A. défendant le camp.**

## LE SERGENT JOE SMITH RACONTE...

Nous venions de terminer notre déjeuner, et j'étais en train de me brosser les dents, lorsque j'entendis la voix d'un de mes camarades. « Eh là ! Il est midi exactement ; venez entendre les nouvelles. » Nous avions été alertés pendant toute la nuit et, après avoir pris un petit déjeuner rapide, nous avions de nouveau rejoint nos postes. Les écouteurs aux oreilles, j'entendis que Oahu avait été bombardée à l'instant même où le ministre Cordell Hull recevait la note de Kurusu. Je communiquai la nouvelle à mes camarades, qui firent les commentaires suivants : « Eh bien, ça y est. C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes venus ici. » Un autre dit : « Très bien. Que la guerre vienne. Après nous pourrons rentrer chez nous. » Nous nous affairâmes tous à placer nos canons et à creuser des tranchées autour des batteries. Si Honolulu avait été attaquée, notre tour ne pouvait tarder.

Pendant toute la matinée, je ne quittai pas la radio, et vers 11 heures 30, j'entendis que Clark Field avait été bombardé. Nous nous trouvions juste au beau milieu de Clark Field. Aussi nous mîmes-nous tous à rire. Ensuite, nous pensâmes que cette nouvelle avait été donnée par la cinquième colonne. Nous ne savions trop quoi supposer.

Soudain, un soldat d'une batterie voisine nous cria : « Regardez les beaux avions ! » A plus de 6.000 mètres d'altitude, nous aperçûmes deux escadrilles qui volaient en formations parfaites. Chaque groupe comprenait 26 appareils : neuf, neuf et huit ; neuf, neuf et huit. Nous pensions que c'étaient des appareils de notre aviation navale. Ils semblaient très beaux. Ils étaient juste au-dessus de nos têtes lorsque je les observai à la jumelle, et bientôt je me rendis compte qu'ils n'étaient pas du même type que nos avions de marine. Il me sembla qu'ils avaient quatre moteurs, mais mes observations furent interrompues par un fracas épouvantable. Je n'avais jamais entendu un bruit pareil. Ces bombardiers passèrent une seule fois au-dessus de nous et lâchèrent leurs paquets de projectiles qui atteignirent le camp, suivant une ligne droite, le coupant en deux. La camionnette qui ravitaillait notre mess venait de nous quitter. Elle se trouvait au centre du terrain lorsqu'elle reçut un coup direct. Les deux conducteurs furent tués. Ce furent là les seules pertes en vies humaines que subit notre contingent. Tout se passa tellement rapidement qu'il nous sembla avoir été pris dans un piège de mort.

Nous nous regardâmes silencieux pendant plus d'une minute. C'était la première réaction. Puis, l'un de nous s'exclama : « Je ne savais pas comment serait la guerre. Maintenant nous en avons tous une idée. Allons, mettons-nous au travail. Bientôt il fera chaud ici. » Nous commençâmes à charger les canons. Nous n'avions jamais tiré sur une cible vivante, et nous nous sentions tout drôles. Nous aurions bien aimé tirer un ou deux coups à blanc pour diminuer la tension que chacun sentait monter en lui. Mais nous ne pouvions pas le faire, car nos ordres s'y opposaient. Soudain, une nuée de chasseurs s'abattit sur nous. J'eus juste le temps de crier à mes hommes de se tenir à couvert, de rester calmes et de ne pas encore ouvrir le feu. Il ne fallait tirer qu'à bout portant. Les chasseurs qui sillonnaient le ciel, rapides comme des flèches, commencèrent à piquer l'un après l'autre, se dirigeant directement sur nous. Ils étaient venus de plusieurs directions différentes. L'attaque avait été combinée à la perfection. Mais aussitôt que nos canons commencèrent à cracher leur mitraille, nous nous sentîmes plus à l'aise. Au début, nous visions n'importe quel appareil qui se trouvait devant notre viseur. Mais bientôt nous retrouvions notre calme, et nous concentrâmes tout notre feu sur le même avion pour le détruire plus sûrement.

Je pouvais suivre aisément la tactique de l'ennemi. Chaque avion arrivait jusqu'au-dessus de nos têtes, et plongeait sur nous suivant une ligne presque verticale : juste à ce moment, nous ouvrions un feu nourri de toutes nos pièces et l'obligions à dévier. Il demeurait dans la ligne de son piqué sur une distance de 150 mètres environ, mais il reprenait de la hauteur aussitôt qu'il atteignait la zone battue par nos obus. Mais parfois les avions étaient si près de nous qu'on avait l'impression de pouvoir les toucher.

Un de nos chasseurs arriva sur le théâtre du combat et engagea immédiatement les appareils ennemis. Il prouva immédiatement sa supériorité. Il était plus rapide et plus maniable que les avions japonais. En quelques secondes il en abattit quatre, qui s'écrasèrent en flammes, pendant que notre tir faisait des ravages parmi les escadrilles qui nous attaquaient.

Au cours de la bataille, aucun de nous ne manifesta le moindre signe de nervosité. Nous étions tous trop occupés. Lorsqu'un avion se précipitait sur nous, nous concentrions sur lui un feu terrible jusqu'au moment où il était obligé d'interrompre son piqué. Nous lui faisions alors un pied de nez. Le raid dura 53 minutes. Après le départ de l'ennemi, nous nous mîmes à rire. Il n'avait pu nous infliger aucun dégât, et maintenant nous savions que nous pouvions le combattre avec succès.

## RÉCIT DU SERGENT PAUL WOMACK

Le lundi 8 décembre à midi, j'étais en train d'écrire à ma mère. Je venais de tracer les mots « Ma chère maman », lorsque l'attaque eut lieu. J'enfouis la lettre dans ma poche (je l'ai encore) et courus à mon canon. Les bombardiers se trouvaient juste au-dessus de nos têtes, et les explosions projetaient des nuages de terre sur nous. L'atmosphère était tellement obscurcie que je n'arrivais pas à distinguer ce qui se passait à quelques mètres de moi. Cependant, il me sembla qu'une bombe venait d'éclater au beau milieu de notre seconde escouade. Nous fûmes pris d'une rage folle et commençâmes à tirer. Nos chasseurs avaient déjà pris l'air, et s'abattirent comme des éperviers sur nos assaillants qui s'empressèrent de prendre le large. Sans nous laisser le temps de souffler, des escadrilles de chasseurs ennemis nous attaquèrent. J'étais à genoux derrière mon canon lorsque je fus atteint. Je suis l'homme le plus veinard de l'armée des Etats-Unis : si je m'étais trouvé quelques centimètres plus à gauche, j'aurais reçu la rafale en plein. Je sentis comme une brulûre au fer rouge qui me transperçait le bras. Je regardai ma manche et vis le sang qui dégouttait par terre. Mais je n'avais pas le temps de m'attarder à ma blessure. Tant bien que mal j'arrêtai l'hémorragie et je continuai à faire feu. Je ne ressentais presque aucune douleur. Nous savions que pour l'ennemi la seule façon de nous atteindre, c'était de piquer directement sur nous : aussi nous le laissions approcher et tirions presque à bout portant. Le premier avion abattu par notre tir reçut la décharge en plein dans le moteur. Il s'abattit en flammes. A partir de ce moment, notre tension disparut et nous nous sentîmes tous en une forme splendide. Dans le fracas de la bataille, je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer le calme de mes camarades. Nous étions un groupe de gosses au moment où l'attaque commença. Après la première surprise, ces gosses se comportèrent comme de vieux soldats. Ils furent remarquables. Leur ardeur démontrait leur esprit de combat et je me sentis très fier. Notre devise est : « Toujours les premiers, malgré l'enfer ». Je suis sûr que nous lui fîmes honneur.

# LA GRANDE GUERRE DU PACIFIQUE

## telle que l'avait vue un expert naval en 1925

Jusqu'en 1940, date à laquelle il mourut, Hector Bywater, l'un des experts navals les plus cotés d'Angleterre, avait étudié à fond la possibilité d'un conflit entre les Etats-Unis et le Japon. En 1925, alors qu'il était correspondant du « Daily News » et de l'« Oberserver », il édita un livre: « La Grande Guerre du Pacifique ». Dans cet ouvrage, il décrivit un conflit imaginaire entre l'Amérique du Nord et le Japon, commençant en 1931. Se basant sur sa connaissance approfondie du Pacifique, il traça, jusque dans leurs moindres détails, toutes les phases des combats qu'il avait imaginés, en faisant intervenir toutes les unités navales dont les deux gouvernements disposaient à l'époque. A l'heure actuelle, une guerre véritable se déroule. Bien qu'il n'ait pas prévu le rôle prédominant que joue l'aviation dans les batailles modernes, Hector Bywater a su donner, il y a dix-sept ans, une image d'un réalisme troublant, représentant certains épisodes du conflit que nous vivons.

La guerre imaginaire de Bywater commença par une traîtrise de la part des Japonais, qui arrivèrent à bloquer le canal de Panama en faisant couler un cargo dans la passe de Culebra. Les Japonais remportèrent au début toute une série de succès. En un mois, ils avaient eu raison de l'escadre américaine d'Asie, envahi les Philippines et l'île de Guam. Des hydravions, lancés d'un navire japonais déguisé en paquebot britannique, bombardèrent San-Francisco et Los Angeles. Des sous-marins attaquèrent la côte occidentale des Etats-Unis et minèrent les eaux de Pearl Harbour et de San Diego.

Ayant perdu ses bases du Pacifique occidental, l'Amérique mit deux ans, d'après Bywater, pour venir à bout du Japon. En premier lieu, l'état-major de Washington s'attela à la tâche de reconquérir des points d'appui dans le Pacifique central et occidental. Une expédition contre les îles Bonin, à 600 milles du Japon, échoua, mais les Américains réussirent à prendre pied dans les îles Truk et Angaur, situées au milieu du grand océan.

La possession de ces bases permit à la flotte américaine de se rapprocher du versant opposé du Pacifique. Restait à détruire la flotte nippone, qui était concentrée dans la baie de Manille. La perte des îles avant-postes avait été vivement ressentie par l'état-major japonais, qui avait transmis aux amiraux des ordres leur enjoignant d'empêcher à tout prix de nouvelles occupations, par les Américains, d'autres territoires insulaires. Ayant eu connaissance de ces ordres, les dirigeants des Etats-Unis organisèrent une attaque contre l'île japonaise de Yap, dans le but d'attirer au large les escadres ennemies. Cette attaque, qui n'était qu'une feinte, fut exécutée par un bateau de guerre escorté par huit navires marchands camouflés en croiseurs. Sur les ponts, des tourelles et des canons en bois avaient été installés, de façon à leur donner l'aspect d'unités de la flotte de guerre des Etats-Unis. Entre temps, l'escadre américaine, décrivant un arc autour de l'île de Yap, arriva à se faufiler, inaperçue derrière la flotte japonaise qui, de Manille, accourait à toute vapeur pour livrer bataille.

Voici le compte rendu du combat qui se déroula entre les deux puissantes escadres, tel que le raconte Bywater.

Il ne restait plus, à l'amiral commandant les forces navales américaines, qu'à donner l'ordre de déclencher la première phase du plan de campagne si bien conçu. Désormais, il s'était avéré que la flotte japonaise se trouvait bien à Manille, et aucune perte de temps en de vagues considérations n'était plus permise. La présence à Manille de l'amiral Hiraga fut interprétée comme un indice significatif de la détermination de l'ennemi de livrer une bataille générale, plutôt que de permettre que d'autres territoires des mers du Sud ne tombassent aux mains des Américains. Et c'est ainsi que l'état-major des Etats-Unis adopta le plan d'attirer l'ennemi hors de sa base. Ce plan consistait à effectuer une expédition contre l'île de Yap, située à quelque 300 milles au nord-est de Angaur, base américaine. Une fois de plus, la flotte de soi-disant bateaux de guerre devait jouer un rôle important. Cependant, cette fois-ci, un cuirassé véritable, le « Florida », se joignit à l'escadre fantoche, et ce dans un but qui ne devait être dévoilé que plus tard. Douze, parmi les bateaux marchands qui avaient pris part à l'expédition contre l'île de Guam, furent employés de nouveau en guise de « transports ».

Cette escadre devait mettre le cap sur Yap et manœuvrer de façon à faire croire à l'ennemi qu'une tentative de débarquement était imminente. Le « Florida » devait entre temps effectuer, à l'aide de ses pièces de 12 pouces, un bombardement sur le port, aidé par le feu des canons légers qui avaient été montés sur les robots. Si les batteries côtières répondaient, au moins un des faux bateaux de guerre devait donner l'apparence d'avoir été atteint et d'avoir subi des dommages importants. La prétendue attaque devait se prolonger pendant plusieurs heures et, à un moment donné, trois des « navires de transports » devaient s'approcher de la côte, comme si des effectifs de troupes étaient sur le point d'être débarqués.

Entre temps, des nouvelles de l'attaque seraient parvenues au quartier général japonais à Manille, car Yap possédait une puissante station de radio que les Américains se garderaient bien d'endommager. En outre, il était probable que des avions ennemis de reconnaissance apercevraient les unités faisant partie de l'expédition et aviseraient aussitôt leur base. Sans aucun doute, la flotte japonaise partirait à toute vapeur au secours de Yap. Les Nippons auraient certes pu flairer le piège; mais comme ils n'avaient pas le moyen de se renseigner exactement sur ce qui se passait, ils décideraient, à coup sûr, de prendre le risque d'une opération d'envergure.

Après avoir pris toutes les dispositions initiales, les forces expéditionnaires de Yap, commandées par le contre-amiral Hubbard, quittèrent Angaur le 17 novembre. En même temps, l'amiral Templeton, qui se trouvait 100 milles plus à l'est, s'apprêtait à conduire la véritable flotte des Etats-Unis vers un point déterminé à proximité de Yap. L'amiral Hubbard navigua vers le nord-est jusqu'au matin du 18 novembre, lorsqu'il arriva en vue de Yap. Laissant ses « transports » en arrière, sous la garde de la moitié de sa flottille de torpilleurs, Hubbard franchit lentement les limites du port et ouvrit le feu de ses pièces de 12 pouces. Une batterie de la côte répondit par des salves lentes mais bien dirigées. Pendant toute la journée les pièces côtières continuèrent à tirer d'une façon intermittente, réussissant à placer trois projectiles dans la coque des faux navires de guerre, dont l'un, comme convenu, quitta sa ligne et s'éloigna lentement vers le large. Les défenseurs de l'île communiquèrent immédiatement leur succès à l'amiral Hiraga, qui avait déjà quitté Manille et volait au secours de Yap. Cette nouvelle devait lui faire espérer que la victoire se profilait déjà à l'horizon.

Soixante heures avaient passé depuis que l'expédition avait quitté Angaur, et la flotte japonaise, probablement avisée par l'aviation de reconnaissance immédiatement après le départ des unités américaines, devait, vraisemblablement, arriver sur les lieux dans cinq ou six heures. L'escadre de robots reçut l'ordre de rentrer à Angaur. A 9 heures 15 p.m., le « Florida » quittait les cargos déguisés et vers minuit rejoignait la véritable flotte américaine qui croisait à 100 milles à l'ouest de Yap. Maintenant l'amiral Templeton disposait d'un total de 16 cuirassés de bataille.

Les flottes rivales se dirigeaient vers un point de rencontre situé à l'ouest de Yap, à une vitesse de 40 nœuds. Les avions de reconnaissance furent bientôt en contact, et l'action commença — comme on avait prédit qu'une grande bataille navale moderne commencerait — par une offensive aérienne violente, menée par les deux adversaires. Seulement la moitié des appareils américains réussirent à briser le barrage aérien de l'ennemi, mais les pilotes continuèrent l'attaque. Ils étaient parvenus au-dessus des unités navales japonaises, lorsque six appareils nippons passèrent devant eux à une grande vitesse, laissant dans leur sillage un épais nuage de vapeur jaune. Les aviateurs américains se trouvèrent immédiatement dans une situation désespérée. Par une négligence coupable, ils n'avaient pas été munis de masques à gaz. Tous les avions, sauf deux, tombèrent dans la mer, entraînant leurs pilotes sans connaissance. Les occupants des deux autres machines qui avaient réussi à traverser la nappe de gaz avant qu'elle ne se fût déployée complètement n'avaient respiré que quelques bouffées d'air empoisonné et, quoique souffrant terriblement, avaient pu se maintenir en ligne de vol. L'avion-torpilleur était sur le point de lâcher son engin, lorsqu'il fut atteint par un obus et réduit en pièces. Le bombardier réussit un coup direct sur un croiseur et puis fut abattu en flammes.

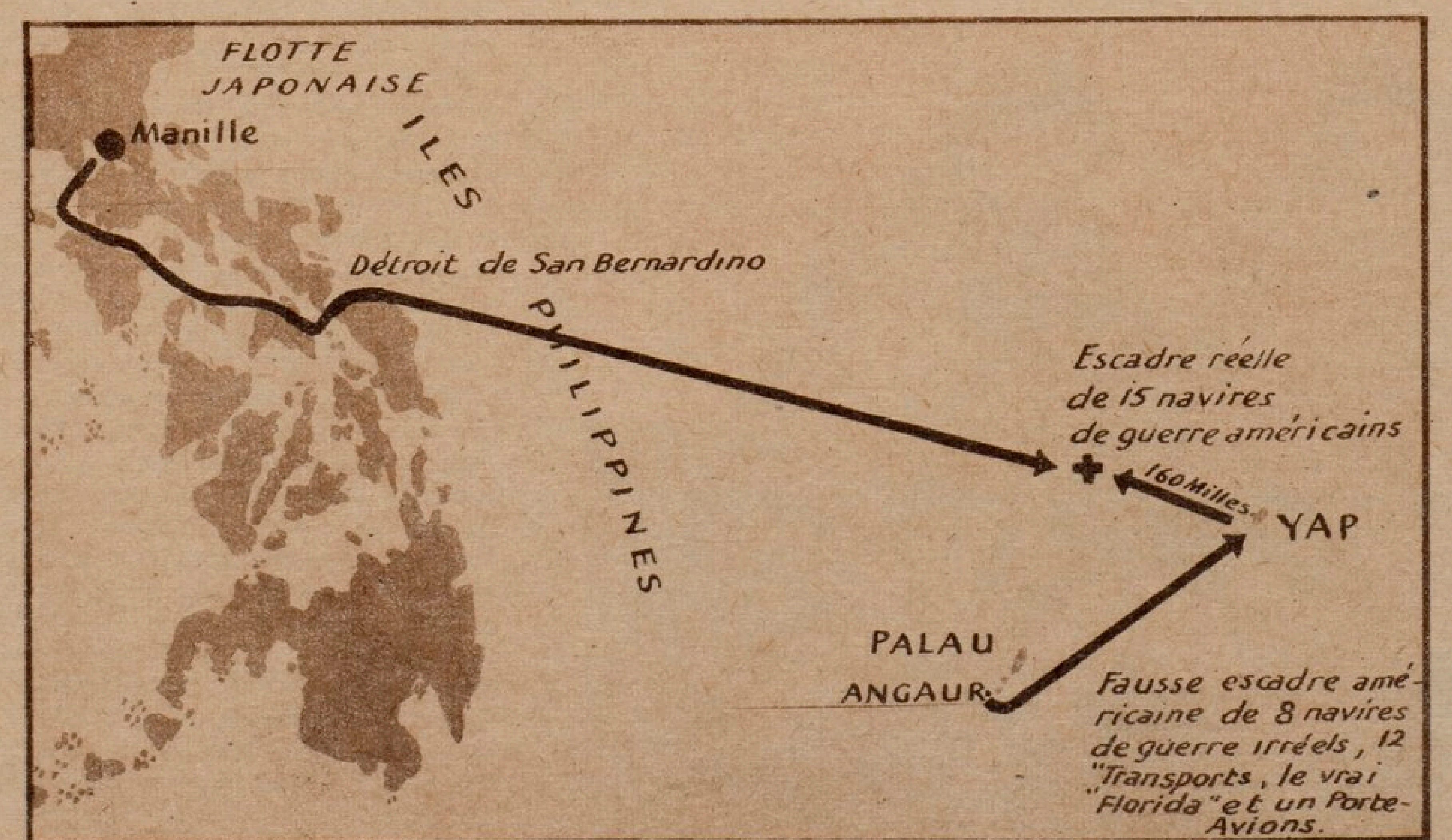
Pendant que cette action se développait, les Japonais avaient lancé une offensive similaire contre la flotte américaine. Le pont supérieur du « Pensylvania » fut transpercé par une bombe, et 80 hommes moururent gazés à bord du « Texas », mais tous les appareils ennemis furent abattus, sauf sept. A 4 heures 30 p.m., les écrans avancés de croiseurs entrèrent en contact et mirent leurs pièces en action. Le « Hartford », l'« Olympia » et le « Portland » subirent des dommages et essuyèrent de lourdes pertes, mais leurs équipages eurent la satisfaction de voir un croiseur ennemi, le « Ashigara », exploser et couler. Pendant que les avant-gardes engageaient le combat, les unités majeures des deux flottes arrivaient rapidement à portée de canon.

A 5 heures 25, le « Colorado » ouvrit le feu par une salve de deux canons dont les obus éclatèrent un peu à l'avant du navire de tête de l'escadre ennemie. Ayant ajusté leur tir, le « Colorado », le « Maryland » et le « West Virginia » commencèrent à tirer de toutes leurs pièces. A chaque bordée, 24 tonnes d'acier partaient en rugissant vers l'ennemi. Le feu fut concentré contre le deuxième vaisseau japonais en ligne, le « Nagato » ou le « Kaga ». A la huitième salve, deux coups au but furent enregistrés. Bien que touché seulement deux fois, le « Nagato » sembla avoir subi de lourds dommages et quitta la ligne de combat. Un obus de 16 pouces atteignit en plein le « Mutsu », détruisant sa seconde tourelle et réduisant ses canons au silence.

A chaque instant, d'autres navires américains venaient prendre part au combat, augmentant l'intensité du feu qui ravageait le centre et l'arrière-garde de la flotte japonaise.

C'est à ce moment que la bataille atteignit son point culminant. Cinq croiseurs japonais n'avaient pas jusqu'alors été sérieusement engagés, leur blindage étant trop faible pour pouvoir supporter un martèlement sévère. L'amiral Hiraga avait par conséquent gardé ces unités en réserve, attendant le moment opportun pour les faire intervenir dans le combat. Mais sa position était devenue tellement désespérée, qu'il résolut de jouer le tout pour le tout. A 5 heures 40 p.m., il envoya des signaux au vice-amiral Wada, dont les cinq magnifiques croiseurs filèrent à toute vitesse vers l'est, se mettant hors de la portée des canons américains. Mais ils furent interceptés par la 4e division de croiseurs américains qui couvrait le flanc gauche de l'escadre veillant aux attaques éventuelles de torpilleurs. Les Japonais ouvrirent le feu les premiers. Les canons de 16 pouces du « Agaki » tonnèrent à l'unisson, crachant des jets de flammes, et en même temps les autres croiseurs déchargeaient leurs pièces de 14 pouces. En moins d'une minute, le croiseur « Troy » était réduit à l'état d'épave. Le « Cleveland » fut également touché à mort, pendant que le « Denver » et le « Wilmington » subissaient des coups directs.

Le bruit de la canonnade et les rapports des avions de reconnaissance informèrent l'amiral Templeton de ce




Les Etats-Unis remportent la bataille navale imaginée par Hector Bywater dont on lira les phases palpitantes dans l'article.

nouveau développement de la bataille. Après avoir disposé de la 4e division de croiseurs, l'amiral Wada continua sa route vers le nord pendant cinq minutes, puis, soudain, fit virer vers l'est ses cinq croiseurs, lesquels, grâce à leur grande vitesse, arrivèrent sur une ligne parallèle à celle tenue par l'arrière-garde américaine composée de la 4e division de cuirassés. Frappé par une douzaine d'obus de 16 et de 14 pouces, le « Wyoming » prit de l'eau de toutes parts et perdit sa direction. Son mât de misaine et ses cheminées furent emportés, ses tourelles de poupes détruites, et sa chambre des machines envahie par l'eau de mer qui pénétrait à travers l'ouverture percée par un obus qui avait atteint la coque au-dessous de la ligne de flottaison. Le sort du « Florida » fut encore plus malheureux. L'un des premiers obus qui l'atteignit, tiré par les canons du « Agaki », frappa la tourelle de commandement, tuant l'amiral Hubbard et presque tout son état-major. Le navire se trouvait sans contrôle et avant qu'il ne pût rétablir sa direction, il reçut en plein trois salves.

Alors une chose étonnante se passa. Une et peut-être deux de ses soutes à munitions avaient sauté, car tout l'avant du bateau était détruit et les équipages des autres navires s'attendaient à voir le « Florida » s'engloutir dans les flots d'un moment à l'autre.

Avant d'avoir été mortellement frappés, le « Florida » aussi bien que le « Wyoming » avaient cependant fait du bon travail, infligeant de sérieux dégâts au « Haruna » et à l' « Agaki ». Une ouverture béante, juste en avant de la tourelle de bâbord, déchirait le flanc du « Haruna ». Le navire qui filait 29 nœuds commençait à prendre de l'eau. Bientôt il penchait sur l'avant et se trouvait obligé de réduire sa vitesse.

C'est à ce moment que l'amiral Wada essaya de dégager son escadre, comptant, pour réaliser cette manœuvre, sur la vitesse de ses navires. Mais le « Haruna » n'avançait plus qu'à 22 nœuds. Prenant toujours de l'eau, il ralentit d'abord à 18 nœuds et ensuite à 16. Les Américains, ayant constaté que le « Haruna » se trouvait en difficulté, concentrèrent le feu de leurs canons sur cette unité. Criblé de coups, surchargé d'eau, ayant perdu sa direction, le « Haruna » était perdu. Les avions américains lui donnèrent le coup de grâce.

La bataille avait dépassé en acharnement tous les combats navals de l'histoire des temps modernes. La décision était encore dans la balance. Pendant la phase la plus intense de la canonnade contre le centre japonais, le « Hiuga » avait été frappé à plus d'une reprise, et sans l'intervention à temps de l'amiral Wada, ce navire ainsi que le « Ise » auraient été détruits. Mais le « Hiuga » avait, malgré tout, la moitié de ses canons hors d'action et ses cales remplies de 3.000 tonnes d'eau. Le « Ise » pouvait encore faire usage de la plus grande partie de son armement. Cependant, frappé durement, son gouvernail emporté, il devait manœuvrer à l'aide de ses hélices.

Il était 7 heures du soir. Prenant avantage de la diversion créée par ses croiseurs, l'amiral Hiraga fila à toute vapeur vers le nord-ouest. Mais Templeton, se rendant compte que sa dernière chance de pouvoir frapper un coup décisif s'évanouissait, s'élança, avec 12 cuirassés, à la vitesse de 20 nœuds. A 8 heures p.m., l'amiral ouvrit le feu de tous ses canons contre les navires japonais, qui répliquèrent immédiatement. Vu la petite distance qui séparait les adversaires, plusieurs salves atteignirent leur but. Par moment, les obus éclataient si nombreux sur les flancs du vaisseau amiral « Kaga » qu'il semblait cracher de continuels jets de feu tout au long de sa coque. La fin du « Kaga » fut marquée par une éruption qui secoua l'air jusqu'au ciel, illuminant toute la surface de la mer d'une lumière intense de plein midi. Puis les ténèbres retombèrent lourdement.

Ensuite, ce fut le tour du « Mutsu ». Son étrange conduite fut décrite exactement dans le rapport du commandant Elmer du « Tennessee ».

« Soudain, nos éclaireurs rapportèrent que le « Mutsu » avait viré huit degrés à droite, ce qui voulait dire qu'il se dirigeait droit sur nous... A mon grand étonnement, le navire continua sa course, sa proue pointant sur notre flanc. A la vitesse que les deux unités maintenaient, nous risquions d'être éperonnés juste sur la proue du « Tennessee ». Etait-il possible que les officiers du « Mutsu », se voyant perdus, eussent décidé de se livrer à un harakiri sur une grande échelle? Comme la distance diminuait, nous ouvrîmes le feu et continuâmes. Les canons chauffèrent tellement, que la peinture qui les recouvrait fondit. Mais bien que la cible fût parfaitement visible et volumineuse, non seulement nos coups, mais ceux de toute la flotte portaient mal. Plusieurs salves manquèrent le but. Le spectacle d'un géant d'acier chargeant comme un cheval de bataille avait ébranlé les nerfs de tous les canonniers. Quant au « Mutsu », il continuait à tirer de ses six canons encore en service. Ses artilleurs, très calmes, visaient avec soin.

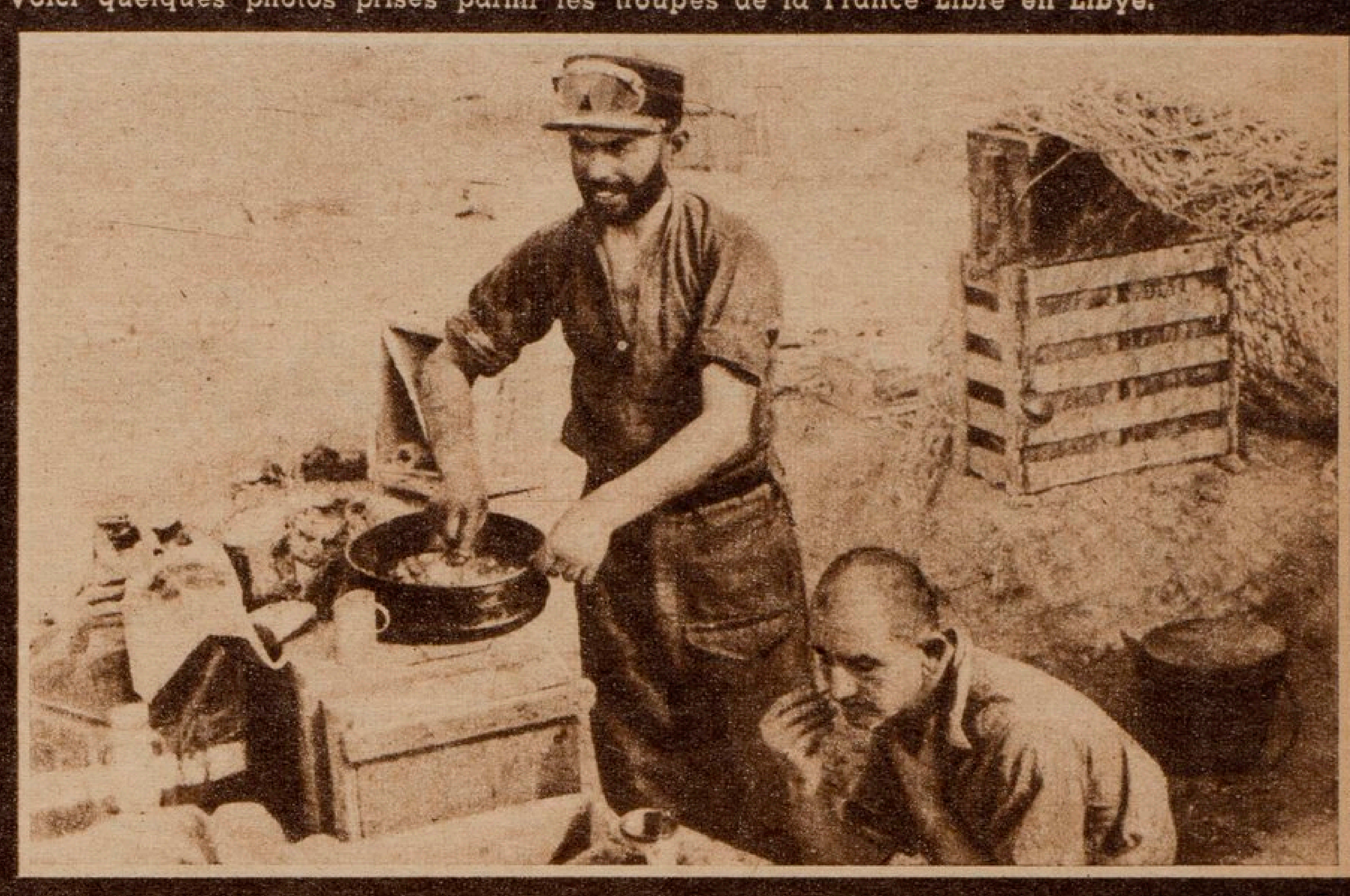
« Comme le navire s'approchait de plus en plus, je pouvais voir combien il avait été endommagé par le martèlement de nos pièces. Nos obus semblaient avoir transpercé de part en part la coque criblée. Pourtant le « Mutsu » continuait à avancer. Mais sa proue s'était tellement enfoncée dans la mer que l'eau avait atteint son château avant et envahi la salle des machines. A 8 heures 40, le navire japonais s'arrêta net et se coucha sur le flanc. Nous tirâmes deux salves et il disparut dans les flots. »

Les montres de bord marquaient 9 heures du soir. Les Japonais avaient perdu dans la bataille deux de leurs plus belles unités de combat, mais ils avaient réussi à infliger de gros dommages à leurs poursuivants. Le navire amiral « West Virginia », frappé par une douzaine d'obus de 16 pouces, faisait eau rapidement. Deux de ses tourelles avaient été détruites, et plus de 400 membres de son équipage avaient péri, y compris le commandant en chef qui était tombait sans connaissance frappé par une barre d'acier. Tous les survivants étaient aux pompes qu'ils maniaient sans interruption pour refouler l'eau. Le « Colorado », également, était gravement endommagé et il était resté à plusieurs milles en arrière. Le « Maryland » était intact en ce qui concerne son armement et son matériel, mais une grande partie de son équipage avait été tuée. La plupart des autres unités avaient subi des dommages à des degrés variés, et seulement une demi-douzaine d'entre eux étaient encore capables de développer le maximum de leur vitesse. A ce tournant de la bataille, les Japonais jouèrent leur dernière carte. Au moment où les navires américains de tête recommençaient à marteler le « Nagato », une nuée de destroyers japonais les attaqua, en deux colonnes venant de bâbord et de tribord respectivement. Ils furent immédiatement pris sous le feu de toutes les unités, mais ils réussirent à s'approcher. L'amiral Mac Arthur manœuvra habilement de façon à éviter d'un fil les torpilles qui s'approchaient à toute vitesse, mais les croiseurs « Albany » et « Portland » et un autre navire furent atteints. Les destroyers ennemis furent à leur tour attaqués par des vedettes lance-torpilles. Ceux qui purent éviter cette attaque s'enfuirent rapidement, passant à travers les colonnes d'écume soulevées par les bombes qui criblaient la mer. Quarante vedettes commencèrent l'attaque: 18 seulement revinrent.

Si la bataille ne fut pas un succès décisif pour les Américains, néanmoins, l'action de la flotte des Etats-Unis eut pour résultat d'éliminer la marine japonaise en tant que facteur dominant de la situation, au moins pendant plusieurs mois à venir. Les Japonais subirent des pertes très lourdes. Sur douze bateaux de ligne, cinq furent coulés: « Kaga », « Mutsu », « Kongo », « Haruna » et « Kirishima ». Les pertes en croiseurs et destroyers furent également sévères. Les Américains perdirent deux grandes unités seulement: le « Florida » et le « Wyoming ». Il leur restait 14 navires de ligne, auxquels venaient s'ajouter deux unités qui avaient été tenues en réserve. En conséquence, la flotte américaine, une fois ses blessures pansées, pouvait tenir la mer avec 16 croiseurs de bataille. Trois croiseurs furent coulés, ainsi que 23 destroyers, mais ces navires de faible tonnage pourront être rapidement remplacés par les nouvelles constructions en cours. Finalement, les Etats-Unis avaient gagné la maîtrise des mers sur le théâtre principal de la guerre. Il ne leur restait plus qu'à exploiter leur avantage en exerçant sur le Japon une pression telle, que l'Empire du Soleil-Levant n'aurait plus eu d'autre ressource que de demander grâce.

# ET VOICI LA FRANCE LIBRE

**A Koufra comme à Marzouk, à Massawa comme à Keren, les troupes de la France Libre ont été plus d'une fois à l'honneur. Animés d'une fougue irrésistible, d'un courage à toute épreuve, les soldats français qui combattent aux côtés des Alliés prouvent que l'esprit français est toujours aussi vivace. En Libye même, leurs actes d'héroïsme ne se comptent plus et la magnifique part prise par leur aviation dans les bombardements répétés de Halfaya et d'ailleurs est un trophée de plus à leur actif. Porte-étendard de leur patrie occupée, ils n'ont pas accepté la défaite. Ils sauront, malgré tout, relever le prestige de la France. Voici quelques photos prises parmi les troupes de la France Libre en Libye.**



TANDIS QUE LE « CUISTOT » FAIT SA POPOTE EN PLEIN SABLE, UN BRAVE POILU SE DONNE UN BON COUP DE RASOIR.



UN JEUNE RUSSE DE DIX-SEPT ANS FAISANT PARTIE D'UN REGIMENT D'ARTILLEURS DE LA FRANCE LIBRE.



QU'IL EST BON DE SE DESALTERER DANS LE DESERT QUAND ON A SOIF !

# LA TRAGEDIE DE *l'Alsace-Lorraine*

**Adolf Hitler est déterminé à extirper de l'Alsace-Lorraine toute trace de la culture française. Il est résolu à transformer chaque Français de ces deux provinces au point que, victorieux ou vaincu, il ne puisse plus être question du retour à la France de ces territoires.**

**Lorsqu'un meurtrier consomme son crime, il exécute son acte de violence dans le secret d'une chambre aux volets clos. C'est derrière des frontières hermétiquement scellées, dans un mystère que le monde extérieur n'est pas arrivé à pénétrer, et dans un silence que le gouvernement de Vichy a aidé à maintenir, que le Führer a pu s'attaquer librement à la culture française en Alsace-Lorraine.**

**Mais le cri anonyme de l'Alsace-Lorraine qui proteste se lève chaque jour plus intense.**

## UNE ZONE COMPLÈTEMENT ISOLÉE

La destruction systématique de la tradition française dans les deux provinces commença en novembre 1940. Différents récits de la violence qui accompagna cette destruction commencent maintenant à filtrer à travers une frontière sévèrement gardée. Ces récits sont faits par des réfugiés qui ont réussi à traverser la frontière suisse, à proximité de Mulhouse. Plusieurs parmi eux sont arrivés à passer en Amérique. Leurs histoires et les lettres qu'ils reçoivent d'autres réfugiés qui se trouvent en Suisse, au Portugal et en Afrique du Nord ont permis à la délégation de la France libre de New-York de percer le mystère dont le martyre qu'endurent les deux provinces a été jusqu'ici voilé.

L'Alsace-Lorraine forme actuellement un triangle complètement coupé du restant du territoire de la France occupée. La zone interdite est marquée par une ligne frontière qui passe au nord de la ligne de démarcation entre la France non occupée et la France occupée. La frontière part de Crotoy sur la côte de la Manche et, suivant une ligne nord-sud, aboutit à Collonges sur la frontière suisse à l'ouest de Genève. Elle délimite les territoires dans lesquels la résistance à la germanisation est la plus forte.

Alors que les habitants de Hambourg et de Brême sont autorisés à correspondre avec le monde extérieur par des messages strictement censurés, les citoyens de Strasbourg, malgré leur « gratitude » envers Hitler qui leur a permis d'être réintégrés dans la plus grande Allemagne, n'ont pas la permission d'exprimer leur « joie ».

Un Alsacien réfugié en Suisse raconte que le nombre d'Alsaciens qui ont fui le paradis nazi est tellement élevé que les Allemands ont installé des réseaux de barbelés chargés de courant électrique tout au long de la frontière avec la Suisse. La nonchalance des patrouilles italiennes, peu soucieuses de servir à la lettre leurs maîtres nazis, est une des causes du succès des nombreuses fuites. Le correspondant ajoute que plusieurs réfugiés ont reçu de l'aide active des éléments anti-nazis de Baden, émus et révoltés des lourdes pertes subies sur le front oriental.

## ÉVACUATION OBLIGATOIRE

Par une ironie voulue, la campagne de destruction de la culture française commença le 11 novembre 1940, jour anniversaire de l'armistice de la précédente guerre. Sous les ordres de Herr Wagner, Gauleiter d'Alsace, et de Herr Buerckel, Gauleiter de Lorraine, l'évacuation obligatoire de tous les habitants de langue française commença.

En dehors des évacuations massives, de nombreuses histoires circulent, relatant les mauvais traitements qui furent infligés au cours d'expulsions individuelles. Un médecin de Metz fut obligé de quitter le pays parce qu'il avait insisté pour garder auprès de lui, en qualité d'infirmières, des sœurs de charité qui avaient reçu l'ordre d'aller travailler dans des usines de munitions. On l'obligea à partir sur-le-champ, sans même lui permettre de rendre une dernière visite à 120 malades qu'il soignait et qui venaient de subir des opérations chirurgicales.

Presque tous les hommes d'affaires, dont les entreprises prospéraient, et les familles possédantes du pays furent expulsés, laissant derrière eux leurs biens qui furent confisqués au profit des envahisseurs. Des gardes venaient réveiller la famille vers cinq heures du matin. Ils ordonnaient de placer sur la table l'argent, les valeurs, les bijoux et particulièrement les manteaux de fourrure. Ensuite, toujours sous surveillance, les malheureux commençaient à faire leurs bagages: une petite valise pour chaque personne. Ils étaient entassés dans un autocar qui les conduisait à la frontière. Là ils étaient fouillés soigneusement, pour le cas où quelque objet de valeur aurait échappé aux recherches faites à la maison. Les bagages étaient jetés pêle-mêle dans des trains de réfugiés. Souvent les gens étaient embarqués sur des convois différents et perdaient ainsi les rares vêtements qu'ils avaient pu emporter.

Un chimiste âgé de 70 ans fut expulsé parce qu'il faisait partie d'une organisation appelée « Souvenir Français ». On lui donna 20 minutes pour ramasser ses affaires. Lorsqu'il fut prêt, un agent de la Gestapo lui demanda avec une feinte sollicitude:

— Et votre coffre-fort? Vous n'allez pas prendre votre argent avec vous?

Le vieillard s'empressa d'ouvrir le coffre dont il retira ses économies: 98.000 francs qu'il n'avait jamais espéré pouvoir emporter avec lui. Mais, aussitôt, les policiers lui arrachèrent les banknotes des mains.

Pendant une période très courte après les évacuations en masse, les Allemands employèrent des méthodes moins dures pour se débarrasser de ceux qui opposaient une résistance quelconque à la nazification. Trois cent vingt étudiants furent envoyés dans les Universités nazies en Allemagne. 90.000 travailleurs furent déportés en Allemagne, sous prétexte de soulager la crise économique qui sévissait en Alsace. Tous ces déplacements furent effectués en vue d'écarter les habitants de langue allemande qui n'étaient pas suffisamment attachés aux principes de la doctrine nationale-socialiste.

## REMPLACEMENT DES POPULATIONS

La deuxième étape dans la nazification fut l'importation d'un grand nombre de nazis des régions bombardées du Reich, qui vinrent coloniser les provinces. Mais ces mouvements de populations devaient se faire sans compromettre l'activité industrielle et commerciale de l'Alsace-Lorraine. Pour chaque évacué alsacien, commerçant ou professionnel, les Allemands firent venir un spécialiste nazi qui put continuer normalement les activités de son prédécesseur.

Finalement, les nazis furent convaincus que la nazification des provinces était chose accomplie, au point de permettre à 50.000 réfugiés qui avaient quitté la région avant l'occupation de rentrer dans leurs foyers. Ces populations avaient émigré dans le sud de la France lorsque l'invasion allemande avait commencé. Seul un petit nombre d'entre eux accepta l'offre nazie. C'étaient des hommes d'affaires qui avaient laissé leur fortune dans les provinces et qui rentraient pour essayer d'en sauver des bribes. A leur arrivée, ils découvrirent les mobiles véritables de l'appel allemand. On les obligea à signer des documents par lesquels ils cédaient la suite de leurs affaires à des Allemands. Ils ne furent pas autorisés à réoccuper leurs maisons pour lesquelles ils n'avaient reçu aucune indemnité. On les autorisa seulement à remplir des fonctions de second ordre, sous la direction de patrons allemands.

Lorsque la permutation entre les populations française et allemande atteignit une proportion qui fut jugée convenable, et que les habitants de langue allemande furent purgés de la présence de tout élément non nazi, les Allemands firent le pas suivant, qui consistait à éliminer toute manifestation apparente de la culture française. Les noms de villes furent changés. Là où une orthographe allemande ne pouvait être substituée à la française, comme par exemple Strasbourg qui devint Strassburg, les noms tout entiers furent changés. A Célestat, la Place de la République devint le square Adolf Hitler. A Metz, l'Esplanade fut rebaptisée Platz des Führers.

## LA TRAGÉDIE DE LA JEUNESSE

Mais tous ces changements de noms ne sont qu'un petit exemple des tentatives que font les Allemands pour déraciner toute culture française. Toutes les industries-clés de ces régions, et particulièrement les aciéries, sont actuellement sous contrôle allemand. Des « vertrauensmanner » (hommes de confiance) ont été envoyés par Berlin. Leur tâche consiste à se mêler aux ouvriers alsaciens pour prévenir des désordres. La Deutsche Bank, installée peu après l'arrivée de Wagner, en juillet 1940, contrôle toutes les opérations de change et de crédit. Les personnes expulsées d'Alsace-Lorraine n'ont pas le droit de recevoir les revenus de leurs biens se trouvant dans les deux provinces.

Mais, malgré toutes ces restrictions, d'importantes sommes d'argent et d'autres valeurs ont été passées en contrebande. Récemment, une petite sœur des Pauvres arriva à emporter avec elle un colis contenant 7 millions de francs. Lorsque le train fut inspecté, à Châlons-sur-Marne, la bonne sœur se contenta de s'asseoir sur le paquet, et put ainsi le cacher aux regards curieux des policiers. Elle arriva à destination saine et sauve avec son précieux bagage.

La nazification des enfants est un des épisodes les plus tristes de l'histoire contemporaine de l'Alsace-Lorraine. Dans les écoles, seul l'allemand peut être enseigné. Les livres d'histoires ont été rédigés par des spécialistes nazis. Le salut hitlérien est obligatoire pour les enfants à qui on a appris des chansons allemandes. Les professeurs qui refusent de se conformer aux ordres reçus sont jetés dans des camps de concentration. Des centaines d'enfants et de maîtres ont été transférés dans des écoles en France occupée. Un professeur d'anglais à l'école de Strasbourg, récemment arrivé à New-York, raconte que la résistance des enfants est aussi forte et aussi entêtée que celle des adultes. Ils ont adopté une chanson qu'ils chantent sur l'air de « Frère Jacques » et dont les paroles sont:

« L'Angleterre, l'Angleterre
« Gagnera! Gagnera! »

Mais s'ils se font prendre, on les punit sévèrement. En cas de récidive, des sanctions frappent aussi leurs mères.

Un récent décret, promulgué dans le Reich, a modifié le code pénal, portant à cinq ans les peines que les tribunaux peuvent infliger aux adolescents, alors que l'ancienne loi limitait la détention à neuf mois.

*(Voir la suite en page 19)*

## L'OBJECTIF EN FRANCE OCCUPEE




A DUNKERQUE, COMME DANS TOUTES LES VILLES DE LA ZONE OCCUPÉE, DES PANCARTES ALLEMANDES ONT REMPLACE LES FRANÇAISES.

PRISONNIERS FRANÇAIS EMPLOYES COMME OUVRIERS. SOUS BONNE ESCORTE, ILS SONT CONDUITS VERS LE PORT DE ROUEN OU ILS SE LIVRERONT A CERTAINS TRAVAUX AU PROFIT DE LEURS VAINQUEURS.

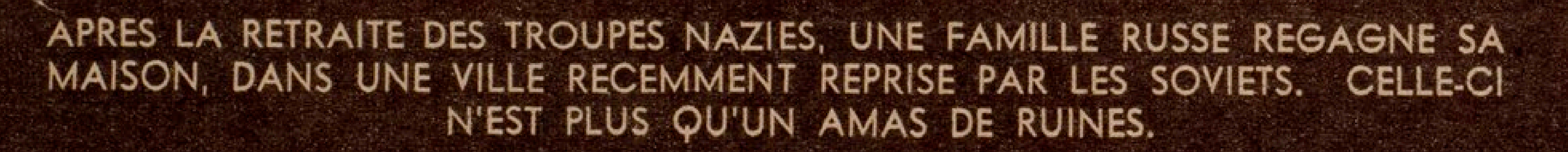
# L'armée rouge en marche

Un vigoureux ordre du jour a été prononcé lundi dernier par Staline qui déclara entre autres : « Nous rejetterons les Allemands loin des faubourgs de Léningrad, nous libérerons la Russie blanche, l'Ukraine et la Crimée et nous planterons le drapeau soviétique partout où il flottait auparavant. » Paroles réconfortantes qui ne laissent aucun doute sur l'issue du combat qui se déroule sur le territoire russe. Les soldats rouges sont prêts non seulement à affronter l'offensive de printemps de Hitler, mais à repousser l'ennemi au delà de ses propres frontières. Déjà Léningrad est virtuellement dégagée et une avance considérable a été réalisée vers Smolensk.

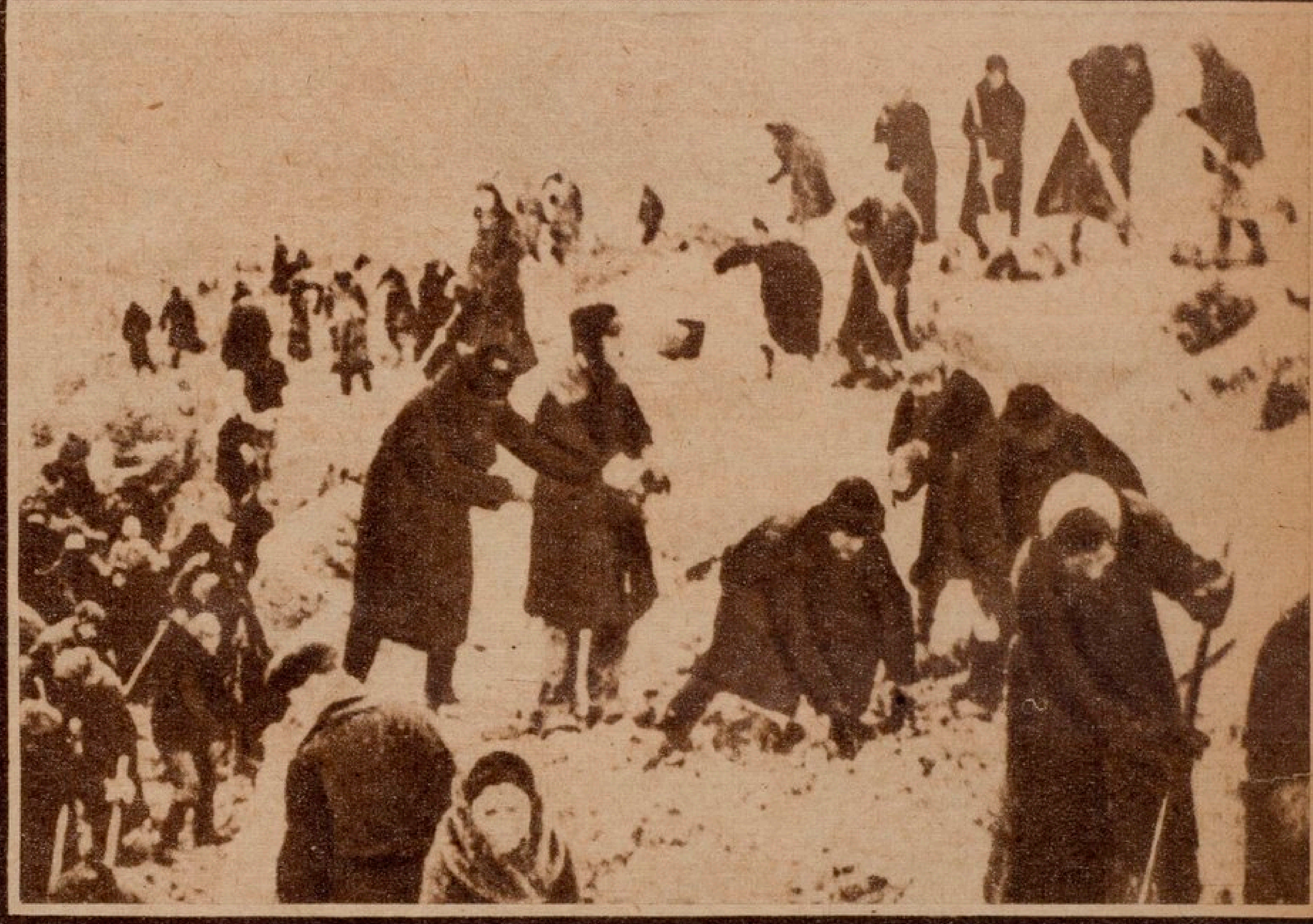


AYANT ABANDONNE LEURS MONTURES DANS LES FORETS AVOISINANTES, DES CAVALIERS COSAQUES EFFECTUENT UNE CHARGE CONTRE UNE POSITION ENNEMIE.





APRES LA RETRAITE DES TROUPES NAZIES, UNE FAMILLE RUSSE REGAGNE SA MAISON, DANS UNE VILLE RECEMMENT REPRISE PAR LES SOVIETS. CELLE-CI N'EST PLUS QU'UN AMAS DE RUINES.



UNE IMAGE DE LA DEFENSE HEROIQUE DE MOSCOU. DANS LES ALENTOURS DE LA CAPITALE, UNE EQUIPE DE SOLDATS COMMUNISTES CREUSE DE LARGES FOSSES POUR PROTEGER LA VILLE CONTRE L'AVANCE DES TANKS



APRES LA REPRISE DE TOULA PAR LES ARMEES SOVIETIQUES, DES PRISONNIERS ALLEMANDS SONT DIRIGES VERS DES CAMPS DE CONCENTRATION.



TIRAILLEURS DE L'ARMEE ROUGE, INSTALLES SUR LES PREMIERES LIGNES DU FRONT DE COMBAT.

Il est plus fort que les garçons de son âge...

Il mange du CHOCOLAT

Le chocolat n'est pas seulement reputé pour son bon goût. Il joint l'utile à l'agréable car c'est un aliment nutritif par excellence. Explorateurs, pilotes et navigateurs emportent toujours avec eux, dans leurs randonnées, quelques paquets de chocolat car malgré ses dimensions relativement réduites, c'est la nourriture la plus substantielle qui soit. Le chocolat ROYAL, toujours frais et préparé avec soin inocule à l'organisme des forces toujours nouvelles. Donnez-en à vos enfants. Ils s'en sentiront bien.



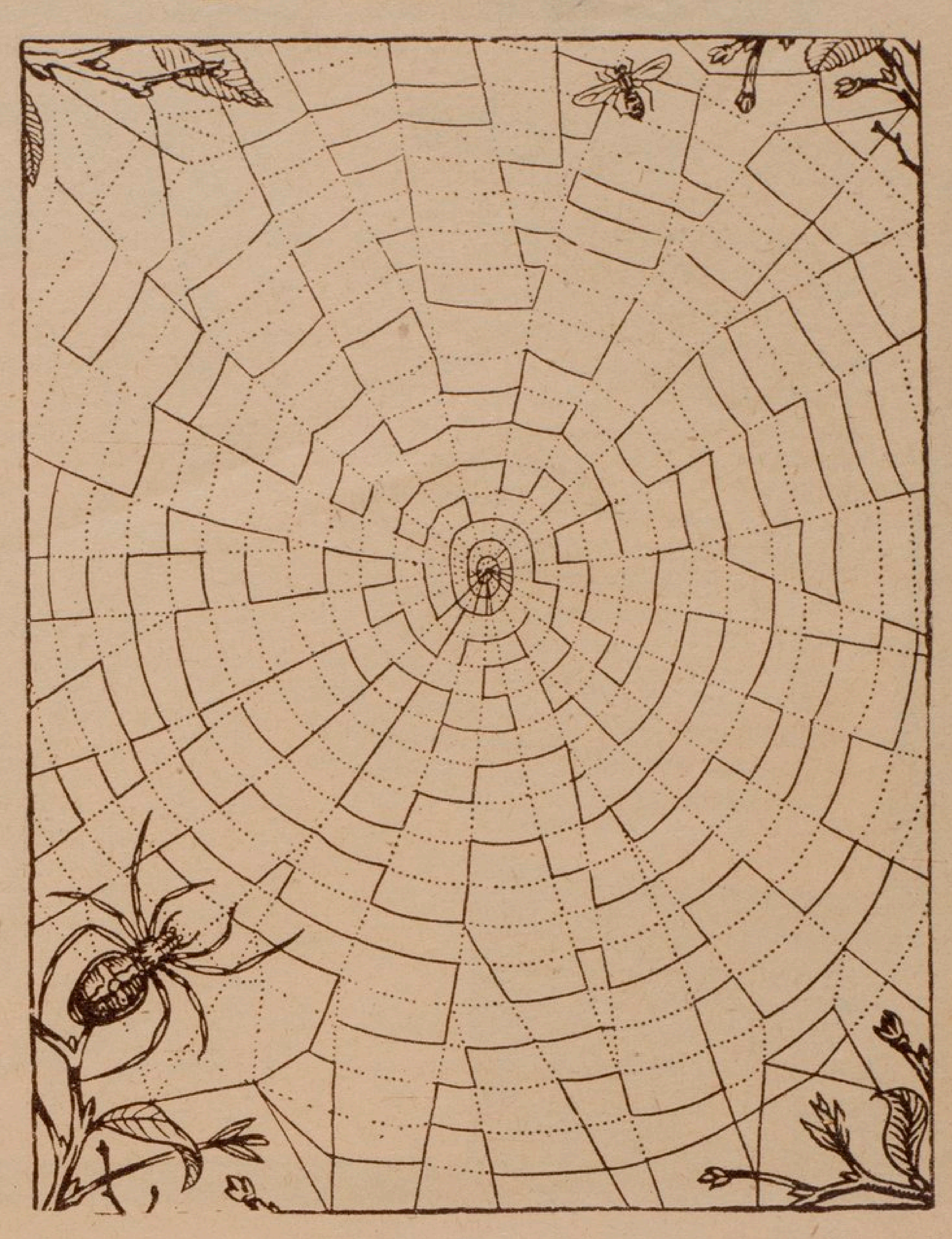







# Délassons-nous

## LA TOILE D'ARAIGNEE



Commencez par l'une des lignes noires qui touchent aux pattes supérieures de l'araignée et voyageant sur les lignes noires *seulement*, voyez en combien de temps vous atteindrez la mouche volant au haut de la page.

Si vous y arrivez en moins de 4 minutes, cela prouve que vous avez de la chance ; en 5, 6 ou 7 minutes, que vous avez de l'intelligence ; et en plus de 8 minutes, que vous avez de la patience...

## SAVIEZ-VOUS QUE...

* *C'est en cherchant à guérir sa femme sourde-muette que Graham Bell inventa le téléphone ?*

* *Un Américain sur cinq porte des lunettes ?*

* *Le riz est la denrée qui se consomme le plus chaque jour dans le monde ?*

* *C'est Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, qui, la première en France, porta le deuil en noir ? Avant elle, les vêtements de deuil étaient blancs.*

* *Molière et son prédécesseur dans le rôle du Malade imaginaire moururent tous deux au cours de la pièce ?*

* *Les citrons ne se cueillent jamais quand ils sont mûrs, mais quand ils sont verts et d'une certaine taille ?*

* *Pour être admis au Club national des chauves des Etats-Unis, il est absolument indispensable d'avoir sur le crâne un espace « désert » d'au moins 7 centimètres 1/2 de diamètre ?*

## QUI EUT L'IDEE DU PHONOGRAPHE ?

Elle revient à Rabelais qui, dans un chapitre de « Pantagruel », fait arriver ses héros dans une région où s'était livrée une bataille navale, un jour de froid rigoureux. Si rigoureux que le bruit des détonations et les vociférations des guerriers demeurèrent gelés en l'air. Pantagruel et ses compagnons, passant par là au moment du dégel, entendent sans se l'expliquer la cause du tumulte et les bruits du combat, demeurés prisonniers dans la glace.

Mais il est un petit recueil, publié en 1660, qui contient un récit. *Les Nouvelles admirables,* dans lequel l'auteur se rapproche plus encore que le père de *Gargantua* de la réalité.

Bien entendu, l'événement se déroule dans quelque île imaginaire où « les hommes sont de couleur bleuâtre, les femmes vert de mer ». Mais ce qui étonne davantage le capitaine Vosterskoch, qui rapporte ce récit, c'est que, dans ce pays étrange où manque le moyen de communiquer par écrit avec les absents, les habitants utilisent des éponges qui retiennent le son et la voix articulée, de sorte que, lorsqu'ils veulent demander quelque chose ou conférer de loin, ils parlent seulement de près à quelqu'une de ces éponges et l'envoient à l'ami ou parent qu'ils veulent tenir au courant de leurs pensées. Il suffit à ceux-ci de presser tout doucement l'éponge pour en faire sortir les sons qu'elle contenait.

## LANGAGE DES PIEDS

Les petits pas précipités indiquent un esprit superficiel.

Les petits pas lents sont le signe d'une contenance tranquille, d'une âme simple et bonne.

Les grands pas rapides indiquent l'humeur batailleuse.

Les grands pas lents marquent la volonté réfléchie, le calcul.

Les gens entreprenants, confiants en eux, même, décidés, marchent droit en frappant le sol du talon.

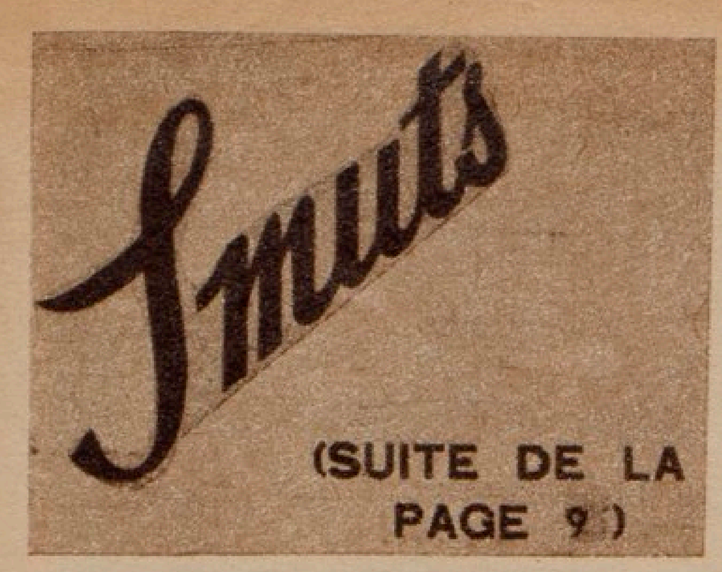
Les gens rusés, traîtres, diplomates décrivent des courbes sinueuses.

Les découragés, les mélancoliques traînent les pieds.

Les énergiques tendent le jarret.

Les nonchalants se dandinent, les timides rasent les murs.




(SUITE DE LA PAGE 9)

L'expédition contre la colonie allemande, menée par Botha en personne, obtint un succès foudroyant. C'était la première victoire alliée de la guerre. Botha rentra en vainqueur.

En Afrique du Sud, les élections approchaient. L'opposition était toujours plus forte, ralliée autour de Hertzog. Mais quand même Botha et Smuts remportèrent un succès, grâce aux deux partis anglais qui avaient décidé de les soutenir jusqu'à la fin de la guerre. Smuts ne fut pas ébranlé par la défection en masse de ses amis. Il savait qu'il avait raison et se replongea dans son travail absorbant.

La guerre continuait. Il fut décidé que l'Afrique du Sud devait attaquer l'Afrique-Orientale allemande. Cette fois-ci, Smuts prit le commandement de l'expédition. Il avait soif d'action. Nommé lieutenant général dans l'armée anglaise, il partit à la tête de ses troupes, et fonça sur l'ennemi comme un taureau furieux. Il ne voulut point écouter les conseils des experts qui le suppliaient d'attendre la fin des pluies. Les beaux jours de la guérilla étaient revenus. Il lança son armée dans les manœuvres les plus folles, à travers une jungle inextricable, sous une pluie torrentielle incessante. Les Allemands, manœuvrant avec astuce, étaient insaisissables. De guerre lasse, Smuts abandonna son commandement et revint en Afrique du Sud. Justement, le gouvernement britannique avait convoqué Botha en Angleterre. Celui-ci était peu désireux de quitter le pays, et il engagea vivement Smuts de partir à sa place. Il accepta et s'embarqua. Ses adversaires ne manquèrent pas d'ironiser à l'envi sur ce départ : « L'Afrique du Sud est trop petite pour Jannie... Il lui faut maintenant l'Europe. »

A Londres, Smuts fut reçu chaleureusement. Il représentait le type de l'ancien rebelle devenu loyaliste. L'illustration vivante de la libéralité britannique. La presse lui consacra de longs articles en première page, où il était appelé « le plus grand héros de la Grande-Bretagne, le destructeur de la puissance allemande en Afrique ». Lloyd George le présenta comme un des plus grands héros de la guerre. Smuts, qui toute sa vie avait détesté les manifestations de popularité, se trouva placé malgré lui sur le piédestal de l'actualité. Lloyd George, qui éprouvait une vive sympathie pour lui, lui offrit un poste dans son cabinet de guerre. Il siéga ainsi parmi les ministres de la Grande-Bretagne, travaillant en plein accord avec Milner, son ancien ennemi. Mais les deux hommes avaient oublié leur antagonisme et, dans leurs cœurs, il ne restait plus que l'estime réciproque qu'ils n'avaient pas pu s'empêcher de ressentir l'un pour l'autre dès leur première rencontre en Afrique du Sud.

Pendant toute la durée de la guerre, Smuts conserva son poste, rendant de réels services à la Grande-Bretagne. En 1917, les mineurs gallois de Cardiff se mirent en grève. La situation était critique. La flotte n'avait des réserves de charbon que pour une semaine, et si les mineurs ne reprenaient pas leur travail, on pouvait considérer que la guerre était perdue. Smuts fut chargé d'aller les haranguer. Comme il avait su plus d'une fois convaincre les lents esprits de ses compatriotes, il sut arriver à bout des Gallois.

Lorsque Londres fut bombardée une première fois par une escadrille de Gothas, il suggéra un nouveau système de défense antiaérienne qui s'avéra efficace et fut adopté dans toute l'Angleterre.

Jusqu'à la victoire il demeura aux côtés de Lloyd George qui le chargea de plusieurs missions.

## Seul au pouvoir

A la Conférence de la Paix, Smuts représentait l'Afrique du Sud, avec Botha qui était venu le rejoindre. Son rêve de l'Union Sud-Africaine avait évolué en un rêve encore plus grandiose : l'Union de toutes les nations du monde, qu'il concrétisa par la proposition de créer une Société des Nations. Son projet fut soumis à Wilson, qui y trouva toutes les idées qu'il avait lui-même élaborées.

Botha rentra tout de suite à Pretoria. Smuts le rejoignit quelque temps après, arrivant tout juste à temps pour recueillir le dernier soupir de son chef, de son conseiller, de son ami fidèle. Jannie fut très affecté par la perte de ce frère d'armes dont il avait pendant de longues années partagé l'existence. Maintenant, il devait continuer la route tout seul, et le fardeau du pouvoir allait peser entièrement sur ses épaules. Le gouverneur l'appela pour occuper la charge de premier ministre. A la première réunion du cabinet, il déclara à ses collègues :

— Je n'ai ni tact, ni patience, et vous devez m'accepter tel que je suis.

Et, pour mieux cacher son état d'âme, il parla brutalement et rapidement.

Smuts était rentré dans son pays nourrissant plusieurs projets pour la grandeur de l'Afrique du Sud. En tant qu'associé indépendant du Commonwealth britannique, et en tant que membre de la Ligue des Nations, le Sud-Afrique pouvait se développer et prospérer. Il s'attendait, de la part de ses compatriotes, à une réception triomphale. Mais pendant toutes les années qu'il avait passées en Europe il avait perdu contact avec les siens et leurs idées. Les colons connaissaient leur Jannie Smuts et craignaient d'être entraînés trop loin par sa fougue. Habilement menés par Hertzog, ils commencèrent à soulever une opposition systématique. « Smuts a mené l'Afrique du Sud au bord de l'abîme », disait Hertzog, qui groupait autour de lui tous les mécontents de plus en plus nombreux. Des troubles intérieurs vinrent compliquer la situation : des désordres, des grèves que Smuts fut obligé de réprimer par la force. Plusieurs fois il affronta personnellement, avec son courage glacial, des foules enragées qui voulaient le tuer. Mais la malaria qu'il avait contractée pendant la campagne en Afrique Orientale avait sapé sa vitalité. Botha, l'ami, le conseiller, n'était plus là. Sans attendre les prochaines élections qui devaient avoir lieu dix-huit mois plus tard, il convòqua ses ministres et leur annonça que la mission de son gouvernement avait pris fin. Il quitta le pouvoir, la tête haute, convaincu toutefois que son pays ne pouvait se passer de lui. Les élections eurent lieu, et consacrèrent le triomphe du parti de Hertzog. Smuts, le cœur meurtri de ne plus pouvoir continuer à servir sa patrie, redevint un simple particulier, après 25 ans d'activités politiques.

## En avant vers l'avenir

Il quitta l'Afrique du Sud et effectua une tournée en Europe et en Amérique. Il fut partout très bien accueilli, comme pendant la guerre. Son tour achevé, il rentra à Pretoria. Il trouva une situation inattendue. La Grande-Bretagne, bientôt suivie par la plupart des puissances, venait d'abandonner l'étalon or. Hertzog n'avait pas voulu suivre cette politique. Ce fut un désastre pour l'Union Sud-Africaine, qui se trouva dans l'impossibilité de vendre ses produits à l'étranger. Hertzog s'entêta dans son attitude, et se trouva pris dans des difficultés majeures. Smuts souriait, satisfait. Il voyait venir la victoire. Elle vint : Hertzog, à bout de forces, lui tendit la main et lui proposa une coalition. Longtemps Smuts contempla cette main tendue, sans pouvoir prendre une décision. Il s'isola pendant des jours et des jours, cherchant dans son cœur où résidait son devoir. Qu'aurait fait Botha à sa place ? Devait-il accepter pour le bien du pays, ou bien devait-il continuer à lutter ? Et, finalement, il trouva la voie de la justice. Il serra la main tendue. Dans l'Union Sud-Africaine, pour la première fois, il n'y eut plus des Anglais et des Hollandais, mais un seul peuple. L'Afrique du Sud travailla et prospéra en paix. Smuts avait eu le courage de trahir ses intérêts pour rester fidèle à son idéal.

Le ciel d'Europe s'obscurcissait une seconde fois de nuages menaçants. La guerre fut déclarée, et la Grande-Bretagne se tourna vers les nations du Commonwealth. Canada, Australie se rangèrent sans hésiter à ses côtés. En Afrique du Sud, Hertzog répondit « non ». Mais Smuts promena son regard clair sur tous les membres du Parlement réunis en séance plénière et dit tout simplement : « Oui ». Dans la guerre pour la justice, pour la civilisation, pour l'humanité, l'Afrique devait être présente, et du bon côté. Hertzog s'effaça. Prenant en mains tout seul les destinées de son pays, le feld-maréchal Jan-Christian Smuts s'engagea d'un pas ferme sur la voie que son cœur et son esprit avaient tracée. Il fut suivi par toute l'Afrique du Sud.

Jannie regarde avec confiance l'avenir, dans lequel il voit la victoire et l'ouverture d'une ère nouvelle de paix pour l'humanité. Il est fier de pouvoir dire un jour que l'Union Sud-Africaine aura largement contribué à la paix et à la prospérité du monde. Ce sera son plus beau titre de gloire.

## LA TRAGEDIE DE L'ALSACE-LORRAINE

(Suite de la page 16)

### LES PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES

Les nazis ont essayé de détruire l'esprit français jusque dans la religion catholique romaine. Les évêques de Metz et de Strasbourg furent expulsés en même temps que 300 membres du clergé. Le plan de Hitler était de dissoudre le diocèse de Metz et de l'amalgamer avec celui de Spire. Il espérait ainsi faire un premier pas vers la séparation de l'Eglise catholique allemande et du Vatican. Mais le clergé lui opposa une ferme résistance.

Pendant ces derniers mois, l'Eglise d'Alsace-Lorraine fut en butte à des persécutions répétées. Les monastères de Blotzheim, de Knechtseden et de Saverne furent réquisitionnés et transformés en hôpitaux pour les blessés du front oriental. Des moines capucins furent tirés de leur retraite et contraints de travailler dans les usines.

Mais, malgré toutes ces sanctions, l'opposition cléricale en Alsace-Lorraine n'a fait que croître. Les sœurs qui furent arrachées à leurs couvents continuent à se livrer à leurs œuvres charitables, malgré le travail qu'on leur a imposé dans les usines

Parmi les civils, les catholiques d'Alsace-Lorraine sont également opposés aux Allemands à cause de l'ingérence nazie dans la famille. Dans son effort pour se débarrasser par tous les moyens des habitants de langue française, le Führer a ordonné que les mariages mixtes soient frappés de nullité et que le conjoint d'origine française soit expulsé. De plus, un exemplaire de « Mein Kampf » est offert à tous les nouveaux mariés.

Valavanis
Le seul qui réalise la vision parfaite
TEL. 55199 27, Rue Soliman Pacha - Le Caire R.C. 27049

FOX-TROT. TANGO. VALSE. RUMBA. SWING.

Enseignés à perfection avec
STYLE
ELEGANCE
RYTHME
et MAINTIEN
par la méthode spéciale (1942) du
PROF. ALBERT
ECOLE DE DANSE "PRIVEE"
28, Sh. Madabegh
COURS PRIVES SUR RENDEZ-VOUS
LEÇONS A DOMICILE
COURS SPECIAUX POUR DAMES




"Mobil" signifie QUALITÉ

# féminités

# AMOUREUSES

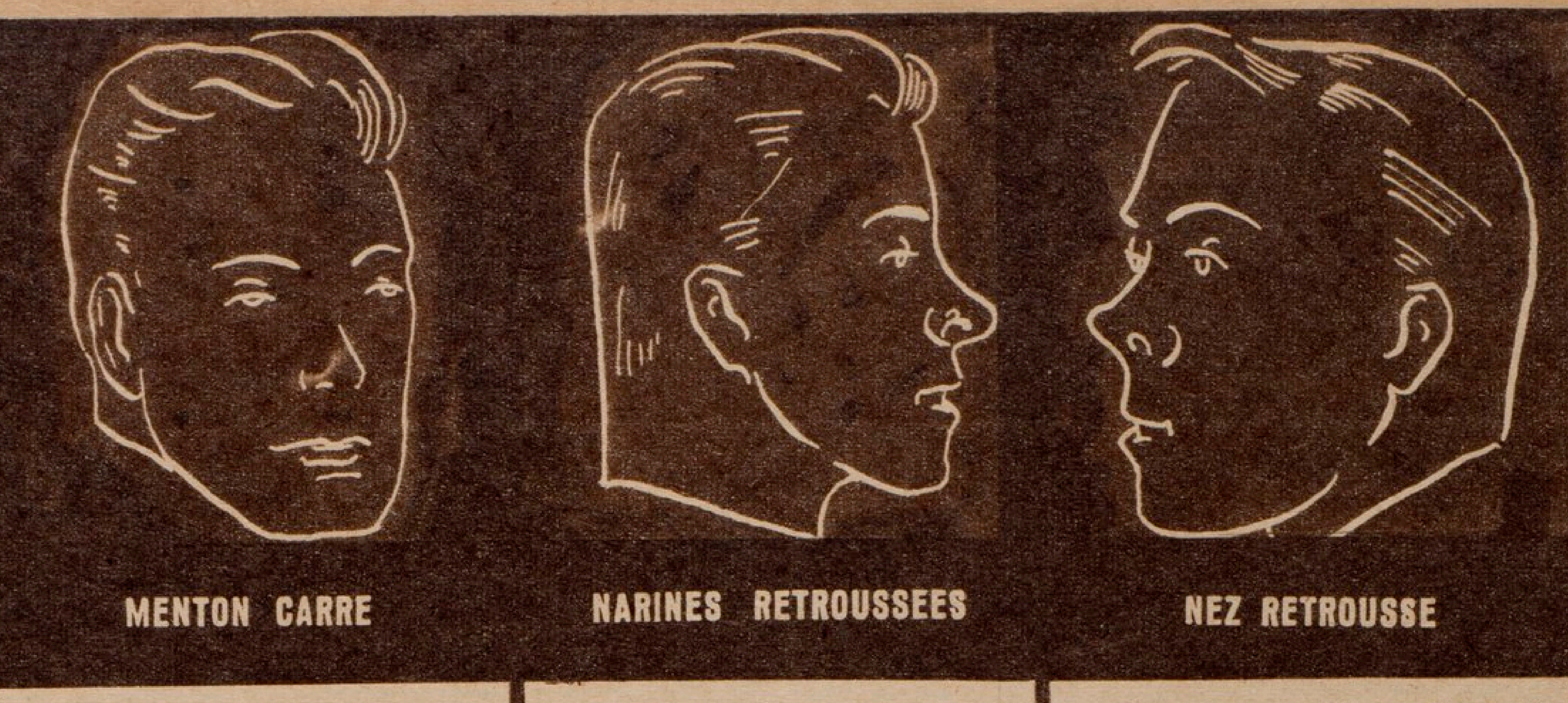
## apprenez à bien connaître le caractère de l'homme que vous fréquentez

«La vie est un jeu de hasard », a-t-on l'habitude de dire. L'amour est, lui aussi, considéré comme une loterie, car il n'arrive pas à toutes les femmes de tirer le bon lot.

Vous êtes amoureuse, c'est très bien, mais savez-vous au fond quel est le caractère de celui qui fait battre votre cœur ? N'essaye-t-il pas de paraître à vos yeux bien différent de ce qu'il est réellement ?

S'il masque ses défauts sous un jour trompeur, il ne peut pourtant pas changer sa physionomie, car celle-ci révèle très souvent la véritable nature d'une personne.

J'ai choisi pour vous huit types de visages parmi les plus courants en citant les qualités et les défauts qui leur sont propres. Puissent mes indications vous être de quelque utilité et vous aider dans votre tâche de mieux connaître l'objet de votre flamme...




**MENTON CARRE**

*Le menton carré démontre des qualités exceptionnelles pour entreprendre et mener à bien des tâches jugées très difficiles. Le jeune homme au menton carré saura toujours se débrouiller dans la vie et ne manquera pas d'argent. Il réussira particulièrement dans la carrière politique ou les affaires boursières. Caractère bien établi, devient très violent dès qu'il se met en colère.*

*S'il vous arrive d'être attirée par un homme dont le menton est carré, réfléchissez sérieusement avant de vous embarquer dans une aventure que vous pourriez regretter. Si vous l'épousez, vous serez sans doute couverte de bijoux, mais vous risquerez d'avoir très souvent les yeux rougis par les larmes.*

**NARINES RETROUSSEES**

*Celui dont les narines sont retroussées possède un esprit analytique. Il avance lentement, précautionneusement et n'entreprend jamais des choses risquées. Il réfléchit même avant d'aller au cinéma et ne se décide qu'après maintes hésitations. Toujours timoré et craintif, il ne risque pas de commettre des erreurs.*

*Si vous aimez un pareil homme, ne le bousculez jamais, ne soyez pas pressée avec lui. Donnez-lui du temps, c'est alors seulement qu'il s'attachera à vous. Il vous sera fidèle et dévoué et vous n'aurez pas à vous plaindre de sa conduite. Très travailleur, il vous donnera le confort matériel et la sécurité morale et, si vous savez être patiente, vous connaîtrez le vrai bonheur à ses côtés.*

**NEZ RETROUSSE**

*Il manque d'observation. Il roule à travers la vie en se contentant du strict nécessaire, ne réalisant jamais qu'il lui manque un tas de choses. Lunatique à l'excès, il ne remarquera jamais votre nouvelle robe ou votre coiffure moderne. Doué pour les travaux d'art.*

*Ne lui faites jamais des reproches sur sa distraction, car il ne vous comprendrait pas. Il vous fera toujours confiance et ne vous importunera pas avec des soupçons inutiles et des scènes de jalousie. Mais malheur à vous si vous essayez de profiter de sa confiance pour flirter avec d'autres hommes. Il saura vous mettre si vertement en place que vous ne recommencerez jamais plus.*



**NEZ BOSSELE**

*Démontre une tendance excessive à être toujours agressif et à exploser pour une futilité. Il a trop tendance à considérer la femme comme une esclave bonne à satisfaire ses désirs. Très dominateur, il voudra être le maître incontesté de son foyer et de sa famille. Insolent, il n'aura que très peu d'amis indulgents qui lui pardonneront sa mauvaise humeur.*

*Si vous épousez un pareil homme, gardez-vous bien de le contredire. Vous devrez sans cesse vous ranger à son opinion, car, autrement, vous risquez de perdre son amour. S'il tient à vous vraiment, il ne regardera jamais une autre femme et vous sera exceptionnellement fidèle.*



**LEVRES EPAISSES**

*Il aime tout le monde et ne peut s'imaginer qu'il a des ennemis de par le monde. Très artiste, il aime et apprécie les belles femmes, les œuvres d'art et les bijoux de prix. Volage à l'excès, il va de femme en femme et ne se fixe que très rarement. Menteur, dissimulé même, si cela sert ses intérêts.*

*Méfiez-vous d'un homme doué de ce signe caractéristique. S'il vous épouse, son cœur sensuel et volage ne vous sera que très peu fidèle. Il vous fera souffrir en faisant la cour à d'autres, non par méchanceté, mais tout simplement parce qu'il a besoin de changement. La patience et la résignation seules vous aideront à le supporter. Il deviendra un mari modèle dans ses vieux jours.*



**NEZ LONG**

*Il a le sens des affaires. Il se trouve toujours là où il devrait être. Opportuniste à l'excès, il ne rate pas une occasion de briller ou de se mettre en valeur. Il voit tout, devine tout, détecte avec un flair vraiment extraordinaire ceux ou celles qui essayent de se moquer de lui. Il comprend et apprécie la sincérité d'un homme ou d'une femme.*

*S'il vous aime, il vous connaîtra aussi bien que vous vous connaissez vous-même. Il voudra savoir toute votre vie, depuis le jour de votre naissance jusqu'au jour où vous l'avez rencontré. Ne lui cachez rien de votre passé, il s'arrangerait pour savoir la vérité et vous le regretteriez amèrement, car il ne vous pardonnerait pas votre mensonge.*



**NEZ ENFONCE ET YEUX PROEMINENTS**

*Il a de l'imagination, de la sensibilité et beaucoup de compréhension. Léger de caractère, il sera rarement stable et préférera des aventures passagères à un grand amour. Il changera constamment de travail, se fatiguant très vite de celui qu'il a eu pendant quelques mois. Il réussira dans la carrière militaire qui demande des déplacements continuels.*

*S'il vous épouse, il ne vous manquera jamais rien. Il devinera vos désirs et les comblera immédiatement, si ses moyens le permettent. Il aimera sortir parfois seul et revoir ses amis célibataires. Ne l'en empêchez pas, car il vous prendrait en grippe. Son esprit pétillant ne vous permettra jamais d'être ennuyée en sa compagnie.*



**SOURCILS RAPPROCHES**

*Il aime les sports, la vie en plein air. Il a les mondanités, les thés, les bals et les réceptions en horreur. Il déteste les hypocrisies et les faux-fuyants. Il dit toujours ce qu'il pense, même si cela doit blesser ses interlocuteurs. Il réussira dans la carrière journalistique ou théâtrale. Il n'aimera que vous, sera un père de famille exemplaire, à condition que vous lui donniez beaucoup de bonheur.*

*Si vous êtes vous aussi sportive, vous vivrez en parfaite harmonie avec lui. Sinon, vous n'aurez aucun équilibre dans votre vie à deux. Il vous laissera aller à des réceptions mondaines, mais à contre-cœur, et ce léger malentendu pourra être le point de départ de graves dissensions dans votre ménage.*

## Pour celles qui aiment cuisiner

# NOS BONNES RECETTES

### PAIN DE NOIX

*2 cuillerées à café de beurre tiède, 1 tasse à thé de sucre en poudre, 1 œuf entier, 3/4 de tasse à thé de lait froid, 2 tasses et 1/2 de farine, 1 paquet de baking-powder, 500 grammes de noix hachées. Bien mélanger le tout dans l'ordre que j'indique ci-dessus. Mettre au fond d'un moule à cake un papier beurré, y verser le mélange et faire cuire au four trois quarts d'heure ou une heure.*

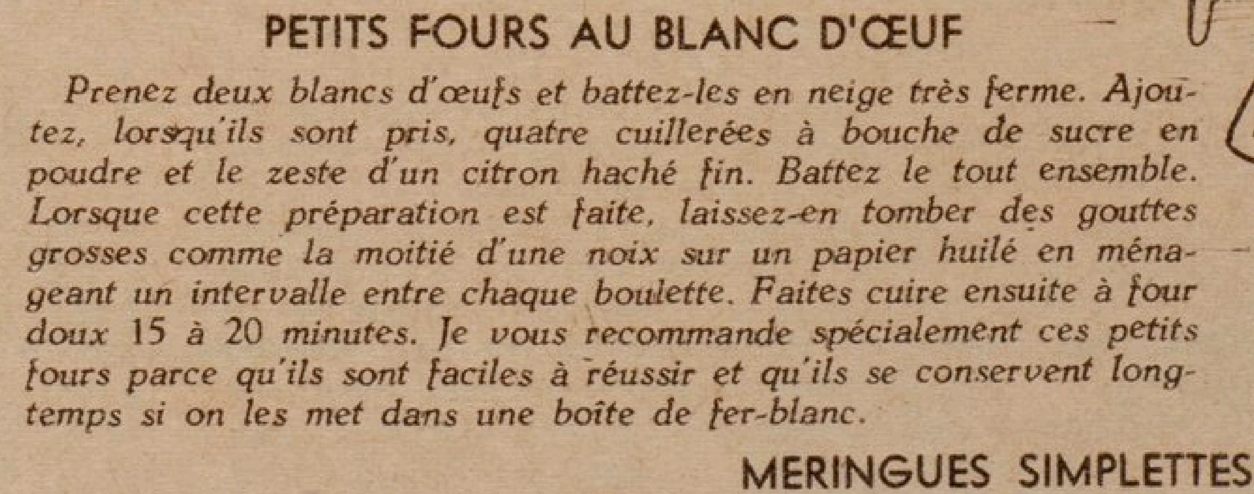


### DAMPFNOUDELS

*Prenez quatre jaunes d'œufs, délayez-les avec quatre cuillerées de levure, 35 grammes de sucre en poudre et 1/4 de beurre fondu dans un verre de lait tiède. Ajoutez 500 grammes de farine et faites-en une pâte consistante dont vous puissiez faire un rouleau de la grosseur d'un pain allongé. Coupez ce rouleau en tranches de l'épaisseur d'un doigt, placez les tranches sur une tôle beurrée et laissez-les reposer pendant une demi-heure, chaleur modérée. Quand vous les verrez lever, placez votre tôle dans un four pas trop chaud et laissez les dampfnoudels prendre couleur. Lorsqu'ils sont dorés et que vous jugez la pâte cuite, versez dessus un verre et demi de lait sucré bien chaud. Laissez bien gonfler les gâteaux qui auront vite absorbé le liquide et saupoudrez-les de sucre et de cannelle. Vous pouvez aussi servir ces gâteaux après qu'ils ont pris la couleur au four et qu'ils sont refroidis, c'est excellent avec le thé.*

### GATEAUX SECS

*Prenez 250 grammes de farine, 125 grammes de sucre en poudre, 125 grammes de beurre coupé en petits morceaux. Pétrissez bien le tout en y ajoutant 1/2 tasse à café de lait, jusqu'à ce que la pâte soit homogène. Etalez la pâte au rouleau en lui conservant 1 centimètre et 1/2 d'épaisseur, découpez avec un verre. Mettez vos gâteaux sur une tôle beurrée et faites cuire au four moyen jusqu'à ce qu'ils soient dorés, c'est-à-dire de 12 à 15 minutes.*



### PETITS FOURS AU BLANC D'ŒUF

*Prenez deux blancs d'œufs et battez-les en neige très ferme. Ajoutez, lorsqu'ils sont pris, quatre cuillerées à bouche de sucre en poudre et le zeste d'un citron haché fin. Battez le tout ensemble. Lorsque cette préparation est faite, laissez-en tomber des gouttes grosses comme la moitié d'une noix sur un papier huilé en ménageant un intervalle entre chaque boulette. Faites cuire ensuite à four doux 15 à 20 minutes. Je vous recommande spécialement ces petits fours parce qu'ils sont faciles à réussir et qu'ils se conservent longtemps si on les met dans une boîte de fer-blanc.*



### MERINGUES SIMPLETTES

*Pour 12 méringues, prenez trois blancs d'œufs que vous battez en neige très dure et ajoutez-y trois cuillerées de sucre en poudre. Prenez plein une cuiller à bouche de cette composition que vous faites tomber sur un papier beurré ou huilé. Faites ainsi plusieurs tas ovales que vous espacez l'un de l'autre pour qu'ils aient assez de place pour gonfler du double. Saupoudrez-les de sucre et enfournez-les à four très doux ; laissez cuire longtemps. On doit les laisser dans un four jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Quand elles seront froides, garnissez la partie plate de crème fouettée, et de deux méringues n'en faites qu'une, sans cependant presser la crème.*

## *Le printemps approche*

# Désintoxiquez votre organisme

Le printemps n'est pas loin. Le printemps... Ce mot évoque tout de suite pour vous une succession d'images agréables : les belles robes aux teintes claires que vous porterez, la piscine où vous plongerez avec volupté.

Mais aussitôt une angoisse naît. Vous pensez à votre ligne qui s'est épaissie, à votre acné, à vos rougeurs, à vos boutons, à votre peau luisante, à votre nez qui a rosi...

Car cet hiver — n'est-ce pas ? — vous avez pris part à trop de thés, vous avez trop veillé, trop mangé. Vous voici fatiguée. Que dis-je ? Intoxiquée au seuil de la nouvelle saison.

C'est que votre foie fait des siennes et veut faire payer à votre organisme les excès alimentaires, le manque d'air et de soleil, la sédentarité, la vie confinée de ces derniers mois.

« Le soleil va arranger tout cela », êtes-vous tentées de dire.

Non, mes chères nièces. Il n'arrangera rien du tout, si vous ne prenez pas la peine, à la prochaine saison, de désintoxiquer votre organisme. Après cela seulement, votre corps purifié pourra jouir efficacement des bienfaits des beaux jours.

Pendant une semaine, mettez-vous à un régime semi-diététique, ne comportant que des aliments rafraîchissants et sains.

Voici trois menus que vous adopterez à cette occasion.

**MENU N° 1**

**PETIT DEJEUNER : Une tasse de petit-lait, 200 grammes de fruits frais.**

**DEJEUNER : Un hors-d'œuvre végétal (radis, artichauts crus, etc.), 250 grs de chicorée cuite, 150 grs de salade crue assaisonnée d'huile d'olive et de jus de citron, un fruit frais.**

**DINER : Une tasse de bouillon de légumes, 200 grs de carottes cuites à l'eau avec un peu de beurre ajouté dans l'assiette, une compote de fruits.**

**MENU N° 2**

**PETIT DEJEUNER : Un peu de Quaker Oats, un biscuit sec ou une biscotte.**

**DEJEUNER Un hors-d'œuvre végétal, du riz avec des tomates fraîches, une tranche de Petit Suisse, une salade de fruits.**

**DINER : Un potage aux poireaux, des pâtes avec un peu de fromage râpé, une compote de pruneaux et des fruits.**

**MENU N° 3**

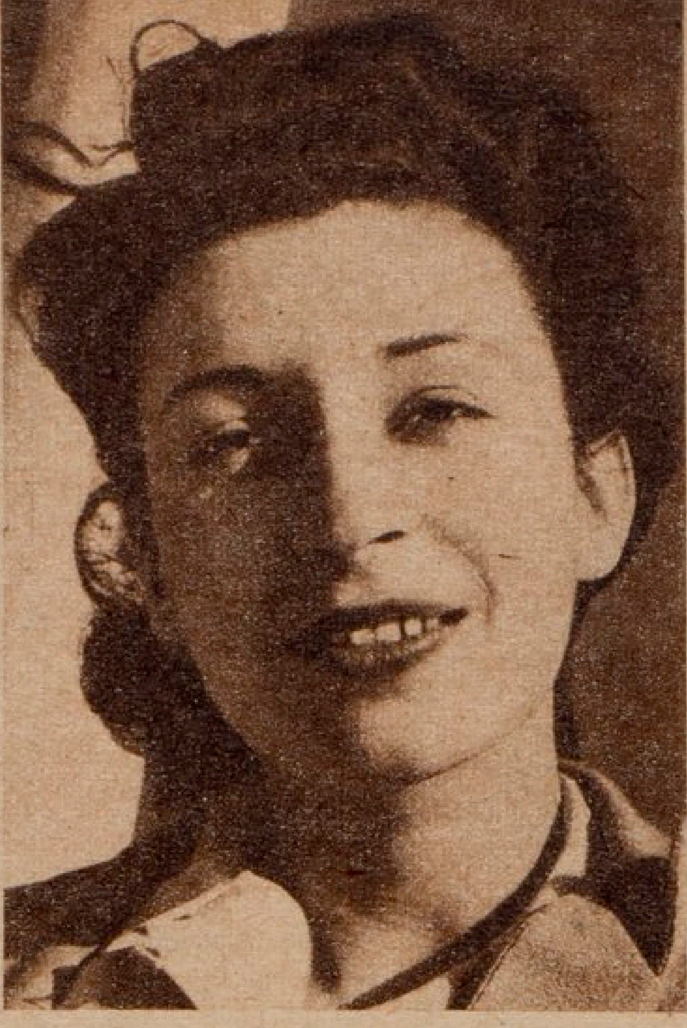
**PETIT DEJEUNER : Un pot de lait caillé, une tranche de pain avec du miel.**

**DEJEUNER : 40 grs de radis, 200 grs de laitue, 100 grs de salade variée, de la confiture.**

**DINER : Un grape-fruit, des endives cuites, une compote de fruits.**

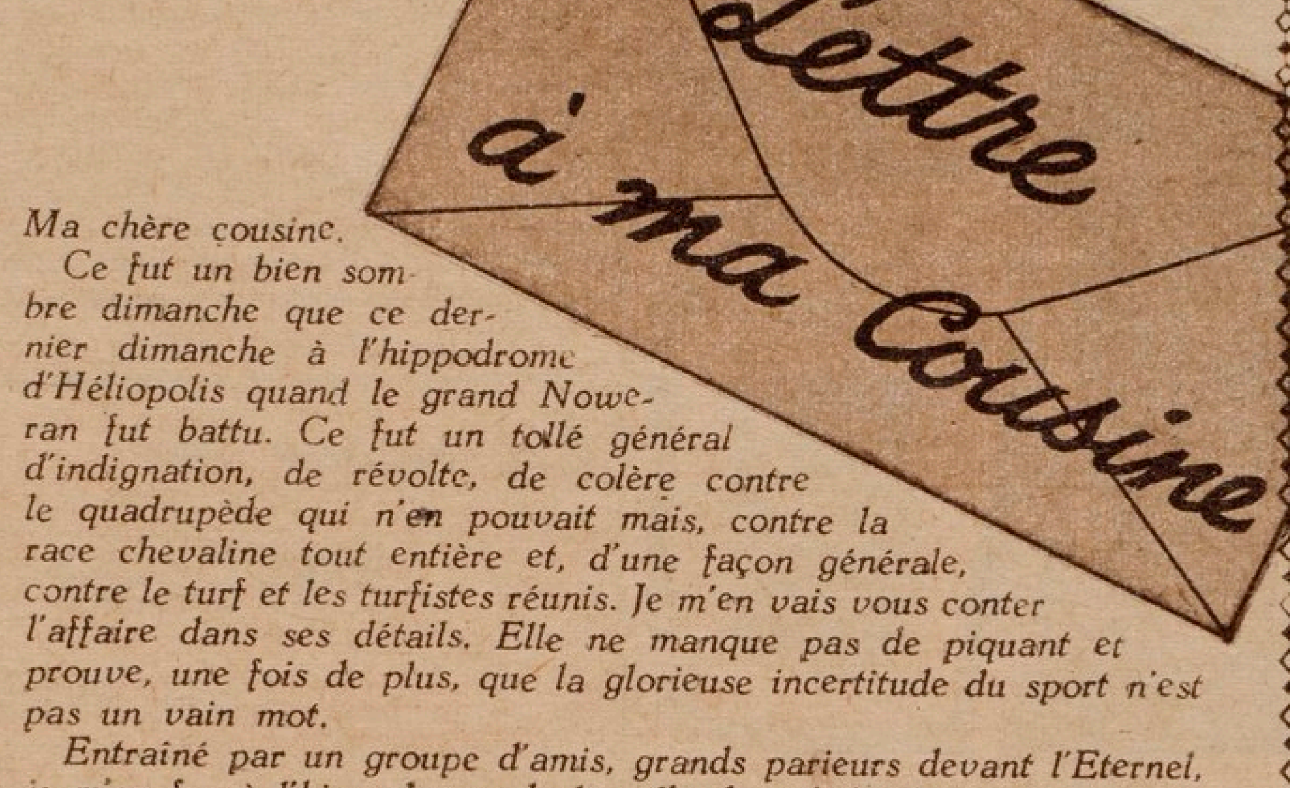
Commencez l'application de ce régime le lundi. Quand vous aurez essayé tour à tour les trois menus, recommencez dans l'ordre. Votre régime prendra fin le mardi suivant. Avec votre organisme désintoxiqué, vous pourrez affronter le printemps avec courage, assurées d'avoir, durant toute la saison, un teint aussi éclatant et une ligne aussi souple que possible.





## MARIAGE

**Mardi, 17 février, fut célébré dans la plus stricte intimité, en la Cathédrale St. Joseph, le mariage de notre charmante et spirituelle « consœur » Nadine Gelat, fille du docteur et Mme Maurice Gelat, avec M. Georges Gorse, chargé de cours à l'Université Fouad 1er et directeur de la propagande à la délégation de la France Libre. Les témoins ont été M. de Benoist, agent supérieur de la Compagnie du Canal de Suez, représentant du général de Gaulle en Egypte, et M. Vigneau, directeur des cinémas-studios Misr. Dimanche dernier, M. et Mme Gelat recevaient dans leur appartement de la rue Antikhana les nombreux amis venus les féliciter.**




*Ma chère cousine,*

*Ce fut un bien sombre dimanche que ce dernier dimanche à l'hippodrome d'Héliopolis quand le grand Noweran fut battu. Ce fut un tollé général d'indignation, de révolte, de colère contre le quadrupède qui n'en pouvait mais, contre la race chevaline tout entière et, d'une façon générale, contre le turf et les turfistes réunis. Je m'en vais vous conter l'affaire dans ses détails. Elle ne manque pas de piquant et prouve, une fois de plus, que la glorieuse incertitude du sport n'est pas un vain mot.*

*Entraîné par un groupe d'amis, grands parieurs devant l'Eternel, je m'en fus à l'hippodrome de la ville du soleil, plongée ce jour-là dans une demi-obscurité, de gros nuages nous faisant prévoir d'un moment à l'autre une belle averse qui, heureusement, ne vint pas. Il y avait foule, la foule des grands jours, la foule bigarrée, compacte et tumultueuse de tous les champs de courses du monde. J'eus bien du mal, je vous assure, à me mouvoir parmi cette multitude de personnes qui, du pesage aux tribunes, faisaient l'effet d'une marée descendante et montante. Vint enfin le moment de la grande épreuve, la « Owners Associations Stakes », à laquelle ne participaient que trois coursiers, dont Noweran était le champion incontestable et incontesté. Ses deux autres concurrents faisaient bien triste mine à ses côtés et, autour du paddock, on n'avait d'yeux que pour lui. Il ne devait d'ailleurs payer, en cas de victoire, que onze piastres les dix.*

*— Voilà le meilleur placement de père de famille, dit un quidam tout près de moi. Un placement de dix pour cent en quelques minutes. Peut-on en rêver de plus lucratif ? J'ai hier réalisé le peu de liquide que je possède pour le flanquer sur ce cheval.*

*Et, en homme sûr de lui, il se félicitait de sa clairvoyance devant son auditoire impressionné.*

*— Cependant, hasarda timidement quelqu'un, s'il était battu ?*

*— Vous plaisantez, mon cher, répondit le bonhomme avec un air de supériorité. On voit bien que vous n'entendez rien aux choses du turf.*

*Au guichet des cinq livres, les banknotes tombaient, tombaient les unes après les autres, par paquets, par liasses, par monceaux, comme si ces bouts de papier ne représentaient que la valeur de leur fabrication. Il y en eut des centaines et des centaines, échangées contre des carnets entiers, après quoi les tribunes furent envahies par une foule haletante se préparant à assister à l'épreuve la plus spectaculaire de la saison.*

*Il fallut voir, ma chère, quelques moments après, le public atterré, accablé, affaissé et muet, redescendre les gradins avec, de temps en temps, des cris de révolte et de rébellion contre le quadrupède qui, indifférent à la catastrophe que sa défaite avait provoquée, regagnait placidement les balances. Il fallait voir ça pour se rendre compte de l'incommensurable bêtise de la race humaine, grandiose dans son ampleur, et qui venait d'être, une fois de plus, bernée par un animal à quatre pattes. Vous en eussiez ri de tout votre soûl, je vous le jure.*

* * *

*Ma cousine, je suis sûr que la mort de Victor Boucher vous a presque autant émue que moi, non pas que vous l'ayez connu comme moi-même, mais parce que j'avais su vous faire partager l'admiration que l'homme et l'artiste provoquait en moi. Et maintenant qu'il n'est plus, je songe avec une douce nostalgie aux pièces où, étonnant de verve et d'esprit, d'allant et d'entrain, il provoquait parmi les spectateurs l'enthousiasme le plus vif. « La douceur d'aimer », « Le sexe faible », « Bichon », « L'habit vert », « L'amant de Mme Vidal », « Le figurant de la gaîté », toutes ces œuvres défilent en désordre devant mes yeux. Je le revois encore un soir que, plus brillant que d'habitude, il venait de connaître un éclatant succès. Dans sa loge, il se préparait à partir, quand m'apercevant : « Alors, mon vieux, ça n'a pas trop mal marché, ne trouvez-vous pas ? Mais, ajouta-t-il avec lassitude, je me sens bien fatigué et n'aspire plus qu'à un repos complet dans une maison de campagne. »*

*Mais son amour pour le théâtre était trop fort et il continua longtemps encore à charmer le public, jusqu'au jour où une crise de paralysie le cloua définitivement au lit.*

*Parmi tant de morts, en voici une de plus. C'est sur cette note un peu triste, un peu sombre, que je termine aujourd'hui ma lettre. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, ma cousine, et que vous continuerez à voir autour de vos vingt ans sourires, lumière et poésie.*

*Bien affectueusement vôtre*
*SERGE FORZANNES*





Les parfums MIRANDE sont distribués par la Société d'Exploitation des Grandes Marques, VITTA & Co., Le Caire.




Une chevelure coiffée avec art, s'harmonisant avec la personnalité du visage, donne à la femme un attrait et une séduction sans lesquels il n'est pas de réelle beauté : Les produits destinés à embellir la chevelure sont nombreux, mais peu sont efficaces.

**NESTLE**

la marque qui s'enorgueillit d'une réputation universelle vous offre pour les soins de votre chevelure un choix de produits unique. En voici les principaux :

COLOR TOUCH, (crayon de retouche) — HI-CURL LACQUER — COLORINSE — SUPERSET No 1 — OIL TREATMENT & SHAMPOO — BRILLIANTINE (ambrée, bleue) — GOLDEN SHAMPOO... HENNA SHAMPOO — HAIR TONIC.

*C'est une épouse fidèle....*

*mais elle ne s'habille pas, hélas !*

*chez* AWADLY

L'époux moderne demande à sa femme plus que de la fidélité. Il tient toujours à la voir bien mise, d'une élégance naturelle, non recherchée. Il veut être fier d'elle quand il l'accompagne dans une visite ou dans un endroit public. Le premier soin d'une épouse aimante est donc de chercher à plaire à son mari en s'habillant toujours avec distinction. Quand un mari s'excuse de ne pouvoir sortir avec sa femme, invoquant sans cesse ses multiples travaux, elle doit en comprendre la raison et en chercher le remède. Elle le trouvera dans le «tailleur AWADLY» qui est, au dire d'une femme charmante, un « passeport de sortie ». Avec un « tailleur AWADLY », vous ne priverez jamais votre mari de la joie qu'il éprouverait à vous accompagner en toute occasion.

*Ce n'est pas tout de se vêtir c'est la distinction qui compte !*

*chez*

**AWADLY**

LE CAIRE : Imm. Assicurazione,
coin Emad El Dine-Malika Farida.
PORT-SAID : rue Fouad I.

## *Conseils à mes nièces...*

**Nièce « L'Egyptienne »**

Vous l'avez compris : les cheveux ont tendance à se dessécher en Egypte. Il faut donc s'en occuper sans cesse. Et, avant tout, ne jamais marcher au soleil sans chapeau, à défaut, sans un turban ou une de ces coiffures paysannes si faciles à confectionner au moyen d'un foulard. Vous avez besoin d'un bain d'huile bimensuel chez votre coiffeur. A cette condition seule, votre chevelure redeviendra souple. Je ne vous conseille pas de blanchir votre peau. Les Américaines font des folies pour avoir le teint des Egyptiennes. Adaptez seulement un maquillage et des couleurs appropriées à votre teint.

**Nièce « Sphinx brun » (Teftich Attia)**

Seul un bon coiffeur pourra défriser votre chevelure et faire une mise en plis appropriée. Votre idée de robe de soir, pour le mariage de votre sœur aînée, est exquise. Le tulle est toujours seyant, surtout pour une jeune fille, mais ne l'encombrez pas de trop de « brillants ». A lui seul il fait déjà « garni » et « habillé ». Un beau bijou pour accompagner le tout et une fleur dans les cheveux : voilà la tenue idéale, un soir de noces.

**Nièce « Jeune fille d'Alexandrie »**

Décidément, la chevelure est un grave sujet de préoccupation pour mes nièces! Vous avez été bien imprudente, pour votre part, et je m'en vais vous gronder. On n'a pas idée de blondir soi-même ses cheveux ! C'est une opération dangereuse qui doit être confiée à un coiffeur habile. Allez vite chez le vôtre maintenant. Lui seul réparera ces brûlures et vous donnera la teinte désirée. Une autre fois, ne vous aventurez plus dans ce domaine réservé aux spécialistes.

**Nièce « Titi d'Alexandrie »**

Pour vous débarrasser de ces duvets si disgracieux sur votre lèvre inférieure, vous auriez dû essayer le bon procédé local : l'épilation à la « halawa ». Le résultat est excellent et les poils ne repoussent qu'au bout d'un mois, tandis que la peau demeure lisse, soyeuse. Il n'est pas trop tard pour essayer.

**Nièce « Denyse »**

Mais certainement, je vous accepte dans mon courrier et vous souhaite bonne arrivée. Avant d'essayer un institut d'amaigrissement, faites donc de la gymnastique. Si vous me donnez votre adresse en renouvelant l'objet de votre demande, je pourrais vous conseiller plus efficacement.

**Neveu « Apollon »**

Pourquoi tant vous presser de vous vieillir ? Jouissez donc de vos 15 ans et n'ayez pas honte de les avouer. Chaque âge a ses joies, ses plaisirs. Continuez sérieusement vos études, faites beaucoup de sport et ne prenez pas encore au sérieux la question : « jeune fille ». Vous aurez toute votre vie pour cela...

TANTE ANNE-MARIE

## SOIREE DE BIENFAISANCE

A l'occasion de la fête de Pourim, un grand bal, organisé par la « Maccabi World Union », aura lieu le mardi 3 mars au salon Pavlova du Kit-Kit. De nombreuses surprises sont réservées au public qui ne manquera pas de venir en foule assister à ce bal qui promet d'être une des soirées les plus réussies de la saison cairote. L'habit noir est de rigueur et l'entrée, taxe comprise, en a été fixée à P.T. 30.



*Revlon*

**SUPREMATIE D'ÉLEGANCE...** Partout les femmes élégantes reconnaissent que les teintes de Revlon priment les autres par leurs élégance. Les teintes de l'Email à ongles Revlon sont souvent imitées... jamais égalées... Les teintes du Rouge à lèvres Revlon ont la même qualité subtile que les teintes de l'Email à ongles Revlon, qualité qui a rendu celles-ci justement célèbres.

**SUPREMATIE DE QUALITÉ...** Le souci des ongles écaillés est à jamais banni pour la femme élégante qui emploie l'Email Revlon. Le Rouge à lèvres Revlon est fabriqué avec autant de délicatesse et de soins scrupuleux. C'est pourquoi ce rouge qui paraît si rayonnant de fraîcheur sur les lèvres et qui, pourtant, dure si longtemps, est toujours préféré par celles qui l'ont essayé.

**Les femmes élégantes se rendent compte que : "C'est plus élégant parce que c'est du Revlon".**

*En marge du*

# BRITISH WAR FUND
## for Welfare of Forces

Œuvre des plus méritoires, la « British War Fund for Welfare of Forces » a reçu en Egypte un accueil des plus chaleureux et de généreuses donations se suivent à un rythme régulier, à la plus grande satisfaction de ceux qui ont présidé à une pareille initiative. Voici quelques extraits de lettres adressées par plusieurs personnalités britanniques à M. A. Stock-Givan, président de la Chambre de Commerce britannique en Egypte.



AMBASSADE BRITANNIQUE

**J'ai également remarqué avec beaucoup de plaisir que, dans les listes publiées récemment, les noms d'un grand nombre de nos amis égyptiens et de firmes égyptiennes figurent en bonne place... Le Fonds a maintenant dépassé le chiffre de L.E. 140.000...**

**(Signé) Miles W. Lampson**



GRAND QUARTIER GENERAL FORCES DU MOYEN-ORIENT

**Votre fonds n'a pas seulement servi à combler plusieurs besoins de nos Forces, mais à maintenir le beau moral pour lequel elles ont toujours été célèbres... Les troupes sous mon commandement n'ont pas la possibilité de remercier individuellement les donateurs, mais je vous prie de bien transmettre à ceux qui soutiennent le Fonds leur vive appréciation de tout ce qui est fait pour elles.**

**(Signé) C. Auchinleck**



LE COMMANDANT EN CHEF DE LA FLOTTE EN MEDITERRANEE

**...et je tiens à saisir cette occasion pour vous prier de transmettre à tous ceux qui ont si généreusement contribué à sa fondation et son développement la vive appréciation des forces navales sous mon commandement pour tout ce qui est fait pour elles, dans ce pays, grâce au Fonds.**

**(Signé) Andrew Cunningham**



QUARTIER GENERAL DE LA ROYAL AIR FORCE

**Le bien-être accru dont nous sommes redevables à ces généreux donateurs nous a mis en mesure d'offrir des conditions de vie meilleures à nos hommes, et non seulement dans les camps et les postes avancés, mais aussi dans plusieurs clubs et hôtels aménagés pour eux dans les villes.**

**(Signé) A.W. Tedder**




...utre jour, je rencontrai un de mes ...mis que je n'avais pas vu depuis ...es années. S'occupant d'études sur ... race humaine, ses travaux l'ont condui... dans les coins les plus éloignés de notre planète... Laissez-moi maintenant vous raconter la dernière de ses histoires, qu'il a rapportée avec lui après un long séjour parmi les Esquimaux.

— Vous ne devez pas penser, me dit mon ami, que les Esquimaux mènent une vie triste et monotone pour la simple raison qu'ils passent toute leur existence dans une partie du monde où le paysage d'une blancheur uniforme est désolé, pour ne pas dire lugubre. De temps en temps, les régions arctiques resplendissent sous les feux des aurores boréales grandioses.

Je lui demandai si les Esquimaux possédaient un sens artistique quelconque. J'avais toujours pensé, dis-je à mon ami, que ces peuplades menaient une vie essentiellement utilitaire, conduisant leurs rennes à leurs maigres pâturages et poursuivant les phoques dans leurs canoës fragiles. Mon ami sourit:

— Vous m'avez demandé si les Esquimaux possèdent un sens artistique. Que dire donc des broderies éclatantes dont hommes et femmes ornent leurs vêtements? Ceci me rappelle une histoire que je voudrais vous conter. Connaissez-vous quoi que ce soit au sujet de leur mode de vie?

— Très peu, répondis-je. En fait, pas plus que ce que je vous ai déjà dit.

— Vous avez tort. Ils connaissent, entre autres, l'amour et la haine à l'instar des populations qui vivent sous d'autres climats.

— On raconte tellement d'histoires à leur sujet! Ainsi, on prétend qu'ils n'ôtent jamais leurs vêtements. J'ai cependant ouï dire qu'ils ont l'habitude de se plonger tout nus dans la neige pour se laver. Que dois-je croire?

— L'histoire que j'ai l'intention de vous conter, fit mon ami sans répondre directement à ma question, a pour théâtre l'une de leurs habitations qu'on appelle « igloo » et qui se compose d'une maison à forme circulaire, d'une seule pièce, à laquelle on accède, de l'extérieur, par un long tunnel étroit. L'igloo est construit avec des blocs de glace recouverts de neige qui se congèle évidemment après qu'elle a été appliquée.

Je demandai si les igloos comportaient une ventilation quelconque.

— A première vue, non, me répondit-il. De plus, la majorité des Esquimaux n'aiment pas quitter les bottes en peau de phoque qu'ils portent. Bourrées de chiffons et de mousse, ces chaussures sont tellement confortables qu'aucun changement, pensent-ils, ne les mettrait plus à l'aise. Ils ne peuvent se permettre de mener la vie joyeuse des ours blancs qui passent leur temps à s'ébattre sur la banquise et à dormir. Souvent, ils doivent quitter leurs igloos par les temps les plus mauvais.

— Avec à peine une mince lumière du jour. Cela doit être terrible.

— Mais c'est déjà beaucoup lorsqu'ils peuvent conserver leurs pieds au chaud, dit mon ami, et plusieurs d'entre eux enfilent leurs bottes lorsque la nuit polaire commence et ne les enlèvent plus pendant sept ou huit mois...

— Et si cela leur arrivait? fis-je ironiquement.

— J'ai connu des touristes, continua mon ami, qui s'évanouirent lorsqu'ils visitèrent les usines d'huile de baleine des îles Lofoten. D'habitude, au moins une douzaine de carcasses de cétacés, en des stades variés de décomposition, flottent dans le port. Eh bien, je peux vous garantir que l'odeur pestilentielle de la baie de Lofoten est un parfum délicat en comparaison des exhalaisons émises par les pieds des Esquimaux lorsque, après l'hiver, ils enlèvent leurs bottes. Mais ils sont habitués à un mode de vie auquel nous ne saurions jamais nous faire. Plusieurs de leurs igloos sont aménagés avec élégance: un tapis de mousse en recouvre le sol. Après quelques instants passés dans un igloo, l'étranger du Sud, s'il a pu résister pendant ces quelques instants, est obligé de ramper vivement à l'extérieur à la recherche d'un peu d'air frais.

— Mais ne vouliez-vous pas me raconter l'histoire d'un igloo? demandai-je.

— Plutôt le roman d'un igloo! Eh bien, voici l'histoire:

* * *

Un veuf, qui avait une fille unique, était, à la façon esquimau, immensément riche; ce qui revient à dire qu'il possédait plus de vingt rennes. Le village esquimau ne possède pas de quartier résidentiel. Les igloos sont construits çà et là au hasard. Mais cet homme, qui s'appelait Ootah, vivait sur une petite île au milieu d'un lac. L'îlot se trouvait à quelques mètres seulement de la rive, à laquelle il était relié par un petit pont toujours construit avec des matériaux arctiques, c'est-à-dire pierres de taille de glace et enduit de neige. Sur la petite île, il n'y avait pas de place pour le troupeau de rennes. Ootah allait donc souvent soigner ses bêtes dans un petit enclos qu'il avait aménagé plus loin. Parfois aussi, il allait à la chasse au phoque.

Pas une fois, il ne pensa qu'il était dangereux de laisser Tinah, sa fille, toute seule dans l'île. C'était une charmante jeune fille, conformément à l'idéal de beauté esquimau, avec une belle figure plate et des yeux exorbités. Son teint, lorsqu'elle essuyait la fumée, la graisse et la saleté qui couvraient son visage, était légèrement brun, et lorsqu'elle rougissait, ses pommettes semblaient deux fraises sur un buisson... Toutes les autres jeunes filles de l'âge de Tinah étaient obligées de travailler: elles s'occupaient des troupeaux de rennes. Mais Ootah était un homme riche: il avait engagé deux servantes et Tinah passait son temps comme bon lui semblait.

Or, il lui arriva de rencontrer souvent un jeune homme, Ilko, un membre de la tribu, seul survivant d'une famille qui était tombée dans la misère. Le jeune homme ne semblait pas avoir l'intelligence ni l'énergie nécessaire pour entreprendre un travail quelconque lui permettant de se faire une situation. C'était un jeune homme charmant, mais à la chasse au phoque il n'était jamais le premier, ni le second à atteindre le gibier. Bien entendu, il ne risquait pas de mourir de faim. La tribu se chargeait de son entretien. Personne ne meurt jamais de faim chez les Esquimaux, excepté ceux qui sont vieux ou impotents. C'est une vieille coutume nationale chez eux de laisser mourir de faim ceux qui sont devenus un fardeau inutile grevant la communauté.

Lorsque Ootah s'aperçut que sa fille fréquentait Ilko, il lui intima brutalement d'avoir à cesser ses relations avec le jeune homme. Il n'aurait jamais consenti à un mariage de Tinah avec ce vaurien. Toute la tribu se serait moquée de lui et elle aurait eu de bonnes raisons pour le faire.

Mais Tinah était déterminée à ne pas renoncer à l'élu de son cœur sans lutter jusqu'au bout.

— Tu n'as pas de fils, dit-elle à son père, il t'aidera à entretenir les rennes.

— Si nous cessons de l'aider, il mourra de faim, répondit Ootah. C'est donc ça le jeune homme que tu veux épouser? C'est un être digne du plus grand mépris: un homme sans fortune, sans espoir de pouvoir gagner sa vie et qui vit de la charité publique.

— C'est le seul homme, répondit Tinah, le seul homme que je veuille pour mari.

— Sais-tu ce que je vais faire? dit Ootah. Je vais convoquer le conseil des Aînés, et je vais leur dire qu'il est grandement temps de modifier notre loi sur les bouches inutiles. Pourquoi devons-nous l'appliquer seulement aux vieillards? Nous verrons.

Les deux jeunes gens n'étaient pas, à proprement dire, désespérés, parce qu'ils étaient convaincus que toute l'affaire finirait par s'arranger.

— Lorsque mon père verra, dit Tinah, combien nous nous aimons, il ne s'opposera plus à notre union.

— On m'a affirmé qu'il ne t'a jamais rien refusé, dit Ilko.

— Je suis aussi sûre de lui que de moi-même, dit Tinah. C'est vraiment le meilleur des pères.

Néanmoins, ils jugèrent prudent de continuer à se rencontrer en secret, et il fut décidé que Tinah adopterait en présence de son père une attitude extrêmement malheureuse afin de l'apitoyer et de venir à bout de sa résistance.

Mais lorsqu'elle recontrait son amoureux derrière un rocher où personne ne pouvait les voir, Tinah se sentait tellement heureuse, qu'ensuite, en présence de son père, elle devait faire des efforts surhumains pour paraître attristée. Son père cependant était satisfait. De temps en temps, il l'entendait fredonner une chanson, et se disait qu'elle s'était mis l'âme en paix et lui avait obéi.

Lorsqu'elle rencontrait son Ilko, Tinah se laissait aller dans des rêves merveilleux sur l'avenir:

— Tu resteras étendu sur le dos, lui disait-elle, et je te nourrirai avec des morceaux de viande.

— Mon amour, qu'ai-je donc fait pour mériter tout cela?

— Je te nourrirai, poursuivait-elle, jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer. Je pense qu'aucune jeune fille au monde n'a aimé un homme comme je t'aime.

De temps en temps, ils s'adonnaient à la pratique ancestrale, qui a plutôt passé de mode chez nous, de se frotter consciencieusement le nez.

Parfois Tinah entrait dans les détails. Elle aurait veillé, disait-elle, à ce que son bien-aimé fût pourvu de la quantité de nourriture quotidienne propre à satisfaire complètement un estomac esquimau: un kilo et quart de viande, un demi-kilo de poisson et une quantité convenable de moules et de fruits de mer.

Il la regardait tendrement:

— Personne n'est aussi heureux que moi.

— Et notre enfant, murmurait Tinah, sera heureux. Je le lécherai par tout le corps avant de le mettre dans son sac de plumes. Son cher petit corps sera tellement propre, qu'il n'y aura plus besoin de le nettoyer une seconde fois.

Ainsi, ils considéraient leur avenir avec le plus grand optimisme. Le seul nuage à l'horizon était le fait que Ootah, le père de Tinah, ne manifestait aucune intention de revenir sur sa première attitude. Des semaines passèrent, et il ne mentionna plus le nom d'Ilko, car il pensait que Tinah lui avait obéi et qu'elle ne pensait plus à l'indigne jeune homme. De guerre lasse, elle se hasarda une ou deux fois à porter la conversation sur lui. Alors Ootah se levait, comme si le simple nom d'Ilko avait déchaîné une bourrasque en lui. Jamais, au grand jamais, il ne permettrait ce mariage ridicule, criminel. Si jamais ce voyou poussait l'imprudence jusqu'à venir lui demander la main de sa fille, il lui administrerait, en guise de réponse, une raclée magistrale.

Que devaient faire les amoureux? Une seule solution se présentait: le rapt... Et ainsi, pendant la nuit, Ilko attendit jusqu'au moment où il pensa que Ootah devait dormir à poings fermés. Puis, avec d'infinies précautions, il commença à ramper dans le tunnel.

C'était l'époque de l'année où les chiens de garde et de chasse dormaient sur le toit de l'igloo et non pas à travers le seuil. Sans cela il eut été impossible de repasser ensuite, au retour, chargé du doux poids de sa bien-aimée.

Centimètre par centimètre, il rampa. Son cœur battait si fort qu'il craignit de réveiller le village entier. Mais lorsqu'il déboucha dans la pièce circulaire, faiblement éclairée par un lumignon mourant, il constata que Tinah et son père dormaient tous deux profondément. Ils étaient étendus par terre, vêtus d'habits en peaux de phoque et portant leurs bottes de tous les jours.

Il fallait encore faire en sorte d'enlever la belle sans la réveiller. Un cri de surprise pouvait compromettre toute l'opération. Le moyen le plus sûr consistait à placer fermement une main sur la bouche de la jeune fille au moment où elle s'éveillerait. Et il n'y avait pas de temps à perdre, car la lumière de la lampe faiblissait de plus en plus et bientôt Ilko n'aurait plus pu distinguer dans l'obscurité le corps étendu de sa bien-aimée.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Aussi vite que la chose était possible, car il fallait travailler en silence et le moindre bruit aurait pu avoir des conséquences terribles, le jeune homme s'approcha de la forme couchée, appliqua énergiquement une main sur la bouche qui ronflait gentiment et puis commença son rapt. Le corps de la jeune fille n'était pas en somme un fardeau tellement lourd. Non vraiment, et il en fut agréablement surpris. Ils s'était imaginé que Tinah, soit timidité, soit coquetterie, se serait alourdie dans ses bras et qu'il aurait dû la transporter à travers le tunnel, ce qui n'était pas une tâche aisée. Imaginez donc son soulagement lorsqu'il s'aperçut qu'elle l'aidait dans sa tâche. Au lieu de rester passive, elle comprit parfaitement que le moment n'était pas de montrer de la réticence, et avec une bonne volonté évidente elle avança dans le tunnel.

Arrivée en plein air, cependant, elle se laissa tomber comme un sac; évidemment elle s'attendait à ce que Ilko continuât le rapt dans son propre style et qu'il la prît dans ses bras. Il n'allait pas la décevoir. Il faisait noir, bien plus noir que dans l'igloo. Il la prit dans ses bras et l'emporta. Ils franchirent le pont de glace et de neige que Ootah avait jeté entre sa petite île et la terre ferme. Il fallait absolument détruire ce passage, car Ootah était homme à les poursuivre.

Ilko déposa gentiment son doux fardeau sur la neige, porta en deux minutes quelques coups bien administrés au pont qui s'effrita en ruines, et puis continua son voyage. Il faisait assez froid, et la lune ne brillait pas, mais Ilko était essoufflé. En fait, bientôt il lui sembla que c'était une après-midi du bref été arctique. Jamais il n'aurait pensé que sa fiancée fût si lourde. Jamais, dans sa vie, il n'avait porté une personne, même un enfant, sur une distance aussi longue. Après deux kilomètres de marche, il estima avoir droit à un bref repos.

Comme il plaçait avec précaution Tinah contre un rocher, la lune déboucha d'un nuage qui l'avait cachée jusqu'alors. Ilko se rendit finalement compte de ce qui était arrivé: il avait enlevé le père de Tinah.

# Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

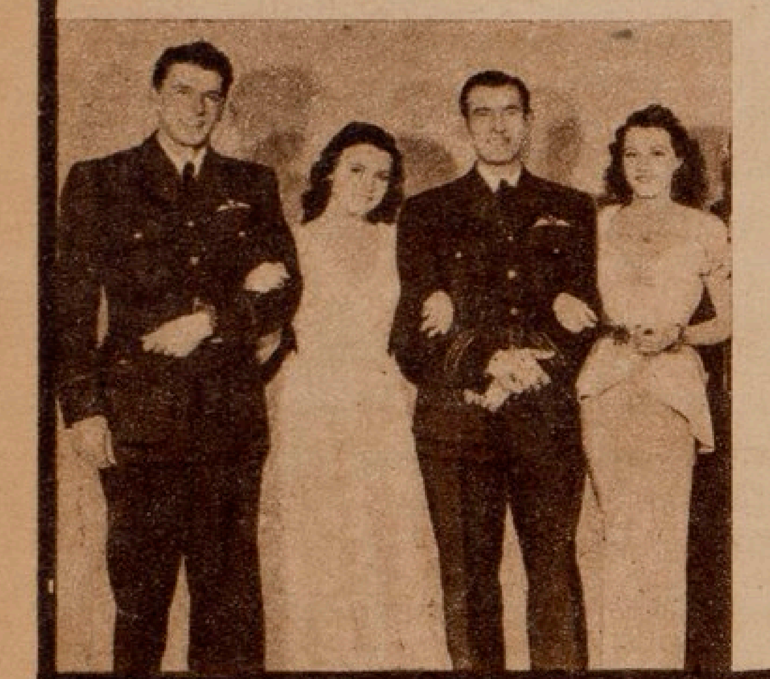
DU LUNDI 2 AU DIMANCHE 8 MARS

WARNER BROS. présente

*Ronald* REAGAN * *Olympe* BRADNA

dans

## INTERNATIONAL SQUADRON



L'histoire héroïque... émouvante... fascinante... de la Légion Etrangère de la ROYAL AIR FORCE.

**Au Programme :**
**WAR PICTORIAL NEWS**
**le journal filmé de la guerre.**

*Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*





# Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 2 AU DIMANCHE 8 MARS

UNIVERSAL PICTURES présente

CHARLES BOYER
MARGARET SULLAVAN

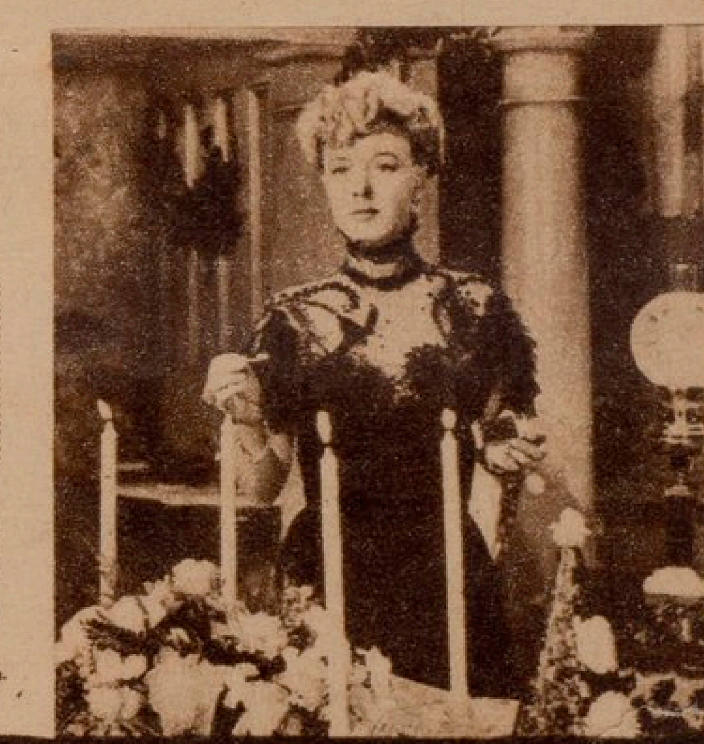
dans

## "BACK STREET"

Le Chef-d'œuvre
de deux
GRANDS ARTISTES !

**Au Programme :**
**WAR PICTORIAL NEWS,**
**le journal filmé de la guerre.**

*Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*



# Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tel. 58391 — R.C. 7374

WARNER BROS. présente ACTUELLEMENT

ERROL FLYNN

*Fred* McMURRAY * *Alexis* SMITH

dans

## "DIVE BOMBER"

en TECHNICOLOR

Quel technicolor éblouissant ! Quel scénario extraordinaire ! La magnifique épopée des avions Américains de bombardement en piqué... et des hommes aux nerfs d'acier qui les pilotent !



**Au Programme :**
**WAR PICTORIAL NEWS,**
**le journal filmé de la guerre.**
**INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS,**
**arrivé par avion.**

*Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*

